

Voyage en Espagne



Bilbao



Gijón



A Coruña



Saint Jacques



Vigo



Ponferrada



Léon



Burgos



Vitoria Gasteiz



Pampelune

26 Avril 2025
5 Mai 2025

JOURNEE DU 26 AVRIL 2025



BAYONNE - BILBAO



Hotel Barceló Bilbao Nervión

Avec autoroute – 175 km

Sur le parcours un détour par la ville de
GUERNICA, ville détruite lors du bombardement du
26 avril 1937 pendant la guerre d'Espagne.

Départ de Bayonne : 8 h
Arrivée Guernica : 10 h
Départ Guernica : 11,15 h
Arrivée Bilbao : 11,45 h
Arrivée hôtel : 12,15 h

(Horaire prévisionnel)

GUERNICA (GERNIKA)

Au Moyen-Âge, plusieurs grands itinéraires commerciaux passaient par Gernika (puerto de Lumo), parmi lesquels :

- La route littorale du Chemin de Saint-Jacques-de-Compostelle.
- La Ruta Juradera : l'itinéraire parcouru par le seigneur de Biscaye qui devait aller jurer de respecter les lois, les us et les anciennes coutumes du *Fuero Viejo*, avant d'être intronisé.
- La Route du Vin et du Poisson : qui reliait Bermeo à Durango en passant par Gernika avant de continuer en direction de la Castille et sur

laquelle transitaient le poisson de Bermeo, le vin de la Rioja et la laine de Castille.

Cette position stratégique, conjuguée à divers autres facteurs, conduisit Don Tello, conte et seigneur de Biscaye, à octroyer à Gernika le titre de *Villa*, ce qui eut pour effet de la séparer de l'Elizate de Lumo qui se retrouva amputé d'un site important et d'une grande partie de son territoire. La charte de peuplement accordée à Gernika date de l'an 1366. Octroyée par Don Tello, elle conférait, entre autres privilèges, le droit de tenir un marché hebdomadaire à Gernika.



Les conflits entre Gernika et Lumo

L'octroi du titre de *villa* à Gernika marqua le début des conflits entre Gernika et Lumo. Ces conflits devaient atteindre leur paroxysme au XVIe siècle, et plus exactement en 1575. Lumo ayant gagné un procès particulièrement important, les limites de Gernika se trouvèrent réduites à tel point que son centre urbain ne comptait plus que 5 rues : les rues Artekale, Goenkale, Barrenkale, Azokakale, coupées par une artère transversale, la rue Santa María. Il y avait à cette époque deux églises : l'église Santa María, intramuros, et l'église San Juan, située hors des murs de la ville. Cette dernière, détruite lors des bombardements, ne fut pas incluse dans les plans de reconstruction.

L'union entre la *villa* et l'Elizate

Les litiges entre l'Elizate de Lumo et la ville de Gernika prennent fin le 8 janvier 1882, date à laquelle Gernika et Lumo décident de se réunir pour former une seule entité municipale. Une rue du centre-ville de Gernika est baptisée rue « 8 de Enero » en hommage à cette réunion qui amorce le développement économique de Gernika-Lumo : la ligne de chemin de fer est prolongée jusqu'à la municipalité, les eaux de la ria sont dérivées dans un canal souterrain qui passe sous l'une des rues du centre-ville, et des manufactures d'armes et différentes corporations ouvrent leurs ateliers.

La Casa de Assemlas Generales

Siège de l'organe institutionnel le plus élevé de la province de Biscaye, est située sur le site du mythique Chêne de Gernika, symbole de la liberté basque et lieu de réunion de toutes les Assemblées Générales depuis le Moyen Âge jusqu'à la construction du nouveau bâtiment néoclassique entre 1826 et 1833. La Casa de Assemlas Generales et le Chêne de Gernika forment un ensemble déclaré bien d'intérêt culturel.

La Salle Plénière est le cœur de l'édifice, avec des peintures murales représentant les différents anciens dirigeants de la province de Biscaye. Elle abrite un autel et un bénitier, car la vie publique et la vie religieuse étaient autrefois étroitement liées.

La Maison des Assemblées et l'Arbre de Gernika sont deux symboles vivants de l'histoire du peuple basque.

La Maison des Assemblées de Gernika est le siège du parlement historique de Biscaye. Ce bâtiment et le chêne foral marquent le point de rencontre de tous les territoires d'Euskal Herria qui partagent une même tradition culturelle et ethnographique.

Les origines

Dans l'ancien Elizate de Lumo, bien avant la fondation de la ville de Gernika en 1366, on trouvait déjà un lieu appelé Gernikazarra (Gernika la Vieille) qui a donné son nom à la ville actuelle. Il y a plusieurs siècles, on sait qu'il y avait là une chênaie et une chapelle.

Les siècles passant, il n'est resté de cette chênaie que l'Arbre de Gernika. Quant à la chapelle, elle a laissé place à l'église Nuestra Señora Santa María la Antigua, ancien lieu de proclamation des lois forales, que nous connaissons aujourd'hui sous le nom de Maison des Juntas.

Dans les premières années de la Seigneurie de Biscaye, les habitants avaient coutume de se réunir et de tenir leurs assemblées à l'ombre des chênes en différents lieux de Biscaye. Avec le temps, ils prirent l'habitude de se réunir au même endroit, sous un seul arbre : l'Arbre de Gernika.

Les différentes localités de la seigneurie envoyaient un représentant à ces assemblées pour traiter de divers problèmes concernant chacune d'entre elles. Les décisions prises au cours de ces assemblées servaient ensuite de base à la rédaction d'un ensemble de lois appliquées dans toute la Seigneurie de Biscaye : les *fueros*.

À l'origine, une cérémonie religieuse était célébrée à l'intérieur de la chapelle Santa Maria La Antigua, suivie d'une cérémonie politique au cours de laquelle les *fueros* étaient proclamés lors d'une prestation de serment. Les *fueros* restèrent en vigueur jusqu'en 1876, année où ils furent abolis. Après une interruption de 102 ans, les Juntas reprirent en 1979.

Les arbres

Le vieux tronc de l'arbre planté au XVIIIe siècle est conservé entre les colonnades d'un petit temple. C'est le plus ancien vestige de l'arbre qui soit parvenu jusqu'à nous (bien que certains textes mentionnent des exemplaires antérieurs).

Son successeur fut planté en 1860 et resta devant la tribune de prestation de serment jusqu'en 2004, avant de laisser place à un autre chêne, planté en 2005, qui ne survécut que dix ans à ses illustres fonctions. L'arbre que l'on peut voir actuellement a été planté en 2015. Il perpétue symboliquement cette tradition qui, tout comme l'âme de l'Euskal Herria, se transmet de génération en génération.

L'Arbre de Gernika est indéniablement le symbole universellement connu du peuple basque.

La Maison des Assemblées, située en face de l'Arbre, est le cadre de cérémonies

importantes, comme la prise de fonction du Lehendakari et du Député général de Biscaye. Non loin de là, se dresse une stèle portant une plaque où sont gravés les mots prononcés en 1936, lors de sa prestation de serment, par le premier Lehendakari, José Antonio Agirre. Cette formule protocolaire est dorénavant reprise par tous ses successeurs.

L'église Santa María

Ce monument, le plus ancien de Gernika, a été le témoin de 5 siècles d'histoire.

La première mention de la paroisse de Lumo remonte au XIe siècle. Trois sanctuaires y sont recensés :

San Pedro de Luno, l'église Nuestra Señora de la Antigua (l'actuelle Maison des Juntas) et une autre église, par opposition à l'ancienne, qui pourrait être l'église Santa María.

Ces éléments nous permettent d'affirmer qu'il existait bien un sanctuaire sur les hauteurs de Gernika dès le XIe siècle.



L'église Santa Maria de Gernika se situe à un emplacement stratégique, sur les hauteurs de la ville, dans un cadre privilégié, non loin de la Maison des Assemblées et du palais Montefuerte (actuel musée Euskal Herria).

Commencée au XVe siècle dans le style gothique, sa construction a évolué au gré d'une histoire longue et tumultueuse, marquée par différents styles que l'on peut observer à l'extérieur comme à l'intérieur du bâtiment.

C'est à quelques mètres de la Maison des Assemblées de Gernika, sur une côte très prononcée qui marquait autrefois la limite entre l'espace urbain de la ville forale et la juridiction de l'Elizate de Lumo, que se dresse l'église Santa María.

La construction du sanctuaire commença vers le milieu du XVe siècle, dans le style gothique qui prévalait à l'époque, avant d'évoluer, un siècle plus tard, vers une construction de type « Hallenkirche ».

L'élément le plus intéressant de cette église est sans doute le mélange des styles (un porche gothique et un décor intérieur de style renaissance).

Sa construction dura plus d'un siècle et s'acheva aux environs de 1660. C'est de cette époque que datent le chœur – du plus pur style renaissance – et les dernières voutes, réalisées par un tailleur de pierre de Santander : Antonio Ortiz de la Colina

.Lorsque l'on voit l'église Santa María de Gernika de l'extérieur, on est frappé par son volume compact, impénétrable, semblable à une énorme masse de pierre de taille et de maçonnerie. Sous son vaste toit se cache un espace impressionnant composé de trois nefs et de cinq travées couronnées d'absides polygonales.

D'une hauteur identique, ces absides et ces nefs sont surmontées de croisées d'ogives d'inspiration gothique – étoilées pour la première travée et simples pour les autres – qui reposent sur les murs et sur huit imposantes colonnes ioniques (peut-être les plus belles qui existent en Biscaye).

Son imposante façade, orientée au nord, est rythmée par de puissants arcs qui relient les contreforts placés de ce côté. L'axe central est marqué par un grand campanile baroque à trois étages, construit en 1775, et au-dessous, par un porche dont les deux arcs sont séparés par une colonne centrale. Le tout s'inscrit dans une structure classique avec des piédroits et des archivoltés ébrasées ornées de statues de saints.



Sur le tympan dépourvu d'ornements on peut lire cette inscription : « Myll et cccc et IXL años Sanch / o de enparan » qui nous indique que l'architecte chargé de diriger les travaux en 1449 était maître Sancho de Emparan.

À l'intérieur du monument, on est frappé par la majesté qui se dégage de la vaste salle, avec ses colonnes et ses trois nefs qui convergent vers le chœur – situé à l'inverse de la plupart des églises – dont la partie centrale est parcourue dans ses hauteurs par un superbe triforium.

L'église est dépourvue d'éléments mobiliers notables. On peut y voir plusieurs statues de style rococo provenant d'un des derniers retables et, dans la première chapelle, on trouve un intéressant retable baroque, dépourvu d'ornements, réalisé par un sculpteur de Forua : Juan de Azcúnaga.

L'église Santa María a échappé au bombardement de Gernika en avril 1937. L'une de ses chapelles a néanmoins été gravement endommagée et divers documents essentiels de l'histoire de Gernika ont disparu à tout jamais dans l'incendie de la sacristie.

LE BOMBARDEMENT DE GUERNICA

Le 18 juillet 1936 un groupe de militaires dirigé par les généraux Emilio Mola, José Sanjurjo puis Francisco Franco orchestrèrent le coup d'état qui devait déboucher sur la guerre de 1936. Franco et Mola demandèrent de l'aide militaire et stratégique auprès de leurs alliés naturels, Oliveira Salazar, Hitler et Mussolini. Tous répondirent à leur demande d'aide et Hitler chargea Hermann Goering, alors général, de préparer l'envoi de l'unité aérienne qui serait à la base de la Légion Condor. L'occasion de la création de la Légion Condor, Hitler nomma Goering directeur du plan de quatre ans, un département qui préparerait l'Allemagne pour la « prochaine guerre », entre 1936 et 1940. La mission principale de la Légion Condor était par conséquent d'expérimenter de nouvelles stratégies de guerre, principalement des bombardements de terreur pour démontrer que l'aviation serait l'arme décisive de la Deuxième Guerre Mondiale. Gernika, comme bon nombre d'autres localités basques, catalanes et espagnoles, devint ainsi le terrain de test de l'aviation rebelle. Le 7 octobre 1936, José Antonio Aguirre prit possession de son mandat de premier Lehendakari (chef) du Gouvernement d'Euskadi et prêta serment sous le chêne de Gernika. Après le coup d'état de juillet 1936, la situation du gouvernement basque était difficile. Après avoir occupé Saint Sébastien, les troupes du général Emilio Mola contrôlaient les provinces d'Alava et de Navarre, et avançaient sur Bilbao. A cette date, le Pays basque avait subi 150 bombardements et les morts se comptaient déjà par centaines. Neuf mois plus tard, les rebelles sous les ordres du général Franco avaient lancé plus de 1.000 bombardements sur le sol basque. On comptait 7.484 « gudaris » (soldats, en basque) morts et des milliers de civils assassinés dans les zones contrôlées par les rebelles. Les prisonniers étaient également des milliers et 150.000 personnes avaient pris l'exil, dont 32.000 enfants. « Nos ennemis invoquent avec une totale insolence le droit de conquête . Nous le leur refusons à tout jamais. Ils auront conquis le territoire ; mais pas l'âme du Peuple Basque ; ils n'y arriveront jamais. Nous avons agi avec noblesse ; notre comportement n'a jamais changé, même pas aux derniers instants. [...] Le Peuple Basque regarde l'avenir avec enthousiasme ; son âme nous appartient ». (Jose A. Aguirre) Le maire de Gernika, Jose Labauria chargea l'architecte municipal Castor Uriarte de construire des refuges anti-aériens sur des sites stratégiques de la ville. La ville comptait au total entre 12 et 16 refuges publics et privés (dont six non terminés), de différentes tailles, qui pouvaient abriter environ 3.000 personnes. « Les bombes tombaient à présent. Le vacarme était assourdissant. Un garçon de Busturia nous conseilla de mordre quelque chose pour ne pas fermer la bouche. J'utilisai mes clés. C'était horrible. La poussière et la fumée pénétraient dans le refuge. Tout le monde était en panique. Les femmes criaient et pleuraient. Je ne pouvais pas respirer. C'est alors qu'une grosse bombe tomba sur nous. Nous sentîmes la secousse. Le toit se fissura et de l'eau commença à nous tomber dessus. Je croyais devenir folle ». (Femme dans l'un des refuges de Pasealeku).

En vertu de l'ordonnance du département du commerce et de l'approvisionnement du 30 janvier 1937, les mairies avaient l'obligation de « faciliter et recommander la plus grande affluence possible » d'agriculteurs et de consommateurs sur les marchés. Le Gouvernement d'Euskadi organisa le transfert en train de réfugiés de Bilbao à Gernika pour se procurer les aliments qui faisaient défaut en ville.

Gernika fut bombardée pour tester la nouvelle méthode intense de bombardement « Koppelwurf », qui utilisait un plus grand nombre de bombes explosives et incendiaires lancées sur un périmètre déterminé. La ville fut ensuite fermée pour étudier les effets de l'attaque sur ordre du général Emilio Mola. Après avoir examiné les ruines, Wolfram von Richthofen affirma que le raid avait été un « succès technique complet ». Castor Uriarte déclara « Il n'y a rien d'une importance militaire significative qui ait été détruit par le bombardement ».

85% des édifices de la ville furent totalement détruits. Ce fut un bombardement chirurgical qui toucha exclusivement le centre urbain de la ville, la cible à détruire (partie intérieure de la ligne rouge). Dans les dix mètres entre la voie de chemin de fer et le centre urbain, tout fut détruit, tandis que le secteur industriel qui se trouvait dans les dix mètres entre la voie et l'extérieur ne fut

absolument pas touché. Les arbres de la partie Ouest du Pasalekua conservèrent leur feuillage intact, tandis que ceux à l'Est furent totalement calcinés.

Le refuge d'Astra fut construit en septembre 1936 pour héberger les travailleurs de Talleres de Gernika et d'autres usines de la région.

Le refuge fut récupéré et ouvert au public après la démolition du premier hangar de l'usine Astra, Unceta y cia en 2005. Cette construction en béton était camouflée sous un faux toit, les pilotes ne pouvaient donc pas voir depuis l'air qu'il s'agissait d'un refuge.

Les avions qui prirent part à l'attaque décollèrent des aérodromes de Vitoria, Burgos et Soria. Il s'agissait de bombardiers Junkers Ju52, Heinkel He111, Dornier Do17 et Savoia-Marchetti SM79, en plus des chasseurs et avions d'attaque sur terre He51, Messerschmitt BF109 et Fiat Cr32. Les avions des Forces aériennes du nord stationnés à Lasarte participèrent également en prenant des photos aériennes de Gernika.

Comme le décrit le reporter George Steer, l'attaque se produisit en plusieurs phases :

« Il y eut un bombardement par six bombardiers et des avions de chasse pour avertir la population et la forcer à se mettre aux abris, dans le périmètre de la ville.

Puis les avions de chasse volèrent en cercle sur la ville pour empêcher quiconque de s'échapper du centre. Les avions d'attaque à terre Heinkel He51 pouvaient charger jusqu'à six bombes de 10 Kg. Puis les Junker Ju52 effectuèrent un bombardement en tapis (Koppelwurf) du Nord au Sud en jetant des bombes destructrices et incendiaires qui réduisirent la ville à l'état de ruines.

Les avions de chasse et d'attaque se remirent ensuite en formation de cercle pour éviter que la population n'abandonne le périmètre de feu, ce qui augmenta encore le nombre de victimes mortelles. »

Comme le décrit Woldfram von Richthofen, ils lancèrent au moins 31 tonnes de bombes, mais ce calcul n'inclut pas les bombes lâchées par les avions de chasse et les boîtes incendiaires lancées à la main depuis les bombardiers. Le bombardement était concentré sur la partie civile et résidentielle de la ville, dont les hôpitaux. La zone industrielle avec les usines d'armes, la voie de chemin de fer et le pont ne furent pas attaqués et ne subirent aucun dommage. C'est pourquoi ce refuge est toujours intact.

Hans J. Wandel, qui a piloté un Heinkel He51 au-dessus de Gernika ce 26 avril, a affirmé que tous les pilotes avaient reçu l'ordre de « mitrailler depuis l'air tout ce qui bougeait au sol ». Les Heinkel He51 qui prirent part au bombardement avaient à bord deux mitrailleuses MG17 qui pouvaient tirer 40 balles de 7,92 mm par seconde et pouvaient également charger jusqu'à six bombes de dix kilos pour participer au bombardement de la ville.

L'objectif stratégique du bombardement était de semer la terreur et de briser le moral de la population civile et des milices ; le lendemain même du bombardement, les forces rebelles exigèrent du gouvernement basque qu'il se rende immédiatement sous peine d'étendre les bombardements comme celui de Gernika à d'autres villes. Franco déclara : « Nous serons demain les porteurs de la destruction qui va de pair avec la guerre ».

Le refuge d'Andra Mari avait 40 m de long pour 3,65 m de large et on y entra par les rues Artekale et Barrenkale.

Il n'était pas encore terminé, une bombe de 250 kilos vint le frapper et détruire les bâtiments voisins, écrasant ceux qui s'y étaient réfugiés. Puis une pluie de bombes incendiaires et explosives de 50 kilos s'abattit sur l'endroit. Jose Labauria, Joxe Iturria et Augusto Barandiaran, qui se trouvaient sur ce refuge pour essayer de sauver les survivants affirmèrent qu'ils périrent tous, en tout 500 personnes environ.

La destruction du Lycée d'enseignement secondaire mixte Carmelo Echegaray priva beaucoup de jeunes de Busturialdea de salles de classe et d'école. Il ne devait plus y avoir de cours en langue basque dans la ville jusqu'à la mort du dictateur Franco en 1975 ; et même, en 1949, on ordonna d'effacer les inscriptions en basque des tombes du cimetière de Gernika et de les remplacer par des inscriptions en espagnol.

Après l'attaque des bombardiers, les avions d'attaque à terre volèrent en cercle autour du centre-ville et obligèrent la majeure partie de la population à rester dans le périmètre de feu en mitraillant

depuis le ciel ceux qui n'avaient pas été tués par les explosions ou les rafales de mitrailleuses périrent asphyxiés ou calcinés sous les ruines.

Le dimanche matin, seuls dix des lits de l'hôpital de Karmele Deuna étaient occupés, mais de nombreux patients commencèrent à arriver à partir du dimanche après-midi. Le lundi 26 avril au matin, les blessés du front de Markina avaient occupé les cent lits de l'hôpital. Pendant le bombardement, les médecins ordonnèrent d'utiliser le sous-sol comme morgue provisoire. Il n'y avait pas d'électricité, seulement quelques bougies. Tout était recouvert d'une épaisse fumée. Il y avait en bas sept corps au début du bombardement ; lorsqu'il termina, le sol était jonché de corps, jusque devant l'entrée. Et l'espace libre devait très occupé par les blessés qui continuaient à affluer à l'hôpital.

Au matin du 27 avril, le général Franco ordonna de nier que Gernika avait été bombardée et de dénoncer les rouges qui « par système brûlaient et détruisaient tous les centres-villes avant de se retirer ». Les médias du régime diffusèrent la nouvelle et ce fut la version officielle de la dictature jusqu'en 1975.

On dit que si Picasso n'avait pas peint le Guernica, personne ne saurait aujourd'hui ce qui s'est passé le 26 avril 1937.

Mais la réalité est toute autre. Avant que Picasso n'expose sa toile pour la première fois à Paris, la nouvelle du bombardement si était déjà étendue dans toute l'Europe et l'Amérique.

L'image de la mort que Picasso a représentée dans son tableau comprenait les animaux morts sur le marché : « Puis nous avons marché sur la place du marché. J'espère que personne n'aura jamais à voir une chose aussi horrible que ce que nous y avons vu. Les animaux morts et les morceaux d'animaux étaient éparpillés par terre, mélangés avec les corps humains ». (Témoignage de Mercedes Irala)

Comme l'a affirmé le ministre basque Telésforo Monzun, Gernika était notre ville, mais le bombardement en fit le symbole universel de la paix et de la liberté qu'hérite à présent toute l'humanité et nous, le peuple de Gernika, nous travaillerons pour en faire un symbole international de la paix.

HISTOIRE DE BILBAO

Lorsque la ville de Bilbao a été fondée il y a plus de 700 ans, ses habitants vivaient de l'irrigation et de la pêche, et l'estuaire commençait déjà à devenir le meilleur moyen de communication avec le monde extérieur.

A cette époque, il y avait deux centres de population de caractère différent : d'une part, la rive gauche ou Bilbao la Vieja, qui était une zone minière où le fer était travaillé dans les fonderies et de l'autre, la ville de la rive droite, appelée Casco Viejo, dédiée au trafic commercial et portuaire.

Les recherches d'historiens et archéologues concluent qu'il existait déjà à Bilbao des populations sur les rives de la ria avant sa fondation en tant que ville en 1300.

Ces colonies se trouvaient dans la partie que nous connaissons aujourd'hui comme Bilbao la Vieja (Muelles de La Merced et Marzana et calle San Francisco), mais également sur la rive droite de la ria, où existait un village de marins à fort caractère commerçant, qui serait le germe du centre-ville actuel.

A ce propos, nous pouvons visiter de nos jours l'église de San Antón, où l'on peut observer des vestiges de la muraille médiévale de Bilbao, et le pont du même nom, symbole de ces deux rives qui ont forgé la ville.

Ce "Bilbao primitif" bénéficiait de son emplacement, au fond de la ria des fleuves Ibaizabal-Nervión, dans une zone plane, proche du niveau de la mer, avec une anse naturelle pour l'accostage des bateaux.

De plus, il se trouvait à proximité des mines de fer de Mirivilla, en constituant un lien de communication avec des régions voisines et le Plateau et un noeud des chemins côtiers cantabriques du Chemin de Saint-Jacques-de-Compostelle.

Sur ce "hameau", Diego López de Haro a fondé la Ville de Bilbao le 15 juin 1300.

Une décennie plus tard, María Díaz de Haro, nièce de Diego et nouvelle Dame de Biscaye, concédait une nouvelle charte de fondation qui élargissait encore plus les privilèges commerciaux de la Ville, en faisant un passage obligatoire de tout le commerce de Castille vers la mer.

Elle établit également que le chemin d'Orduña à Bermeo passe par le pont de San Antón, donnant aux marchandises un accès direct à la mer.

En 1372, Juan I de Castilla autorise les sorties et entrées de marchandises en provenance et à destination de la Ville, en concentrant le transport du fer.

En tenant compte de ces circonstances, historiens et chroniqueurs concluent que le développement économique, social et urbanistique de Bilbao fut rapide et s'est basé sur le commerce, le port, le marché hebdomadaire et le fer de Mirivilla (Miravilla).

Au cours des XV^{ème} et XVI^{ème} siècles, Bilbao a consolidé sa position commerciale, devenant le centre économique le plus important de la Seigneurie de Biscaye.

Cette croissance économique s'est accompagnée d'une forte augmentation de la population.

Le "Bilbao Primitif", qui est né de trois rues : Somera ou Goien calle (rue en hauteur), Artecalle (rue "moyenne" ou principale) et Tendería en référence à l'activité syndicale qui y était menée, a besoin d'étendre sa surface.

Au milieu du XV^{ème} siècle, le noyau du Casco Viejo se forme, avec l'extension de sa partie la plus ancienne de quatre autres rues, donnant naissance aux "Siete Calles"(les Sept Rues), nom donné au centre historique de Bilbao.

C'est dans ce même quartier que la Cathédrale de Santiago fut érigée, remplaçant l'ancien ermitage dédié à l'apôtre.



Le temple, de style gothique, est l'un des plus emblématiques de la ville.

Ces extensions, ainsi que les incendies et inondations, ont détruit la plupart des maisons-tours de cette époque et la vieille muraille qui entourait le Bilbao d'origine.

Cependant, nous pouvons aujourd'hui découvrir certains de ses vestiges dans les rues Ronda ou Barrencalle.

Par contre, le centre historique a parfaitement conservé sa structure cantonale d'origine.

De nos jours, ces ruelles perpendiculaires aux rues sont un passage obligatoire pour découvrir les charmes de ce quartier.

Une autre particularité du "Casco" est constituée par les tranchées. Il s'agit d'espaces étroits de séparation entre les maisons. Ces rues étroites étaient utilisées au Moyen-Age pour améliorer la ventilation des bâtiments, les écoulements d'eau de pluie, à travers les fenêtres, et également comme coupe-feu.

Le centre historique comporte quinze tranchées, les plus grandes mesurant environ un mètre de large, tandis que d'autres ne dépassent pas 40 cm. Il est possible d'y accéder par de petites portes situées dans les cantons. Pour entrer, il faut demander la clé au syndicat de propriétaires.

Parler de la vieille ville, c'est parler de ses sept rues traditionnelles.

Somera exerce la direction en tant que premier, Artecalle en deuxième, Tendería en troisième, Belosticalle en quatrième et Carnicería Vieja en cinquième (elle doit son nom à l'emplacement du premier abattoir de la ville). Ensuite il y a le sixième, Barrencalle, et enfin le septième, Barrencalle Barrena.

Dans ce réseau de rues étroites à caractère très commercial, déclaré Monument historique et artistique, se trouvent non seulement de belles façades et des palais urbains, mais aussi d'authentiques bijoux architecturaux appartenant à différents siècles.

Les jardins de l'Arenal sont la porte d'entrée du centre historique, que nous appelons affectueusement à Bilbao la vieille ville, les sept rues. C'est ici qu'est née la ville, c'est ici qu'était le port et de là, la ville s'est ouverte sur le monde, servant de pont entre l'Europe du Nord et les royaumes hispaniques.

Arbres et sentiers invitent à la promenade et à l'ombre des branches de leurs platanes. Un kiosque et trois sentiers avec leurs fontaines parlent d'époques révolues.

D'un côté, vous pouvez voir la façade néo-baroque du Théâtre Arriaga et en face les tours de San Nicolás qui gardent cette église avec des souvenirs de pêcheurs et de marins. Bordant l'église, le premier siège de la Banco Bilbao regarde une petite place qui tire son nom du temple.

Plaza NUEVA

Outre ses valeurs architecturales (elle est un bon représentant du purisme néoclassique romain), la Plaza Nueva a le caractère d'une référence urbaine. Son couloir couvert et ses arcades y contribuent, où un parcours bordé de restaurants et de bars anime l'ambiance toute la journée. Elle a été inaugurée en 1851, après un processus de construction très complexe qui a duré soixante-cinq ans. Depuis, elle n'a jamais perdu son rôle de premier plan, ce qui se reflète particulièrement le dimanche, jour de marché pour le public et les collectionneurs. Nous y trouvons le siège d'Euskaltzaindia, l'Académie Royale de la Langue Basque.



Place Miguel de Unamuno

En sortant par l'une des arches de cette place, celle qui fait face à la Sombrerería/Kapelagile, nous apercevons la Plaza Unamuno, et quand nous arrivons, si nous levons les yeux, nous rencontrons le

regard du célèbre écrivain qui depuis sa colonne contemple les Chaussées de Mallona; Près de cette place, dans la rue Ronda, est né ce brillant natif de Bilbao, qui a vécu et grandi dans ces rues. Nous prenons la rue de la Cruz en direction d'une autre église historique de la ville.

Portail Zamudio

La façade de l'église de Santos Juanes nous raconte la Contre-Réforme et la Compagnie fondée par Iñigo de Loiola, San Ignacio, qui s'installa à Bilbao et ouvrit le Colegio de San Andrés, aujourd'hui Euskal Museoa.

Le portail Zamudio ouvre les sept rues, les premières, celles qui donnaient sur la Plaza Mayor. Et à ce carrefour, là où se trouvait la porte de l'enceinte médiévale, nous trouvons à notre gauche la première des sept.

Rue Somera

Grâce à Somera, celle du dessus, nous entrons dans ce tourbillon de la vie. La Vieille Ville n'a jamais cessé d'être le cœur commercial de cette ville. Au bout de la rue, nous voyons le bouclier vivant de la ville l'église de San Antón qui garde le pont et défend la ville des eaux.

Marché de la Ribera

Le marché de Ribera, comme un bateau dans le vieux port, regorge d'étals avec tout ce qui est imaginable pour faire de la cuisine un art à Bilbao. En marchant sous les portiques de la Ribera, nous ressentons la vie de la ville : marché et magasins, voitures et tramway.

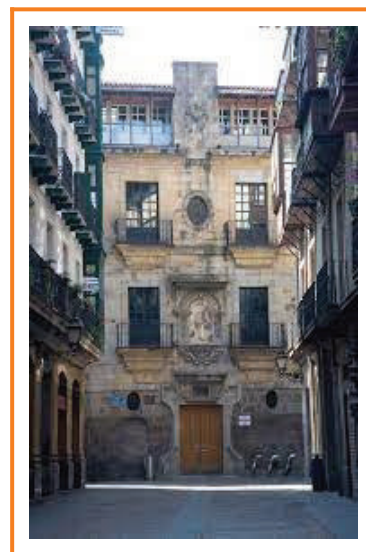
Nous laissons de côté les rues... Artekale, Tendería, Belostikale, avec au coin le Palacio de Arana.

Rue de la Ribera

En passant par Belostikale, nous nous dirigeons vers le canton qui relie les Sept Rues, le Canton J. Echevarria « Camarón », et nous continuons le long de celui-ci. Carnicería Vieja, Barrenkale et Barrenkale Barrena, celle du dessous, où il semble encore que les entrepôts soient pleins de morue et d'huile, pour tuer le besoin avec un bon pil-pil. Par cette dernière, nous pénétrons à nouveau dans la vieille ville jusqu'à ce que nous trouvions un palais qui était une tour et en tournant à gauche nous cherchons sa façade.

Palais Yhon

Une étoile au sol devant la façade du Palais Yhon, dite "la Bolsa", nous invite à regarder "Amatxu", la Vierge de Begoña qui nous contemple d'en haut. Les rues Santa María, Jardines et El Perro nous entourent de leurs habitants, de leurs bars, de leurs pintxos. En parcourant cette dernière rue, nous trouvons sa célèbre fontaine pour sortir vers Bidebarrieta et la Plazuela de Santiago.



Place Saint-Jacques

À l'ombre de son unique flèche se trouve cette basilique-cathédrale, plus ancienne que la ville elle-même et du style gothique le plus pur jamais vu sur ces terres. Église qui a cessé d'être une basilique, et d'ici une cathédrale. Première paroisse du village qui a vu naître et grandir la ville. Ses nefs invitent au calme et la lumière qui pénètre à travers ses vitraux enveloppe le visiteur. En sortant par la porte latérale : le portique, qui soutient encore cette église. Nous contournons le temple pour nous approcher de la Puerta del Ángel et chercher la coquille jacobéenne, parmi sa décoration plateresque.

Pont Biscaye

Le pont transbordeur qui relie Las Arenas (Getxo) à Portugalete et qui a été déclaré patrimoine mondial par le Comité de l'UNESCO a plus de 125 ans. Conçu par l'architecte Alberto Palacio,

disciple de Gustave Eiffel, il a été inauguré en 1893. L'objectif poursuivi lors de la construction du pont de Biscaye était d'unir les deux rives de l'embouchure du Nervión sans gêner la navigation. Le projet est l'œuvre de Don Alberto Palacio Elissague, également connu pour sa participation à la construction du Palais de Cristal du parc du Retiro, à Madrid. L'ingénieur français Don Ferdinand Joseph Arnodin était chargé de la construction de l'ouvrage, et l'entrepreneur textile de Bilbao Don Santos López de Letona était le principal soutien et financier du projet. Le pont de Biscaye a été le

premier pont ferry construit au monde avec une structure métallique. Il est situé à l'embouchure de la rivière Ibaizabal, à l'endroit où l'estuaire navigable de Bilbao s'ouvrait sur la mer jusqu'au XIXe siècle. Il a été inauguré le 28 juillet 1893 et a été conçu pour relier avec son grand corps de fer les villes de Portugalete et Getxo, une côte rocheuse et escarpée et une autre basse et sablonneuse. Lors de sa construction, il parvint à faciliter les communications entre ces deux petites villes balnéaires d'été sans interrompre la navigation d'un des ports fluviaux au trafic naval le plus fréquenté d'Europe. Il a fusionné deux innovations technologiques



différentes : l'ingénierie moderne des ponts suspendus par câbles, développée au milieu du XIXe siècle, et la technique des grands véhicules mécaniques propulsés par des moteurs à vapeur. Cependant, lorsque l'architecte biscayen Don Alberto Palacio y Elissague a commencé à élaborer le projet de construction d'un système qui unirait les rives de l'embouchure du Nervión, il a réalisé un travail minutieux, analysant pratiquement toutes les options disponibles au niveau temps : ferry sur rails, barges et barges flottantes et tous types de ponts : tournants, ponts-levis, basculants, sous-marins, surélevés, etc. Trois projets différents verraient le jour avant le final. Le projet final abandonne l'utilisation de câbles comme rails (style téléphérique) et opte pour une structure basée sur deux poutres horizontales qui supporteraient les rails, soutenues par quatre piliers ou tours posés sur les quais des deux rives. Le Pont de Biscaye est l'un des grands monuments de la révolution industrielle et l'un des rares survivants représentatifs de cette époque. Durant la seconde moitié du XIXe siècle, le fer était considéré comme le symbole de progrès le plus puissant de l'histoire ; c'était le matériau avec lequel les machines, les navires, les chemins de fer, les grands toits et les tours comme la Tour Eiffel, les énormes salles de l'Exposition universelle et, surtout les nouveaux ponts de l'Europe et de l'Amérique, de plus en plus élancés et audacieux. À la fin du XIXe siècle, la ria de Bilbao a connu la révolution industrielle comme une période d'activité économique extraordinaire, liée à l'exploitation massive d'un riche filon de fer de plus de 25 kilomètres de long dans les mines de Biscaye. C'était le même minerai avec lequel l'Espagne avait transformé dans le passé les peuples de son empire colonial, mais maintenant soumis à l'exportation et à la transformation industrielle, et qui a donné lieu à une étonnante floraison de sociétés minières, de compagnies maritimes, d'entreprises sidérurgiques, de banques, etc. .

Le Pont de Biscaye a été considéré dès le début comme l'arc de triomphe de cette civilisation industrielle naissante.

Musée GUGGENHEIM

Consacré comme le meilleur bâtiment de la deuxième moitié du XXème siècle, le Musée Guggenheim Bilbao a complètement transformé Bilbao, en plaçant la ville sur la carte du monde et modifiant radicalement son image. Il fut inauguré en 1997, d'après le projet de l'architecte américain Frank Gehry, qui, après avoir visité la ville, vit clairement son emplacement. "Voilà l'endroit", s'est-il exclamé devant une vue panoramique de Bilbao depuis le mont Artxanda. Cet endroit, c'étaient les terrains de l'ancienne Compañía de Maderas, au bord de la rive gauche de la ria. Comme l'architecte l'a lui-même expliqué, son design est basé sur "le port qui fut et la ville qui est", symbolisant un navire ancré au bord du Nervión.

Le titane permet d'observer, à tout moment de la journée, les tonalités que la lumière projette sur le musée.

A la dimension spectaculaire du bâtiment s'ajoute un environnement dans lequel le Nervión marque son empreinte en embrassant une agréable promenade sur la rive. Le Musée Guggenheim Bilbao se trouve entouré de promenades, espaces verts et places récemment urbanisées, où cohabitent des oeuvres artistiques de créateurs comme Louise Bourgeois,



Eduardo Chillida, Yves Klein, Jeff Koons ou Fujiko Nakaya.

Les environs du musée sont devenus un point de rencontre attirant, pour profiter de l'art, prendre un rafraîchissement, écouter de la musique en live, faire du sport ou jouer dans un espace de jeux pour enfants aux balançoires avant-gardistes, doté d'une fontaine interactive, véritable aimant pour les plus petits.

Depuis son ouverture en 1997, les acquisitions du Musée Guggenheim Bilbao se sont centrées sur des oeuvres réalisées à partir du milieu du XXème siècle jusqu'à nos jours, complétant ainsi les fonds de la Solomon R. Guggenheim Foundation et se forgeant en même temps une identité singulière.

Visité par près d'un million de personnes par an, l'un de ses principaux atouts est la salle Arcelor Mittal, un vaste espace où sont exposés en permanence huit oeuvres du sculpteur Richard Serra. Sur les 24 000 mètres carrés occupés par le Musée Guggenheim Bilbao, 11 000 sont destinés à des espaces d'exposition. Le coeur architectural des 20 galeries qui composent le Musée Guggenheim Bilbao est l'atrium, un grand espace diaphane aux volumes courbes, entouré de grands murs-rideaux en verre et couronné d'un grand lanterneau zénithal.

Outre les espaces d'exposition, le Musée Guggenheim Bilbao dispose d'une salle d'orientation du visiteur "Zero Espazio", un auditoire de 300 places, une boutique-librairie, une cafétéria, un restaurant de type "bistrot" et le restaurant gastronomique Nerua.



Basilique de BEGOÑA

Œuvre de Sancho Martínez de Arago, construite à l'endroit où est apparue la Vierge au début du XVIème siècle, elle est d'inspiration gothique, même si elle combine plusieurs styles. La Basilique est un lieu de visite obligatoire pour de nombreux habitants de la ville, qui se rendent chaque jour à ce sanctuaire afin de vénérer la Vierge de Begonia, patronne de Biscaye, connue populairement sous l'appellation de "la Amatxu".

La dévotion des marins est également très grande. Depuis le XVIème siècle, nombreux sont les bateaux de pavillon de Bilbao à porter le nom de « Virgen de Begonia » (Vierge de Begonia) ou simplement « Begonia ». A cela s'ajoute la coutume des marins de saluer la Basilique par une salve (prière envoyée à la Vierge), en l'apercevant pour la première fois en remontant la ria.

La « Amatxu » de Begonia, son nom populaire, reçoit un hommage sincère de la part des habitants de Bilbao et Biscaye aussi bien le 15 août que le 11 octobre, jour de la Vierge de Begonia. Des

milliers de pèlerins, originaires de tout le Territoire Historique, marchent toute la nuit pour assister à l'une des messes en l'honneur de la patronne de Bilbao et de Biscaye dans cette basilique qui porte son nom, l'un des grands symboles de la ville.

MAIRIE

La Mairie de Bilbao occupe le terrain de l'ancien couvent de San Agustín détruit lors de la première guerre carliste. Elle fut construite à la fin du XIX^{ème} siècle (1892) par l'architecte municipal Joaquín Rucoba, également auteur du Théâtre Arriaga.

Réalisé dans le style Second Empire Français, le bâtiment est remarquable par ses lignes franches, élégantes et éminemment horizontales de l'extérieur, dont la façade principale est parée des sculptures de Fiat et de l'équipe formée par Faramendi, Basterra et Larrea.

Les luxueux intérieurs combinent l'inspiration néo-renaissance de la salle des conseils, du vestibule ou du corps d'escaliers et le splendide style néo-arabe du salon des réceptions, œuvre de l'artisan local José Soler.



Palais d'ARANA

Le plus ancien palais conservé à Bilbao, construit vers 1590. De caractère renaissant tardif, il possède une façade en arc en plein cintre protégée par deux hercules "sauvages" et s'articule autour d'un patio.

Église des SANTOS JUANES

L'Église paroissiale des Santos Juanes, du XVII^{ème} siècle, occupe, à proximité du Musée Basque, ce qui fut à l'époque une fondation jésuite extra-muros du centre historique de la Villa : l'ensemble de l'Église et le Collège de San Andrés. Sujette à de nombreuses transformations, cette église de style baroque avec des éléments renaissants comporte un autel dédié au Sacré Cœur, unique au monde. Après les inondations de 1983, elle fut restaurée sous la direction de l'architecte Miguel Ángel Corcuera. Il s'agit d'un modèle d'église jésuite, avec un plan de croix latine inscrite dans un rectangle et une nef centrale avec des chapelles des deux côtés.



Église de la ENCARNACIÓN

Le couvent de la Encarnación fut construit entre 1513 et 1526, et est composé d'une église et d'un cloître. Sa construction fut possible grâce aux dons de familles fortunées de la Villa qui souhaitaient placer leurs sépultures dans ce nouveau couvent. Le cloître abrite aujourd'hui le siège du Musée Diocésain d'Art Sacré .

Pour sa part, l'Église, qui fut érigée dans le but premier d'accueillir des sœurs dominicaines, est actuellement une paroisse tenue par les pères



dominicains. Elle est utilisée pour des récitals de musique classique et se distingue par sa façade au style renaissant.

CATHÉDRALE DE BILBAO

Consacrée à l'apôtre Santiago, patron officiel de la ville, la basilique cathédrale de Bilbao est un beau temple gothique construit entre le dernier quart du XIV^e siècle et le début du XV^e siècle. Son extérieur présente des influences néo-gothiques résultant de la vaste reconstruction de la façade et de la tour au XIX^e siècle.

En entrant dans son intérieur, on peut voir son plan équilibré en croix latine avec trois nefs de petites dimensions, mais d'une grande beauté. Les points forts incluent son cloître gothique confortable, son portail sud, la chapelle principale et la Puerta del Ángel, populairement connue sous le nom de Porte des Pèlerins, un exemple du meilleur gothique fleuri inclus dans l'itinéraire de pèlerinage du Camino de Santiago le long du bras côtier. Il est composé d'un grand nombre de chapelles consacrées et dans sa crypte, on peut encore aujourd'hui voir les vestiges de l'ermitage original sur lequel il a été construit.



La Cathédrale de Bilbao est considérée comme l'un des édifices les plus parfaits et les plus complets de l'art gothique basque.

Il s'agit d'un temple à trois nefs en quatre travées, avec un déambulatoire derrière la chapelle principale et un transept aligné, c'est-à-dire qu'il ne fait pas saillie vers les côtés de l'édifice.

Les sections des nefs inférieures sont carrées, tandis que celles de la nef principale sont de forme rectangulaire. L'exception est le transept, carré et à bras rectangulaires. Plus particulière est la solution de l'espace déambulatoire qui alterne sections rectangulaires et triangulaires comme cela se produit dans certaines constructions françaises, mais inhabituelle dans l'architecture gothique péninsulaire.

Sur les murs latéraux se trouvent des chapelles privées appartenant à des familles notables de la ville. Ils furent ouverts entre les contreforts extérieurs de l'église à partir de la fin du XV^e siècle et du début du XVI^e siècle, selon des formules gothiques.

L'une des actions les plus marquantes des derniers travaux de restauration du temple a été l'abaissement du niveau du sol d'environ 60 centimètres, retrouvant ainsi le niveau du XVIII^e siècle.

L'élévation de l'église est répartie en trois registres formés par d'anciens arcs, claire-voie et vitraux. La nef principale s'élève à près de 22,50 mètres, bien plus haute que les nefs latérales, ce qui est typiquement gothique. Les piliers sont robustes, de section circulaire, auxquels sont fixées des colonnettes qui partent des bases à gradins, typiques du gothique international, jusqu'aux bandes lisses des chapiteaux d'où partent les nervures des voûtes.

Cette procédure simple est courante dans le gothique biscayen et est peut-être due à l'influence qu'a eu la construction de la cathédrale de Burgos sur toute la corniche cantabrique, où ce type de supports est courant.

Les vitraux sont conformes à l'esthétique gothique. Elles sont décorées de plantes et d'éléments géométriques, à l'exception de ceux disposés dans l'abside, celle centrale avec la représentation de la Sainte Trinité flanquée de deux vitraux qui représentent les quatre évangélistes. Dans les vitraux du transept, vous trouverez également deux détails figuratifs, l'écu de Bilbao et le Sacré-Cœur. Le couvercle s'insère entre deux contreforts. Son entrée, légèrement évasée, présente un décor végétal et est accompagnée d'images en pierre de saint Paul, avec son épée, et de saint Pierre, qui porte les clés. Au niveau supérieur se trouve la rosace caractéristique, entourée de détails de

feuillage et de symboles jacobéens, qui sont la coquille Saint-Jacques et la croix de Saint-Jacques. Ci-dessous cette série d'emblèmes de Santiago : le conopeo et le tintinabulo. Ce sont les insignes des basiliques.

Malgré la prédominance du gothique, la façade principale est celle qui a subi le plus de modifications au fil du temps.

On ne sait rien de la construction gothique primitive. Celle qui précède l'actuelle fut construite au XVIIe siècle, vers 1650, par Martín Ibáñez de Zalbidea. Il se composait d'un grand portique pointu sous lequel se trouvait une façade classique avec des colonnes doriques en jaspe Mañaria, et au-dessus d'elle un vitrail de conception gothique de dimensions considérables.

La conception générale actuelle de la façade et de la tour répond aux principes fondamentaux du néogothique, qui cherchait à reconstruire le style artistique de la fin du Moyen Âge, se laissant emporter par de nombreux sentiments romantiques.

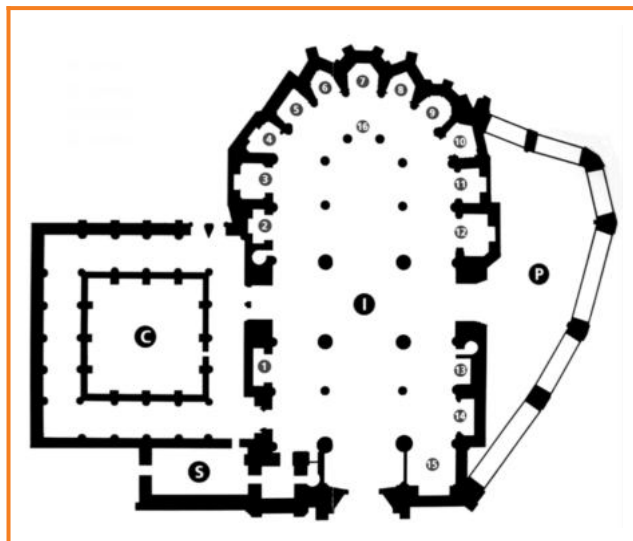
Le couvercle s'insère entre deux contreforts.

Son entrée, légèrement évasée, présente un décor végétal et est accompagnée d'images en

pietre de saint Paul, avec son épée, et de saint Pierre, qui porte les clés. Au niveau supérieur se trouve la rosace caractéristique, entourée de détails de feuillage et de symboles jacobéens, qui sont la coquille Saint-Jacques et la croix de Saint-Jacques. Ci-dessous cette série d'emblèmes de Santiago : le conopeo et le tintinabulo. Ce sont les insignes des basiliques.

Quant à la tour, elle est composée de deux corps : le clocher et la flèche. La première, construite en pierre du mont Oiz, s'ouvre sur l'extérieur par des ouvertures de style néogothique avec des volets faisant office de caisses de résonance et des fleurons en forme de pinacle.

Au total onze cloches sont abritées dans ce clocher, réparties sur trois niveaux. Au premier niveau du clocher de la cathédrale de Santiago se trouvent les cloches qui sonnent, au deuxième les cloches qui sonnent et au troisième étage les maisons qui sonnent et sonnent les cloches. La tour se termine par une flèche élancée faite d'une pierre plus légère que le reste d'Angoulême (France). Egalement d'inspiration médiévale tardive, elle atteint 64 mètres, se détachant visiblement sur le hameau de la vieille ville.



Façade sud

Depuis sa construction originale, l'église a été construite sur des terrains marécageux ou des bancs de sable, une circonstance qui a causé de nombreux problèmes de fondation. Pour cette raison, lorsqu'il a été décidé de construire le porche sud de l'église, cela a été fait non seulement pour permettre un espace couvert, mais aussi pour servir de contrefort au bâtiment.

L'énorme pression exercée par la structure de l'église se reflète dans l'inclinaison des épais piliers qui, malgré leur robustesse, ont cédé en raison de l'instabilité du terrain.

Il forme un atrium imposant avec un plan irrégulier qui va de la tête du temple jusqu'aux pieds. Ce fut une œuvre d'évolution lente et de grande monumentalité, dont les premières traces sont dues à Rodrigo de Albiz et Juan Sáez, Domingo de Garita poursuivant peu après son exécution, jusqu'à son achèvement à la fin du XVIe siècle. Ainsi, tous les éléments nous renvoient au style Renaissance, à l'exception de la voûte remaniée par Lucas Longa en 1686 et donc au style baroque.

Dans cet espace, l'accès au temple se démarque particulièrement. Il s'agit d'un beau portail gothique sans tympan et avec des archivoltas évasées en pointe qui présente une décoration angulaire et se termine par de petites têtes humaines. De toute la façade, le plus intéressant est l'archivolte extérieure, qui a sculpté des images de quatorze prophètes assis sous des dais et, au-dessus, à côté

de la clé de voûte, insère les bustes d'un évêque et d'un roi. Autour de la façade se trouve une chambrana avec une ornementation de feuilles de vigne qui part des figures d'une femme et d'un ecclésiastique.

Sur la façade se trouve un écu de Bilbao, avec le pont de San Antón et les loups qui passent, réalisé sur bois polychrome au XVIIIe siècle.

Chapelle de Montserrat

Cette chapelle, l'une des plus grandes en termes de dimensions, est celle consacrée à la Vierge de Montserrat.

Son accès est pointu et la voûte est simple. De plus, elle possède une fenêtre semi-circulaire avec des vitraux récents.

Le retable est baroque, datant d'environ 1700, avec les incomparables colonnes salomoniennes pleines de légumes et de vignes. Il présente un corps avec une rue et le grenier. Le propriétaire possède une reproduction sculpturale de l'authentique Vierge de Begoña, qui était abritée dans cette chapelle pendant les hostilités carlistes. Celle que l'on voit, datant de 1960, porte la signature de l'artiste De Teresa. Dans le grenier du retable se trouve une intéressante sculpture de Sainte Marie-Madeleine avec le pot de parfum, une pièce du gothique tardif peut-être des premières années du XVIe siècle, avec une chevelure généreuse et une large tunique aux plis durs et cassés.

Devant le retable se trouve une toile baroque de Notre-Dame de Begoña.

Dans cet espace se trouve également une tombe sous arcossolium, propriété de la famille Arana-Basurto.

Chapelle de la Vierge de Carmen

La sculpture baroque du propriétaire qui y existait n'est pas conservée aujourd'hui. La chapelle a un plan régulier, le toit est à nervures et s'ouvre vers l'église par un arc brisé.

Dans cette chapelle se trouve une sépulture de style gothique tardif accrochée au mur, appartenant peut-être à la famille Bertendona. Les nervures de la voûte conservent encore quatre écus avec des marques qui seraient la devise des anciens propriétaires. Le tombeau est couronné par un piédestal décoré de plantes sur lequel repose une image en pierre détériorée de la Vierge, datant peut-être de la fin du XVe siècle.

Chapelle baptismale

La chapelle du Baptême possède au centre un bénitier baroque en pierre calcaire rouge d'Ereño datant d'environ 1746. C'est l'une des plus grandes chapelles. On y accède par un arc en plein cintre. Deux nervures croisées et polychromes composent le toit et celui-ci est éclairé par une fenêtre semi-circulaire qui donne sur le portique.

La porte d'accès sud qui communique avec le porche est particulièrement intéressante. Elle date du milieu du XVIIe siècle, même si, en raison de son état de conservation précaire, elle a dû être refaite en utilisant certaines parties de l'ancienne porte et des clous. Le tympan du portail est occupé par une gracieuse sculpture polychrome de la Vierge Immaculée, œuvre de Francisco de Arizmendi de Guipuzcoa vers 1783.

L'ancien siège épiscopal se trouve également dans cette chapelle, réalisée en bois à la fin du XIXème siècle et de style néo-gothique.

Chapelle Saint-Antoine

San Antonio Abad ou San Antón jouit d'une dévotion importante dans la ville. L'entrée de la chapelle est en ogive et l'arceau repose sur des modillons à décor végétal ajouré. Cette chapelle n'a pas d'ouvertures extérieures et est couverte par la voûte gothique typique.

L'image du saint est une sculpture polychrome de la fin du XVe siècle qui porte un habit aux plis prononcés et présente une magnifique facture. Il lit un livre qu'il tient dans sa main gauche, et à ses pieds sont accompagnés le petit cochon et les flammes du « feu de Saint Anton », faisant allusion à sa renommée de saint guérisseur de maladies contagieuses.

Dans cet espace, on remarque également la sépulture de style gothique tardif située au fond. Il s'agit d'un tombeau sous l'arcosolium de la famille Arbieta, marchand de Bilbao. Il présente le couple gisant sculpté dans une pierre sombre et avec deux chiens à leurs pieds, comme symbole de fidélité.

Chapelle de la Virgen del Pilar

La chapelle de la Virgen del Pilar présente un arc en plein cintre légèrement évasé et un plan rectangulaire recouvert d'une simple voûte d'ogives.

La chapelle possède une simple fenêtre semi-circulaire qui fait face au cloître mais est recouverte par le retable baroque.

Sa dédicace actuelle date de 1725, année au cours de laquelle le chevalier Don Felipe de Andirengoechea fonda la Confrérie de la Vierge du Pilar. C'est alors qu'un pilier métallique et l'image de l'apôtre Saint-Jacques aux pieds furent ajoutés à l'image titulaire, une Vierge des Merveilles, devenant ainsi Notre-Dame du Pilier des Merveilles. La chapelle reçut ce titre pour les faveurs attribuées à son propriétaire, et depuis le XVI^e siècle jusqu'au presque XX^e siècle, la mairie organisait trois ou quatre rogations par an, auxquelles assistait toute la ville.

L'image est une fine sculpture attribuée à l'atelier franco-flamand Beaugrant, du milieu du XVI^e siècle. Le retable où il est inséré est un meuble baroque datant d'environ 1760. Il se compose d'un banc sur lequel se trouve un corps de rue avec des colonnes corinthiennes plus le grenier, portant tout l'ornement de feuilles mortes et la croix de Saint-Jacques entre les coquilles Saint-Jacques. dans le grenier.

Chapelle principale

La chapelle principale ou presbytère a été rénovée en 2000 et constitue l'un des éléments les plus innovants du complexe.

Au centre se trouve l'autel consacré au Saint-Chrême, « dans lequel est présent le sacrifice de la croix ; Elle est en outre la table du Seigneur et le centre de l'action de grâces qui a lieu dans l'Eucharistie.

Devant se trouve la cathèdre, à partir de laquelle l'évêque, au nom du Christ, convoque et préside l'assemblée. De chaque côté, les stalles du chœur des chanoines étaient composées de douze sièges. Ces stalos répondent à l'invitation de saint Paul : « Récitez entre vous des psaumes, des hymnes et des chants inspirés ; chantez et louez le Seigneur dans vos cœurs.

Actuellement, elle n'est pas recouverte d'autres meubles et ne possède pas non plus de retable, bien que jusqu'au XIX^e siècle, elle possédait un magnifique retable Renaissance, à en juger par la qualité des sculptures qui en proviennent.

Cet autel est présidé par un magnifique Christ de style gothique tardif, une pièce datant d'environ 1515 qui présente un pliage du Tissue de Pureté très caractéristique de ces sculptures de Biscaye.

Sur les colonnes au pied du presbytère, vous pouvez voir des sculptures de la Vierge de Begoña et de Santiago Peregrino. Ce sont des copies de celles conservées dans le sanctuaire du saint patron de Biscaye et dans l'ermitage de Santiago de Ipiñaburu, à Zeanuri, et font référence aux deux dévotions les plus présentes dans le temple actuel.

Chapelle Saint-Joseph

Dans le déambulatoire se trouvent les chapelles absidioles construites au XVI^e siècle. La première chapelle est celle de San José. On y accède par un arc brisé dont la clé de voûte montre un bouclier avec un arbre et un ours rampant. Cette chapelle servait d'espace de communication avec le portique sud, et resta longtemps inutilisée. Après la restauration, elle était destinée à recevoir les restes des évêques décédés. Une image moderne de Saint Joseph, patron de la bonne mort, préside ce lieu. Elle porte l'Enfant dans ses bras et tient une baguette fleurie à la main.

Chapelle Notre-Dame des Remèdes

La chapelle suivante est celle de Nuestra Señora de los Remedios, éclairée par une fenêtre pointue avec un vitrail et un dessin géométrique. Le couvercle est formé de six nervures, qui se rejoignent dans une clé polychrome avec l'image de la Vierge assise.

Dans cette chapelle se dresse un curieux retable-reliquaire, exécuté vers 1740 avec des pièces de style Renaissance et classiciste réutilisées, lorsque le retable précédent brûla en 1641.

Le corps est structuré en trois rues, avec quatre registres de reliques sur les côtés, et dans celui central deux étages et le grenier. Parmi les reliques se trouve un Lignum Crucis.

Le retable est présidé par une image de la Vierge réalisée vers 1660. Elle a les cheveux longs et ses vêtements sont volumineux et rigides. Il en tient une partie dans son bras, tandis qu'il porte l'Enfant de l'autre côté. Dans la deuxième niche se trouve une sculpture de San Ramón Nonato, beaucoup plus active, du XVIIIe siècle. Le grenier est occupé par une image de la Vierge de La Merced, réalisée en bois polychrome et réalisée un peu plus tôt que l'image du Saint.

Dans cette chapelle se trouve également l'Arche des Reliques, qui abrite celles de différents saints.

Chapelle de la Vierge du Rosaire

La chapelle suivante est celle consacrée à la Vierge du Rosaire. De disposition irrégulière et à cinq côtés, elle est recouverte d'une croix de cinq nervures taillées en clé de voûte avec l'image sculptée de San Miguel.

Le retable, au corps plus mansardé, est une œuvre baroque du début du XVIIIe siècle. Il présente des demi-colonnes à fûts cannelés et à décors floraux et végétaux, le support étant situé à l'intérieur de la niche centrale semi-circulaire. La Vierge du Rosaire est une sculpture debout du milieu du XVIIIe siècle, avec une chevelure généreuse et l'Enfant dans ses bras. A l'étage, dans les combles, se trouve une peinture à l'huile baroque, contemporaine de la fabrique du retable, qui représente Saint Domingue de Guzmán, fondateur de l'Ordre Dominicain, et qui pourrait être une création locale.

Dans cette chapelle se trouve un austère tombeau en arcosolium, du milieu du XVIIIe siècle, qui appartenait à la famille Gortázar y Arandía.

Le tabernacle exempté

Vient ensuite l'exceptionnel tabernacle autoportant. Ces types de tabernacles sont appelés tours eucharistiques et étaient courants aux Pays-Bas, en Allemagne... à la fin de la période médiévale. Il est sculpté en grès, remonte au XVe siècle et provient de l'église de San Pedro de Mendexa, d'où il est allé au Musée Basque de Bilbao, qui l'a déposé dans la Cathédrale.

Le tabernacle d'origine est composé de plusieurs pièces pentagonales superposées et présente un décor de végétaux et une architecture gothique sur le corps central et le cimier, ce dernier à fronde ajourée décroissante et surmonté d'une figure anthropomorphe coiffée d'une capuche. La porte est en fer forgé, très fin, et est flanquée de deux anges, l'un avec un instrument de musique à cordes et l'autre portant une croix. Les côtés restants sont ornés d'entrelacs, à l'exception d'un seul, dévasté, qui nous renseigne sur son emplacement accroché à un mur ou une colonne du temple. Ce Tabernacle repose sur un pied ouvré de cinq colonnes gothiques sculptées.

Chapelle de la Miséricorde

Dans la chapelle voisine se trouve une belle sculpture baroque castillane qui porte le Christ sur ses genoux. Il s'agit de la Piedad et date de l'année 1642. Cette image expressive a été réalisée pour le retable de Notre-Dame de la Miséricorde, aujourd'hui disparu, dû au sculpteur et assembleur Antonio de Alloydiz, qui l'a également réalisé vers 1642.

Chapelle de San Diego

Ensuite, on présente la chapelle de San Diego Alcalá, où se distingue le propriétaire franciscain. Il s'agit d'une belle pièce baroque datant d'environ 1740 et présentée dans un bois magnifiquement polychrome. Le retable, probablement un peu plus ancien que la sculpture, montre un ornement de

vignes sur des colonnes salomoniennes et un feuillage abondant partout. Il se compose d'un corps et du grenier, où se trouve une toile avec la scène de la Transverbération de Sainte Thérèse, également encadrée dans les premières années du XVIIIe siècle et qui rappelle l'ancienne dédicace de la chapelle. La scène, sans aucun doute influencée par le Bernin, capture le point culminant de l'extase de la sainte, lorsque la flèche enflammée envoyée par l'ange lui transperce le cœur. Dans cette chapelle, vous pourrez également voir le pavillon du Corpus Christi qui abrite la Custodie du Saint-Sacrement le jour de sa procession.

Chapelle Sainte-Lucie

La dernière des chapelles du déambulatoire est celle dédiée à Sainte-Lucie. Il a une forme irrégulière et est plus haut que les suivants.

L'image titulaire est une sculpture en bois polychrome datant d'environ 1545, attribuée à l'atelier de Juan de Beaugrant. Il a beaucoup de mouvement et est représenté avec une élégante coiffe, cependant la polychromie est baroque, du milieu du XVIIIe siècle. Elle est accompagnée d'éléments de son statut de martyre, de la palme et du plateau aux yeux que, selon une légende, elle s'est arraché.

Sacristie

La sacristie a été construite à la fin du XVe siècle ou au début du XVIe siècle. Il a été remanié au XIXe siècle. Il se compose de trois corps dans lesquels se trouvent des fenêtres légèrement pointues et évasées. La croix de ses voûtes est réalisée en terceletes et les accessoires sont peints de couleurs vives, tout comme les clés de voûte.

La sacristie est le lieu où sont conservés les vêtements liturgiques, aubes, chasubles, étoles, ceintures... À côté des vêtements et comme le montre la vitrine se trouvent les encensoirs, utilisés pour purifier et parfumer ; la naveta, un récipient où est contenu l'encens ; un acêtre avec son hysope qui sert aux calomnies liturgiques ; petits plateaux; des burettes où l'on dépose l'eau et le vin ; Calices et Ciboires. Le Calice est le vase sacré où le vin et l'eau se transforment en Sang royal du Christ ; Le Ciboire, qui est celui avec un couvercle, est le lieu où sont conservées les formes sacrées converties en Corps du Christ.

Tant dans certaines armoires que dans les vitrines installées sur la commode, sont exposées des pièces d'orfèvrerie et des ornements (vêtements) qui illustrent la vie et l'activité du temple. Les œuvres les plus anciennes sont quelques crismes datant d'environ 1530, mais celles de la période baroque sont plus abondantes, comme le reliquaire du Lignum Crucis, le magnifique ostensor avec lequel se déroule la procession le jour de la Fête-Dieu, ou l'ensemble remarquable de calices.

Sur les socles fixés aux murs, on peut voir les saints Pères de l'Église : saint Augustin, saint Ambroise, saint Jérôme et saint Grégoire le Grand. Réalisés en bois sculpté et polychrome, ils faisaient partie du retable Renaissance que les Beaugrants réalisaient pour présider le presbytère du temple.

Les points forts incluent le Christ en croix, une sculpture du début du XVIe siècle, une peinture à l'huile typiquement baroque du XVIIIe siècle avec l'image de l'Immaculée Conception et une autre peinture baroque qui représente la scène de l'Assomption de la Vierge.

Cloître

Un cloître est généralement courant dans les cathédrales et les complexes monastiques, mais il est rare qu'il soit ajouté à un temple paroissial comme celui de Santiago jusqu'au milieu du siècle dernier.

Elle fut construite dans les mêmes années que la sacristie, au début du XVIe siècle, occupant l'emplacement de l'ancien cimetière nord du temple. Avec celui de San Francisco de Bermeo, ils constituent les seuls cloîtres gothiques conservés en Biscaye. Cependant, au début du XXe siècle, il était assez détérioré, c'est pourquoi, entre 1924 et 1931, les entrelacs des arcs, les gargouilles et les crêtes furent presque entièrement rénovés, selon un projet de l'architecte Manuel Galíndez.

JOURNEE DU 27 AVRIL 2025



BILBAO - GIJON



Hôtel Abba Playa Gijon

Avec autoroute – 275 km

Sur le parcours un détour
par la ville côtière de COMILLAS

Départ de Bilbao : 8 h
Arrivée Comillas : 10 h
Départ Comillas : 11,15 h
Arrivée Université : 12 h
Départ Université : 13 h
Arrivée hôtel : 13,15 h

(Horaire prévisionnel)

COMILLAS

Comillas était le dernier port de la Cantabrie qui a maintenue sa tradition de chasse à la baleine. Après deux siècles de poursuites et querelles de pêche, pour certains privilèges qu'avaient San Vicente de la Barquera, ils ont réussi à construire ce port au XVIIème siècle, financé principalement par les voisins de la ville.

Pour leur défense, ils ont installé trois guérites, un fort et plusieurs pièces d'artillerie que nous pouvons encore voir au quai.

Une porte d'entrée défend le port des tempêtes, articulé avec de grandes poutres en bois pour fermer le quai et protéger les bateaux.

L'ancien port minier, baleinier et de pêche, est encore présent, peu actif, en raison de la diminution du nombre de pêcheurs.

Le Palais de Sobrellano

Conçus par Joan Martorell sous la commande du Ier Marquis de Comillas, l'entrepreneur « indiano » D. Antonio Lopez Lopez, le Palais et la Chapelle-Panthéon sont considérés aujourd'hui comme un authentique joyau architectonique, de style néogothique et moderniste du fait qu'il soit intégré dans tous ses arts.

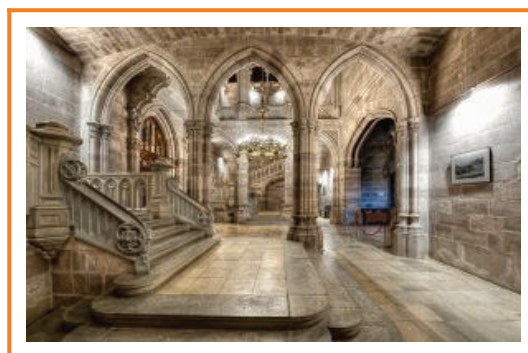
D. Antonio Lopez del Piélago et López de Lamadrid, Ier Marquis de Comillas, est né au sein d'une famille humble de cette localité. Bien qu'il soit devenu orphelin très jeune, il est l'exemple même de celui qui a triomphé par

lui-même et accompli le rêve de tout « indiano ». En 1853, à l'âge de 36 ans, il revient de Cuba avec une fortune considérable. Il établit son entreprise à Barcelone. En 1881, il était propriétaire de la plus grande entreprise navale espagnole, la Compagnie Transatlantique, avait créé la Banque Espagnole Coloniale, en fondant la Compagnie Générale des Tabacs des Philippines, la Société de Crédit Mercantile et possédait un pourcentage important de la Compagnie de Chemins de Fer du Nord.

Le Palais a été réalisé après la Chapelle-Panthéon et a été imaginé comme résidence d'été du Marquis et de la Famille royale espagnole. Les travaux commencent en 1882 et il est inauguré plusieurs années après la mort du Ier Marquis. Actuellement, la visite du Palais est guidée et montre les lieux principaux de la maison : la salle de billard, la salle à manger, la salle du trône, la bibliothèque et le musée du II Marquis, tous situés au premier étage. Il convient de souligner les matériels nobles utilisés pour sa construction comme les estrades mobiles des sols, de chêne et d'ébène ou les portes de noyer. L'escalier majestueux en albâtre du vestibule, à deux étages et éclairé d'une lumière zénithale grâce à la lucarne de vitraux polychrome, ainsi que les cheminées dessinées par Cristobal Cascante.

Toutefois, la salle la plus décorée est sans aucun doute le salon central ou du trône. En effet, son lambris et les murs sont décorés avec des feuilles d'or. Les vitraux de cette salle, réalisés dans les ateliers d'Eudald Amigó sont d'une grande beauté. Les peintures murales, réalisées par Llorens i Masdeu racontent les événements les plus significatifs du marquisat.

Les quatre thèmes ont été choisis par le IIe Marquis et c'est l'inauguration du Séminaire de Comillas en 1887, la bénédiction de la Chapelle -Panthéon en 1881, la grande Revue Navale offerte au Port de Comillas durant la visite royale de 1881, où apparaissent les portraits de la famille du Ier Marquis près de la Famille Royale espagnole et l'embarquement dans le port de Barcelone, le 24 mars 1869, des volontaires catalans dans la vapeur « l'Espagne », cédée par la Compagnie À. Lopez et Cia comme appui du Ier Marquis au Roi pendant la guerre contre Cuba.



Chapelle Panthéon des Marquis de Comillas

C'est le premier bâtiment moderniste à être construit à Comillas, situé dans les jardins de Sobrellano, de style néogothique, par Joan Martorell.

En 1878, la première pierre a été posée et la construction a commencé en 1880 en concluant un an plus tard.

Elle est entièrement faite de pierres sculptées, sa façade principale se termine par une tour haute et mince.

La Chapelle-Panthéon fut projetée comme une cathédrale à petite échelle dotée d'une abside qui fait fonction de mausolée familial mais aussi de temple où célébrer les offices. Sa construction est antérieure au Palais. Le projet a été réalisé en juillet 1878 et l'édifice fut consacré le 28 août 1881, lors de la visite d'Alphonse XII et de la reine Marie Cristina à Comillas.

Le mausolée, situé dans l'abside, abrite les monuments funéraires de la famille. Le Panthéon dédié à la mémoire de son frère D. Claudio Lopez y Lopez et son épouse Benita Díaz de Quijano exhibe les statues de la « Supplication » et la « Résignation » de Jose Llimona. Le Panthéon de D. Claudio Lopez Bru, IIe Marquis de Comillas exhibe l'exceptionnel Christ gisant du sculpteur Agapito Vallmitjana et le panthéon d'Antonio Lopez Lopez, Ier Marquis de Comillas, et son épouse Marie Luisa Bru Lassus, montre un relief de Venancio Vallmitjana, dessiné par Joan Martorell.

Parmi l'ornementation intérieure se trouve l'autel, réalisé dans les ateliers de Francisco Paula Isaura y Fragas. Le jeu lumineux produit par les vitraux polychromes d'Eudald Raymond Amigó ressort sur les murs latéraux de la chapelle. Les setiales d'honneur, les prie-Dieu ainsi que les bancs ont été dessinés par Antonio Gaudí.



La Casa Ocejó

Maison de style indien, acquise par Antonio López y López, premier Marquis de Comillas, pour sa mère, et utilisée par la famille pour les mois d'été. En 1881 le marquis invite le roi Alfonso XII à passer ses vacances dans cette maison, pour lequel il a commandé un projet d'expansion et d'améliorations à Cristobal Cascante, un projet impliquant de grands artistes de l'époque tels que Joseph Planella, Francesc Vidal i Jevelli ou Antonio Gaudí lui-même, qui a conçoit un fantastique kiosque chinois pour les jardins. Comme une curiosité à souligner, le 5 septembre 1881, cette maison a abrité un conseil des ministres présidé par le roi lui-même, pour lequel Comillas est devenu la capitale de l'Espagne pour un jour.



Fontaine des trois caños

Fontaine-lampe de rue monumentale, réalisée en pierre par l'architecte catalan Luis Domènech i Montaner en 1899. Située dans le centre de Comillas, dédié à D. Joaquín del Piélago, illustre comillain, qui finança l'apport d'eaux à la ville.

De structure tripartite, il soutient d'un candélabre baroque, décoré avec des motifs floraux et végétaux. Il se distingue par une colonne d'arbre lisse, qui culmine avec le point de lumière

comme symbole que Comillas était la première ville de l'Espagne ayant la lumière électrique.



Le Capricho de Gaudí

El Capricho (en espagnol Le Caprice) est le nom populaire de la Villa Quijano.

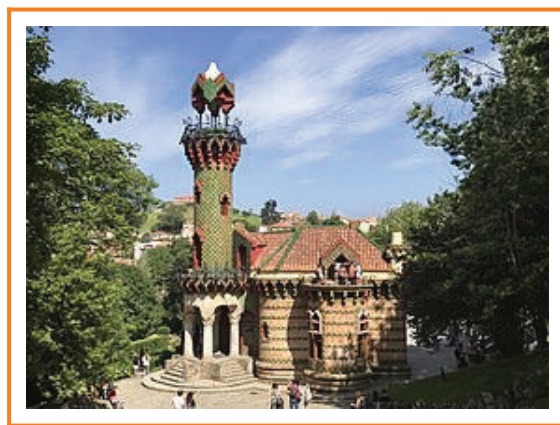
Il s'agit d'un projet d'Antoni Gaudí, alors âgé de 31 ans, construit entre 1883 et 1885 sous la direction de Cristóbal Cascante, assistant de l'architecte, à la demande de Máximo Díaz de Quijano. C'est l'une des rares œuvres de Gaudí hors de Catalogne.

Gaudí conçoit une villa comportant un sous-sol, un étage principal et un grenier. Il utilise également deux autres bâtiments existants sur le site, une serre et un pavillon¹. Gaudí réalise des plans précis et une maquette du projet dont il confie la réalisation à son ami Cristóbal Cascante.

Cette œuvre appartient à l'étape orientaliste de Gaudí (1883-1888), période pendant laquelle l'architecte réalisa une série d'œuvres orientalistes, inspirées notamment par le proche et l'extrême orient (Inde, Perse, Japon), ainsi que par l'art hispano-arabe, notamment mudéjar et mozarabe. La décoration est profuse, notamment en azulejos, arcs outre-passés, briques apparentes et finitions en formes de coupoles ou de rotondes.

Le bâtiment fut abandonné après la guerre civile, malgré sa déclaration comme bien d'intérêt culturel en 1969. En 1977 la dernière descendante des López-Díaz de Quijano, Pilar Güell Martos, vendit la propriété à Antonio Díaz qui la restaura en 1988 et la transforma en restaurant. En 1992, le bâtiment fut acheté par le groupe japonais Mido Development et fut finalement transformé en musée en 2009.

Le nom Caprice est donné à la maison par analogie avec le genre musical du caprice, qui recourt à des formes libres, non académiques.



GUIDE DE GIJON

Les Romains vivaient le rêve de l'Hispanie depuis des thermes surplombant la mer. C'était à Gijón, juste en dessous de l'esplanade de l'église de San Pedro, l'une des plus belles tours de guet urbaines de toute la mer Cantabrique asturienne. Mais avant les Romains, Gijón brillait déjà grâce à une tribu de Cilurnigos, qui vivaient eux aussi le rêve des métaux regardant la mer, scellant ainsi le destin de Gijón en tant que ville à jamais liée à la métallurgie, au charbon, à l'industrie, à la science et à l'art.



La promenade à Cimadevilla, un ancien quartier de pêcheurs qui conserve les bâtiments, la disposition et l'atmosphère de son passé maritime. Un endroit spécial flanqué du Cerro de Santa Catalina - avec son Elogio del Horizonte, symbole touristique de la ville - et des ruines romaines et de la muraille médiévale de l'autre côté.

La plage de San Lorenzo, grande étendue de sable urbaine en forme de coquillage de près de deux kilomètres, qui transforme la promenade du front de mer de Gijón en un lieu agréable surplombant la mer. Poniente est une autre plage de Gijón.

Il s'agit d'une zone de sable artificiel, idéale comme solarium et pour les sports nautiques, dans un environnement où l'on peut profiter de l'aquarium, d'un centre de thalassothérapie, de restaurants, etc.

Il est très probable que le premier empereur de l'histoire de l'Empire romain, Octavien Auguste, se soit épris de cette ville en conquérant le fort de Noega dans la Campa del Cabo Torres.

Gijón, avec des réminiscences grecques et latines dans son nom, et une histoire profondément liée à l'Antiquité classique européenne et aux peuplements astures préromains, est une sorte de forteresse naturelle avec trois créneaux conçus par la mer et le vent avec des rochers et des falaises puissantes : à l'ouest se trouve le Cabo Torres, ensuite le Cerro de Santa Catalina, et à l'est la ville est bordée par le Cabo San Lorenzo.

Le Cerro de Santa Catalina est l'embryon de la ville de Gijón. Chaque centimètre de la péninsule de Cimavilla renferme une histoire. À différentes époques de l'humanité, le Cerro - appelé par certains le Gibraltar de la baie de Biscaye - a été perçu et construit comme un point défensif et un camp militaire, en raison de son emplacement privilégié.

Les premiers habitants qui lui ont clairement donné une utilisation militaire sont les Romains, qui ont laissé de nombreux vestiges dans l'ancienne Gigia, tels que les restes d'un mur ou les thermes du Campo Valdés.

Ainsi, le centre historique de Gijón ne cessera de vous surprendre surtout lorsque vous découvrirez qu'à l'époque, Cimavilla devenait une île - à la manière du Mont Saint-Michel en Normandie - lors de la marée montante. Ce n'est qu'avec le développement de la ville au-delà de ce noyau initial - en particulier à partir du XVIIIe siècle - que l'espace prendra la forme actuelle, avec sa collégiale et son palais de Revillagigedo, la mairie et sa place, le port, l'église de San Pedro...

Au sommet du Cerro, vous pourrez admirer le célèbre Éloge de l'Horizon, une sculpture géante qui est aujourd'hui le symbole touristique de la ville.

Les rues gijonaises se remplissent souvent de musique, de théâtre, de spectacles pour tous les goûts, les âges et les tendances.

Le Moyen Âge apparaît dans la douzaine d'églises romanes conservées dans la commune et qui témoignent de l'importance que cette zone avait sur la route jacobéenne qui voyageait au Xe siècle vers Santiago le long de la côte cantabrique, ce qu'on appelle le Camino del Norte. Parmi elles, les plus remarquables sont l'église de San Miguel de Castiello, située dans un endroit magnifique ; L'Abadía Cenero, le meilleur exemple roman de Gijón; et San Salvador de Deva, l'une des plus anciennes églises romanes de la péninsule ibérique.

À cette époque, la ville était encore limitée au centre de Cimavilla, situé sur la colline de Santa Catalina, et ce n'est qu'au milieu du XVIe siècle qu'elle commença à s'étendre vers le sud. Le quartier de pêcheurs par excellence de la ville a été témoin et protagoniste des événements historiques les plus significatifs de Gijón, depuis l'époque romaine jusqu'aux débuts de l'industrialisation. Les rues de Cimavilla conservent des monuments importants, comme le Palais Valdés, construit en 1570 sur les fondations de la muraille elle-même, avec deux tours, un corps central et une chapelle à son extrémité gauche ; la Casa de Nava, du XVIIIe siècle ; la Tour de l'Horloge, le Palais Revillagigedo et la Maison Alvargónzalez.

Mais en plus de prêter attention aux palais et aux demeures asturiennes, il faut aussi regarder les coins qui parlent du Gijón marin, comme la chapelle de La Soledad, construite au XVIIe siècle et ancien siège de la Guilde des Marins ou la place du journaliste Arturo Arias, également appelée Campu les Monxes et où subsistent deux maisons typiques de pêcheurs. Sur cette même place, nous trouvons l'ancien couvent des Agustinas Recoletas. En 1842, après sa confiscation, le couvent fut transformé en usine de tabac, c'est pourquoi il fut connu sous le nom de « La Tabacalera ». Il s'agissait de la première industrie importante de Gijón et son personnel était composé de femmes. A Cimavilla, le quartier historique, se trouve la maison et le tombeau de l'un des citoyens les plus célèbres de Gijón : l'éclairé Gaspar Melchor de Jovellanos, qui retracera les axes du développement de la ville aux XVIIIe et XIXe siècles. Au musée de la maison natale de Jovellanos, vous pourrez en apprendre davantage sur cette figure clé du siècle des Lumières espagnol et visiter sa tombe dans la Capilla de los Remedios.

Le processus d'industrialisation qui s'est produit à partir du milieu du XIXe siècle a fait de la ville le centre industriel des Asturies avec le puissant port d'El Musel, des chantiers navals et d'abondantes installations industrielles. Avec lui sont apparus de nouveaux mouvements architecturaux, comme le modernisme, qui à Gijón coexisterait avec les tendances de l'éclectisme, de l'historicisme et du régionalisme. Les environs des rues Corrida, Jovellanos, Munuza, Cabrales, Instituto, Moros, Trinidad et San Bernardo abritent certains des bâtiments les plus représentatifs, comme l'église du Sacré-Cœur de Jésus, le chalet Ladislao Menéndez, le bâtiment du l'ancien Café San Miguel ou ceux construits au numéro 2 Jovellanos, au numéro 16 de la rue Instituto ou aux numéros 1 et 8 de la rue Corrida.

On dit que Gijón doit la mer à Dieu et le reste à Jovellanos. Et Jovellanos a été une figure décisive dans le développement économique, culturel et urbain de la ville où il est né, où il a vécu et à laquelle il a tant contribué à l'expansion urbaine et économique. Gijón s'est développée aux XVIIIe et XIXe siècles, précisément grâce aux propositions avancées par le siècle des Lumières.

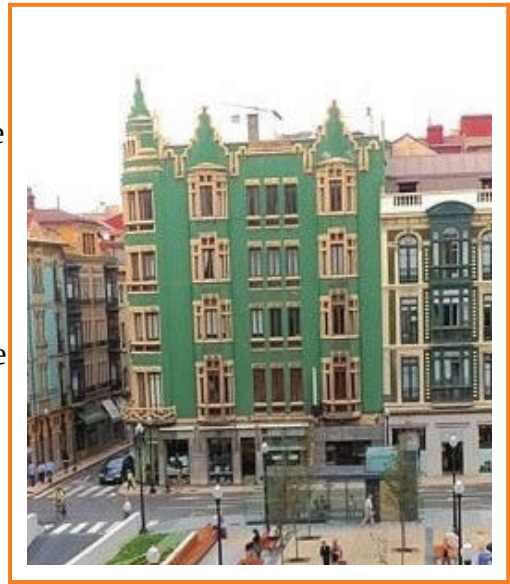
Visite de Gijon

Plage de San Lorenzo

Après avoir traversé la Plaza Mayor, où se trouve l'Hôtel de Ville construit par Andrés Coello à partir du milieu du XIXe siècle, nous poursuivons notre visite le long du Paseo del Muro, toujours très fréquenté, en contemplant le symbole de Gijón qu'est la belle plage de San Lorenzo. Nous ne perdons pas de vue la mer et nous apercevons l'escalier monumental qui mène à la plage, c'est-à-dire La Escalera. C'est ainsi que les habitants et les visiteurs de Gijón appellent l'escalier construit en 1933 par Avelino Díaz et Fernández Omaña pour résoudre les problèmes posés, déjà à l'époque, par l'accès massif à la zone sablonneuse. Les bains étaient déjà devenus à la mode depuis la fin du XIXe siècle et plusieurs stations thermales existaient dans cette zone de la plage.

Place Parcheesi

À notre gauche s'ouvre la Plaza del Instituto et d'un côté nous voyons l'Institut Jovellanos. Ce premier bâtiment du quartier supérieur était devenu trop petit et Jovellanos confia le projet de l'Institut définitif à Juan de Villanueva, architecte en chef de la Cour. Les travaux commencèrent en 1798 même si l'homme illustré n'a vu que le rez-de-chaussée. Après sa mort, entre 1888 et 1892, le bâtiment fut achevé tel que nous le voyons aujourd'hui : Monument National depuis 1975, il est aujourd'hui le siège de la Fondation Municipale de Culture, Éducation et Université Populaire de la Mairie de Gijón et un centre culturel.



Église du Sacré-Cœur

Cette place est entourée d'une série de bâtiments d'un intérêt remarquable, le bâtiment vert au coin de la rue La Merced étant frappant. Il s'agit de la Maison Berenguer, avec une nette influence moderniste catalane, œuvre de José Graner y Prat de 1902. À côté de cette maison, se distingue la Basilique du Sacré-Cœur de Jésus (la Iglesiona), construite entre 1918 et 1922. Conçue par le catalan Joaquín Rubio i Bellver. Sa façade a une grande charge décorative et est couronnée par une immense image du Sacré-Cœur (le Saint des habitants de Gijón) en marbre de Carrare et œuvre du sculpteur Serafín Basora. A environ 50 m. de haut, la statue est visible depuis une grande partie de la ville.

Bibliothèque publique de Jovellanos

À droite de l'Institut et devant l'église se trouve la Bibliothèque publique de Jovellanos, anciennement siège de la Banque d'Espagne. Il occupe l'emplacement du premier théâtre Jovellanos, disparu en 1934, pionnier de l'éclairage électrique en Espagne et dont l'architecte était Andrés Coello, le même qui a construit l'Hôtel de Ville. Le bâtiment actuel – une bibliothèque très fréquentée et très complète – a été érigé selon un projet de Luis Menéndez Pidal. Nous retournons à la Plaza del Instituto, en regardant le bâtiment numéro 3, de style rationaliste, œuvre des architectes d'El Busto, père et fils. Elle est considérée comme un exemple emblématique du rationalisme de Gijón, c'est-à-dire de l'architecture du début des années 1930 : l'architecture de la République.

Campinos de Begoña

Au fond, la élancée église de San Lorenzo, construite en style néo-gothique, en 1896, par l'architecte Luis Bellido. Devant elle se trouve une pergola en tuiles et en bois, construite dans les années 1930 et communément appelée Los Patos. L'original a été démoli dans les années 1960 et reconstruit à nouveau, avec une fidélité remarquable à l'original, en 1992, lorsque les environs ont été remodelés pour la dernière fois. Nous montons la rue Covadonga jusqu'à atteindre la Plaza de Europa. Cet espace européen et ses environs ont été urbanisés lors de la démolition du mur qui entourait la ville en 1877. Il constitue un lien entre le Gijón du XIXe siècle et la croissance ultérieure de la ville, la voie d'entrée et de sortie de Gijón vers Oviedo et, naturellement, vers la Castille. C'était un espace encore connu aujourd'hui sous le nom de Puerta la Villa.

Statue de Jovellanos

On voit deux bâtiments très remarquables dans les jardins de la Plaza de Europa. L'un d'eux est le chalet Ladislao Menéndez, une œuvre de Manuel del Busto de 1907 et, à sa gauche, l'Asilo Pola, une ancienne garderie pour les enfants des ouvriers. Depuis 1989, cette dernière abrite un musée monographique dédié au peintre Nicanor Piñole (Gijón, 1878-1978) dont les salles méritent d'être visitées. En arrivant sur la Plaza del Seis de Agosto, nous nous trouvons dans un autre espace

jovellaniste avec la statue qui lui est dédiée et le Mercado del Sur, inauguré en 1899, alors que cette partie de Gijón était précisément le sud. Le 6 août 1811, il retourne dans sa ville natale, après un exil injuste de dix ans sur les terres de Majorque ; La ville est dédiée à son illustre fils et lui prépare un accueil populaire, qui est commémoré chaque année en ce même lieu.

De Los Moros à la rue Corrida

La rue commerciale Los Moros, l'une des plus fréquentées de la ville, où se trouvent de nombreux bâtiments du début du XXe siècle, représentatifs du boom économique de Gijón à l'époque, lorsqu'une puissante bourgeoisie commençait à occuper les rues du centre ville. Les rues de Los Moros, Corrida et Instituto, dans une direction nord-sud, ainsi que d'autres rues transversales, font partie du Plan d'amélioration proposé par Jovellanos en 1782. Il s'agissait sans aucun doute d'un plan pionnier en termes de réformes urbaines et dont les idées ont servi comme base de la croissance de la ville au siècle suivant. Au bout de la rue Los Moros, à l'angle de Munuza, se dresse le bâtiment de la Banco de Gijón, construit en 1902 par l'architecte Luis Bellido. Avec une façade luxueuse, avec de nombreux éléments décoratifs, son toit mansardé à la française est frappant, tout comme le petit dôme qui couronne l'horloge.

Musée des thermes romains (1er-2e siècle après J.-C.)

Le Musée des Bains Romains abrite les vestiges des bains publics qui existaient dans la ville. On peut aujourd'hui observer la succession d'ambiances froides, tempérées et chaudes ainsi que les pièces utilisées pour les bains de vapeur et une série de pièces décorées. À l'intérieur, on peut également voir les restes du mur du IIIe siècle après JC.

Rue de Capoue

Au coin de la rue on retrouve le Marteau de Capoue (1899). La rénovation de ce chalet, commandée à Mariano Marín Magallón symbolise la transition du XIXe au XXe siècle dans l'architecture de Gijón. C'est une construction éclectique du goût français et des éléments décoratifs classiques, mais où l'on peut déjà observer des éléments qui nous rapprochent du Modernisme français et catalan. En parcourant cette rue, nous trouvons le musée municipal Citadelle de Celestino Solar. Les citadelles étaient des ensembles de logements insalubres destinés au prolétariat urbain depuis la fin du 19ème siècle. À Gijón, il y en avait environ 200 et celui-ci, fermé en 1987, elle comptait vingt-trois logements.

Dans le dernier quart du XIXe siècle, l'État cède les terrains qui permettraient à la ville de s'étendre au-delà de l'enceinte murée. Ainsi commença l'un des plans d'expansion le plus important de la ville, connu sous le nom d'expansion de la zone sablonneuse de San Lorenzo et qui a abouti à la formation du quartier de L'Arena.

Rue Corrida

La rue Corrida, initialement appelée au XVIIe siècle « rue Ancha de la Cruz de Huelga », à côté se trouve l'Ancienne Ecole Supérieure de Commerce, premier bâtiment de structure entièrement métallique construite à Gijón.

La rue Corrida était et continue d'être le lieu de promenade par excellence des habitants.

La maison située au n° 35, conçu par Mariano Marín en 1903, où l'on apprécie le mouvement, les lignes ondulantes et courbes, le caractère diaphane des grandes ouvertures vitrées et la richesse des ferronneries.

Dans les numéros 1 et 8, nous trouvons deux magnifiques dessins de Miguel García de la Cruz. Sur la façade du premier se distingue la crête qui couronne le complexe, en particulier dans la zone de la rotonde où les pinacles sont traités dans un style qui dans un certain sens, cela rappelle l'œuvre de Gaudí. Au numéro 8, la complexité de sa façade est remarquable, notamment en raison de la multiplication des matériaux et des surfaces de différentes qualités et apparences.

Plaza Mayor

Au milieu du XXe siècle, la corporation municipale décide de construire un nouvel hôtel de ville. Andrés Coello était le responsable du développement du projet, qui proposait une place conçue comme un centre commercial et social.



Le quartier CIMAVILLA

Cimavilla est témoin et protagoniste des événements historiques le plus significatif de Gijón : depuis l'époque romaine, les conflits, l'époque médiévale, la création du port, la naissance et l'œuvre de Jovellanos ou les débuts de l'industrialisation. Les quartiers supérieurs veillent dans ses rues des monuments et des histoires qui sont des traces indélébiles des pêcheurs, des artisans, des « cigarreres » et des « playos », hommes et femmes, comme on les appelle qui sont nés dans cet ancien quartier de pêcheurs.

Église Saint-Pierre

Notre visite commence par l'église de San Pedro, d'origine gothique et reconstruite dans les années 40 en temple néopré-roman. Il est situé au fond de l'espace jardin connu sous le nom de Campo Valdés et fut, pendant de nombreuses années, la seule église que possédait la ville. Au-dessous de Campo Valdés, se trouve le musée des thermes romains, où une vidéo explicative et une série d'écrans interactifs nous offrent une vision complète du complexe thermal et du passé romain de Gijón.



Au centre de Campo Valdés, on voit, au sol, une partie de la muraille romaine, qui entourait, sur 850 m., le quartier dans sa partie inférieure. Sur la place suivante, nous le voyons partiellement reconstruit. On retrouve également le Palais de Valdés, construit en 1570 sur les fondations du mur. Ses locaux furent la résidence de la famille Valdés, puis la Fabrique de Tabac et, plus tard, la Douane. Actuellement, c'est un centre éducatif privé.

Place Jovellanos

La maison natale de la plus importante des personnalités de Gijón : la maison natale de Jovellanos à Cimavilla. Un palais du XVe siècle transformé, depuis 1971, en musée plein de souvenirs de celui qui y est né le 5 janvier 1744 : Baltasar Melchor Gaspar María de Jovellanos.

Sur la place se distingue une reconstitution en brique de ce qui était la muraille romaine primitive. Le musée du lieu de naissance de Jovellanos préside la place. Dans ses chambres, objets et



souvenirs sont conservés jovellanistas, exemples importants de la peinture asturienne des XIXe et XXe siècles et des sculptures contemporaines.

L'éclairé, défenseur des arts, préoccupé par la rareté de la production artistique asturienne, aurait été heureux de voir que les pièces de la demeure familiale abritent désormais les œuvres des plus brillants représentants de la peinture et de la sculpture asturiennes.

En face du musée, nous trouvons la Casa del Horno, la première siège de l'Institut Nautique et Minéralogie, fondé par Jovellanos en 1794. Attachée à la maison natale de Jovellanos, sur la gauche, se trouve la Chapelle des Remèdes, qui abrite à l'intérieur des restes de Jovellanos. Le musée et la chapelle sont rattachés à un ancien hôpital des pèlerins.

Place du journaliste Arturo Arias

La place du journaliste Arturo Arias, dont le buste préside le lieu. Les voisins la connaissent sous le nom de Plaza de Tabacalera ou Campu. les Monxes, puisque le grand bâtiment qui préside était, jusqu'à sa confiscation au XIXème siècle, un couvent des Mères Récollectes augustiniennes et, plus tard, la Fabrique de Tabac.

Place de la Corrada

La Plaza de La Corrada, un grand patio de quartier qui était une ancienne place de divertissement. Le bâtiment dans le coin inférieur droit attire l'attention, construit en pierre. Il s'agit de la Maison Alvargónzalez, siège de la fondation culturelle du même nom.

Chapelle de La Soledad

Par la rue Óscar Olavarría on atteint la chapelle de La Soledad, construite au XVIIe siècle et reconstruite en 1938, qui reste toujours ouverte et abrite l'image de la Vierge de Soledad et Christ de Medinaceli. C'était l'ancien siège de la Guilde des Mareantes - qui a financé et organisé la capture de baleines.

Sculpture « Nord-Est »

La Sculpture « Nordeste », réalisée en acier Corten par le sculpteur Joaquín Vaquero Turcios et installé en 1994. Tout près de la sculpture « Nordeste » se trouve le Cerro de Santa Catalina, un point de vue naturel et un lieu qui avait une importance stratégique évidente dans la ville en raison de sa position géographique. Cette montagne, également appelée L'Atalaya, est la origine de la ville de Gijón. À cet endroit, nous trouvons l'une des sculptures les plus reconnaissables de la ville « Éloge du horizon ». Sa vue depuis la mer le rend beaucoup plus léger qu'il ne l'est réellement, lui donnant une apparence d'apesanteur. Sur le côté droit de cette enclave, sur le versant est, se trouve la fontaine La Fontica, une petite source naturelle, c'est la plus ancienne fontaine publique de la ville.

Place du Marquis

La Plaza del Marqués ou La Barquera, où se trouvait, jusqu'à la fin du XIXème siècle, une chapelle homonyme. Aujourd'hui, le lieu est dominé par le monument à Don Pelayo, érigé en 1891 en hommage au premier roi des Monarchie asturienne et figure centrale des armoiries de la ville.

D'un côté de la place se distingue le palais Revillagigedo, une extension baroque qui profite d'une tour du XVe siècle. La Collégiale San Juan Bautista y est rattachée.



Casa Paquet

Par la rue Claudio Alvargonzález on arrive à la Casa Paquet, aujourd'hui l'office de tourisme. La Casa Paquet, construite à Cimavilla en 1918, était une maison unifamiliale inspirée des modèles traditionnels du XVIe siècle. Elle a été conçue par l'architecte Miguel García de la Cruz y Laviada (1887-1935) et constitue le meilleur exemple de palais urbain d'inspiration Renaissance dans les Asturies.

Place du Sixième Août

En arrivant sur la Plaza Seis de Agosto, nous sommes dans un autre espace Jovellanista avec la statue qui lui est dédiée et avec le Mercado del Sur, inauguré en 1899.

Le 6 août 1811, Jovellanos retourna dans sa ville natale, après un exil injuste de dix ans dans les terres de Majorque. A la fin du XIXème siècle, il fut décidé de consacrer ce espace à la mémoire de Jovellanos et une statue fut commandée au sculpteur Manuel Fux, inaugurée en 1891.

Place d'Italie

La rue Corrida commence dans les Jardines de la Reina et le long sur une petite place, celle de l'Italie. De là, nous voyons le bâtiment impressionnant de l'architecte Mariano Marín Magellan. Cette maison a de belles cariatides en façade.

Jardins de la Reine

Depuis les Jardines de la Reina, la perspective du port Gijón est magnifique. Le charbon est arrivé au vieux quai les bassins miniers asturiens. En effet, l'activité minière a fait grandir le port local au point de le rendre trop petit, ce qui a nécessité la création d'un autre port extérieur au début du XXe siècle : El Musel. Jovellanos avait proposé dans la ville l'agrandissement du port pour pouvoir commercer avec les Indes et il s'est également battu pour que Gijón occupe le poste de capitainerie maritime des Asturies.

Université du Travail

Initialement conçu comme un orphelinat minier et transformé au moment de sa construction en Université du Travail, le bâtiment de Luis Moya a été conçu comme une grande ville idéale, autosuffisante et fermée sur elle-même, qui possédait même une ferme de 100 hectares et était préparée pour les générations d'enfants de travailleurs en tant que professionnels hautement qualifiés. Construite selon les idéaux de l'architecture classique, le centre de



cette ville idéale serait la grande place centrale, autour de laquelle sont disposés la magnifique église, la tour, le théâtre et les bâtiments de direction. Autour de ce cœur monumental authentique de la ville, le reste des installations se déploie, parmi lesquels se distinguent les entrepôts ouverts construits pour les ateliers de formation professionnelle.

La construction de l'ensemble de bâtiments a commencé en 1948 et les travaux se sont poursuivis pendant des années jusqu'à ce qu'ils soient brusquement arrêtés en 1957, suite au limogeage soudain du ministre du Travail José Antonio Girón, principal promoteur des universités ouvrières espagnoles. À cette époque, les premiers étudiants suivaient déjà les premiers cours de l'institution de Gijón. Inachevée et entourée d'histoires légendaires, la messe de l'Université du Travail de Gijón a vécu près d'un demi-siècle entre l'enthousiasme émotionnel inconditionnel de ceux qui l'ont

habitée et l'incompréhension ou le rejet ouvert de ceux qui l'ont observée de l'extérieur comme disproportionnée ou improvisée.

À l'Université du Travail de Gijón, dirigée par les Jésuites depuis ses débuts et assistée dans le travail quotidien d'entretien par les Sœurs Clarisses, ont été formées des générations d'étudiants et de professionnels qualifiés – tourneurs, maîtres industriels, soudeurs, meuniers, experts... – de toutes les provinces espagnoles. Beaucoup d'entre eux constituent aujourd'hui une association d'anciens élèves active qui entretient la mémoire de l'histoire de l'institution.

Dans les années 80, l'Université du Travail a été intégrée à l'Institut National d'Éducation Intégrée et une bonne partie des installations sont restées inutilisées, soumises à un processus inéluctable d'abandon et de détérioration jusqu'en 2001, date à laquelle le Gouvernement de la Principauté des Asturies a pris la relève.

Objet de toutes sortes de lectures politiques, artistiques et idéologiques contradictoires, la ville idéale a surmonté toutes les contradictions jusqu'à atteindre le XXI^e siècle comme ce qu'elle a toujours été : un discours magnifique et singulier de pures valeurs architecturales.

Lorsqu'en 2001 le Gouvernement de la Principauté des Asturies a pris en charge le bâtiment de l'Université du Travail de Gijón, il a été décidé de rénover un espace très complexe, en consolidant ses fonctions de formation et en créant de nouveaux usages complémentaires. Il est alors conçu pour superposer à la ville idéale de Moya une idée de ville nouvelle, centre de production culturelle et créative du XXI^e siècle, avec des espaces d'apprentissage et d'enseignement ; voir, entendre et consommer des produits culturels ; partager des réseaux, échanger des connaissances et communiquer des idées.

Ce plan d'usage défini a déterminé une intervention globale dans un bâtiment complexe à l'échelle monumentale, avec ses 130 000 mètres carrés.

Commencé en 2005, à partir des principaux travaux déjà entrepris à Laboral sur une superficie d'environ 80 000 mètres carrés, est né un centre d'art créé à partir de certains des entrepôts de formation professionnelle ; un ensemble nouvellement construit, qui complète les installations rénovées du couvent des Clarisses, aujourd'hui siège de la Radio et Télévision de la Principauté des Asturies ; une bibliothèque spectaculaire, point culminant d'une partie du projet inachevé de Moya ; le Patio Corinthien, transformé en un espace d'accueil chaleureux grâce à une nouvelle couverture vitrée ; le magnifique Auditorium et des milliers de mètres réhabilités pour abriter le Centre de Formation Professionnelle Intégrée, la Faculté de Commerce, Tourisme et Sciences Sociales "Jovellanos", le Conservatoire Professionnel de Musique et de Danse ou l'École Supérieure d'Art Dramatique.

JOURNEE DU 28 AVRIL 2025



GIJON - A CORUNA



Hôtel NH Collection A Coruna Finistere

Avec autoroute – 290 km

Sur le parcours un détour par la ville de Betanzos, petite ville proche de La Corogne.

Départ de Gijon : 9.00 h
Arrivée Betanzos : 11.45 h
Départ Betanzos : 13.30 h
Arrivée La Corogne : 14.00 h

(Horaire prévisionnel)

GUIDE DE BETANZOS

La ville de Betanzos se trouve au centre du golfe d'Ártabro, dans la province de La Corogne, et occupe une superficie de 24 kilomètres. C'est la capitale de la région et compte environ 13 500 habitants répartis dans 8 paroisses : Bravío, Piadela, Pontellas, Requián, Santa María, Santiago, Tiobre et Viñas. Le centre historique a été déclaré complexe historico-artistique en 1970 et c'est l'une des villes médiévales les plus importantes de Galice, la preuve en est qu'elle était



la capitale de l'une des sept provinces de l'ancien royaume de Galice. La ville (depuis 1465) possède un patrimoine abondant qui reflète son histoire riche et variée, ainsi que trois rivières qui baignent son territoire : Mandeo, Mendo et Mero, qui, avec la Ría de Betanzos, constituent un paysage à connaître.

Elle était située à l'intérieur de l'ancienne muraille médiévale qui entourait la ville et possédait cinq portes. La Porta da Vila, la principale, était couronnée de trois armoiries aujourd'hui encastrées dans le côté d'une maison. Bien qu'il n'ait pas été conservé, son nom est utilisé comme l'indique l'entrée du centre historique. Aujourd'hui, trois portes connues sous le nom de Porta da Ponte Nova, Porta da Ponte Vella et Porta do Cristo sont toujours debout.

Betanzos possède deux monuments nationaux tels que les églises gothiques de Santa María do Azougue et de San Francisco situées sur la place Fernán Pérez de Andrade "O Boo".

Sur la Plaza de la Constitución, se trouvent le bâtiment du conseil municipal du XVIIIe siècle, œuvre de Ventura Rodríguez, et le palais Bendaña, du XVe siècle et reconstruit au XVIIe. A côté se trouve le Centre International d'Impression Contemporaine (CIEC), dans l'ancienne Casa Núñez. Dominant la place se trouve la Tour de l'Horloge, du XVIe siècle, adjacente à l'église de Santiago.

Histoire

Les conditions environnementales et de communication favorables, ainsi que la quantité de vestiges d'établissements humains trouvés dans des cultures ultérieures, nous font penser que cette zone géographique était déjà habitée par des groupes paléolithiques.

Parmi les cultures préhistoriques, la région de Castro sera la plus connue, tant sur le plan scientifique que populaire. Sur notre territoire municipal, nous soulignons le Castro de Untia comme origine de la ville de Betanzos.

La ville est construite à partir du sommet du fort ou "crao" et s'étend autour de lui, utilisant et respectant ainsi l'orographie du terrain lui-même. Ce point culminant est précisément l'endroit où se trouve actuellement la Place de la Constitution, entourée de bâtiments tels que : l'Hôtel de Ville, le Pazo de Bendaña, la tour, l'église de Santiago et une série de maisons en bois. Ce matériau, utilisé dans la construction jusqu'au début du XVIIIe siècle, fut la cause de la destruction massive de maisons lors des incendies de 1569 et 1616.

Au début, Betanzos s'étendait jusqu'à la première enceinte fortifiée (rues de Castro, Santiago, Lanzós et Herreros), les patios et les vergers se terminaient par un mur qui, au fil du temps, deviendrait une rue. La deuxième enceinte a été ouverte aux XIVE-XVe siècles, même si les vestiges conservés datent du XIVE, ils ont été reconstruits plus tard, à l'époque des Rois Catholiques. Ce mur qui entourait la ville n'a survécu jusqu'à nos jours qu'une petite partie, même s'il est encore possible de le distinguer. Presque tous ont des bâtiments privés attenants, ils ne sont visibles que dans certaines sections (100 m rue Valdonce), où l'on peut voir leur construction.

Quatre portes et un porche, tous du XVe siècle, donnaient accès à la ville : la Puerta de la Villa, en face du Campo de la Feria, fut démolie en 1872 pour élargir l'entrée de la ville ; Avec lui, l'Ameas disparut également et les boucliers qui le couronnaient furent déplacés. Les trois autres portes étaient (et sont actuellement) : le Puente Nuevo, le Cristo et le Puente Viejo. Les trois sont de forme pointue, avec les ouvertures des portes dans le premier et le troisième ; et la seconde présente, au-dessus d'un petit balcon, un Christ et derrière lui, peinte, une ville avec un soleil et une lune.

Au XVIIe siècle, et sous l'influence du style baroque, certaines transformations furent réalisées : balcons, arcades et fenêtres ouvertes dans les murs auparavant solides (comme c'est le cas dans le manoir de Lanzós) ; De plus, d'autres travaux sont réalisés à l'intérieur et à l'extérieur de la ville tels que : le manoir Bendaña, l'église Angustias, le couvent Santo Domingo, etc.

Un siècle plus tard, déjà au XVIIIe siècle, furent construits des bâtiments aussi importants que l'Hôtel de Ville ou, déjà hors les murs, ce qui était destiné à être les Archives du Royaume de Galice, l'actuel Lycée.

Au milieu du XIXe siècle, un réel intérêt commença à se manifester pour l'aspect urbain de la ville. Des rénovations furent réalisées sur la Plaza del Campo et l'on tenta d'en faire une « place principale » ; Ainsi, son pavage fut décidé et une fontaine en fer représentant la « Diane chasseresse » fut ramenée de France et placée à un endroit central de la place. Les maisons, situées d'un côté, subissent des rénovations, des galeries émergent qui transforment l'apparence du complexe. La ville tente de sortir des limites imposées par l'enceinte médiévale, de nouvelles rues seront ouvertes avec de meilleures conditions d'hygiène, des projets d'agrandissement sont réalisés et de nouvelles tendances architecturales sont incorporées (maison de Don Juan García Naveira). À cette époque, entre le XIXe et le XXe siècle, les tendances du style historiciste cohabitent avec le

modernisme et l'éclectisme. Ce sera le moment où les « Indiens » parrainent des œuvres à caractère social. Depuis les années 1930, une ligne de rupture avec la construction traditionnelle est perceptible ; On utilise un type de bâtiment moins cher, où l'utilisation de la brique et du ciment prédomine et où les ornements disparaissent pratiquement. Cependant, dans le souci de déclarer la ville comme complexe historique et artistique, une plus grande attention est accordée à la réalisation de nouvelles constructions ou à la réhabilitation d'anciennes.



L'Église Santiago

Elle fut construite par Fernán Pérez de Andrade. De plan basilical, elle dispose de trois nefs, la centrale étant plus large que les latérales, et de trois absides. Son toit est à deux pans et son plafond en bois à caissons date du XIXe siècle. Le portail principal est semi-circulaire et les archivoltas sont ornées de motifs végétaux et animaux. La tour municipale, appelée aussi tour de l'horloge, fut accolée à l'église au XVIe siècle.

L'Église Santa Maria del Azogue

Sa construction date de la fin du XIVe siècle et début du XVe siècle. Elle possède un plan basilical avec trois nefs, la centrale étant plus large que les nefs latérales. Sa toiture est à deux versants. Le chevet abrite trois chapelles



surmontées d'une voûte sur croisée d'ogives. Le portail principal forme un arc en plein cintre. Sur sa partie supérieure, on remarque la rosace.

On remarquera le retable de l'autel et le chapiteau avec le seul calendrier agricole de Galice.

Elle a été classée monument national en 1944. Elle est classée actuellement Bien d'intérêt culturel.

L'Église San Francisco

Reconstruite au XIV^e siècle à l'emplacement d'un édifice datant du XIII^e, elle se caractérise par un plan en croix latine avec une seule nef et des chapelles absidiales. Sa toiture est à deux versants. De l'extérieur, elle présente une distribution en différents niveaux échelonnés. Trois fenêtres ornent sa partie supérieure. Son portail principal, en arc brisé, montre des archivoltes ornées de motifs végétaux et géométriques, tandis que son tympan représente l'Adoration des Rois mages et la stigmatisation de saint François au mont Alverne.

A l'intérieur on peut voir les tombeaux des chevaliers médiévaux qui constituent l'élément historique et artistique le plus intéressant à l'intérieur du temple, en particulier le sarcofage de Fernán Pérez de Andrade, qui se trouve au pied du temple, sous le chœur, et soutenu par un ours et un sanglier.

Le site fut classé monument national en 1919. Elle est classée actuellement bien d'intérêt culturel.



Musée Maritime

Le Musée Maritime est situé dans le couvent de San Domingos de Betanzos. Le bâtiment, datant du milieu du XVI^e siècle, a eu jusqu'à nos jours différents usages et a été le siège du couvent lui-même, de la caserne de la Garde civile ou d'un institut municipal. Il abrite également le cinéma Alfonsetti, l'un des plus anciens d'Espagne.

La collection couvre des pièces de toutes les périodes historiques, depuis les références à la vie dans les forts jusqu'aux pièces plus actuelles, et regroupe le tout dans les couloirs de deux étages et dans plusieurs pièces attenantes. Il possède également une importante collection ethnographique, avec divers objets de la vie quotidienne et des anciens métiers de la ville.

Compte tenu de l'importance de Betanzos à l'époque médiévale, il faut souligner la collection de cette période, avec des objets tels que les tombes de Sancha Rodríguez, épouse de Fernán Pérez de Andrade ; ou d'Afonso de Carvallido et de son épouse, commerçants de Betanzos et dirigeants de la révolte d'Irmandiña ; ou encore des morceaux du cloître disparu de San Francisco et la sculpture en granit de l'apôtre pèlerin Santiago.

Le vin était l'un des piliers de l'économie de la ville et son histoire est présente à travers différents pressoirs et éléments pour sa culture et sa fabrication. Il faut également souligner la collection ethnographique sur le lin, si importante dans l'histoire de la région.

Parmi les salles, se distingue la Sala do Traxe, qui abrite l'une des meilleures collections de vêtements traditionnels de Galice. Il convient également de souligner la collection de costumes de guilde de la ville de Betanzos et les dons de vêtements des familles Betanzos, datant du XIX^e siècle.



Une autre salle importante est celle dédiée à l'ancien hôpital de Santo Antonio, avec les portes de l'hôpital où sont représentés ses fondateurs, et un apostolat acquis par eux et provenant de l'école de Rubens.

À l'étage supérieur, se distingue la reconstitution des écoles conçues par les frères García Naveira, deux indiens qui, à leur retour d'Argentine à la fin du XIXe siècle, fondèrent de nombreuses œuvres sociales dans la ville. Cet étage présente également de curieux objets comme le drapeau du gouvernement de la République en exil à Paris, ainsi que des documents et emblèmes de différents groupes comme les Irmandades da Fala ou le Centre Betanzos de Buenos Aires.

En bref, le Musée de la Marine est simplement la porte d'entrée vers le vaste patrimoine de la ville de Betanzos.

Parque Do Pasatiempo

Situé à la périphérie de Betanzos, la construction de ce jardin a commencé entre 1893 et 1895 et a été conçue et financée par Juan García Naveira.

Des 90 000 m² que possédait à l'origine le jardin, il n'en reste qu'un dixième. La liste de tout ce que l'on peut voir dans la section dite des grottes parle d'elle-même de sa reproduction diverse en ciment, un matériau nouveau à l'époque. Outre les grottes et les



souterrains, l'étang du Retiro, les peintures murales polychromes qui reproduisent des moyens de transport comme l'avion, le funiculaire, les cartes du canal de Panama, la pyramide de Khéops témoignage d'un tour d'Egypte, la peinture murale de l'Espagne monarchique et de ses 18 filles républicaines, l'hommage à l'Argentine, les horloges des fuseaux horaires du monde, la mosquée de Mohamed Ali, des éléments de mythologie, des animaux exotiques, etc.

GUIDE DE LA COROGNE

La Corogne (*A Coruña* en galicien), environ 215 000 habitants, est la ville la plus peuplée de Galice et son poumon économique. La ville s'étend sur une péninsule en forme de T, avec à l'ouest les plages, et à l'est son port très actif.

Le port de La Corogne est en effet un des plus importants d'Espagne, d'où partent les produits de l'agriculture locale. C'est même un des principaux ports de pêche en Europe. Les autres secteurs économiques de la ville sont l'industrie, le textile (c'est ici qu'est née la marque Zara) et la finance. C'est à La Corogne, en 1588, que l'Invincible Armada dut mouiller pendant près d'un mois à cause des mauvaises conditions de navigation, délai qui permit aux anglais de se préparer. L'Invincible Armada perdit la moitié de ses bateaux en raison de nouvelles tempêtes et lors de la confrontation finale.

Située face à l'océan Atlantique, La Corogne est une ville dont l'histoire est étroitement liée à son ancien port de pêche et de commerce.

La péninsule sur laquelle se trouve le centre historique abrite, outre la Tour d'Hercule, l'un des symboles de la ville, un intéressant ensemble roman de rues, de places et d'églises médiévales. L'aquarium Finisterrae, le Domus et la Maison des Sciences sont quelques-uns des espaces qui arborent l'aspect le plus moderne et ludique de La Corogne, ville qui offre l'un de ses plus beaux visages sur les vastes plages de Riazor et Orzán.

Le tout est complété d'une gastronomie reconnue dans tout le pays, marquée par l'excellence des produits de la mer et des viandes provenant de l'intérieur de la province.

À l'origine, La Corogne fut peut-être un site celte, mais l'histoire de la ville a commencé à prendre de l'importance à l'époque romaine, quand le port devint un passage clé des routes de navigation.

La tour d'Hercule, plus ancien phare romain en fonctionnement et véritable emblème de la ville, est le témoin de cette époque. Aujourd'hui classé Monument national, il fut construit au début du IIe siècle, sous le mandat de l'empereur Trajan.

De nombreuses modifications se sont succédées au cours de l'histoire, la dernière remontant à 1791, quand Charles III confia à l'architecte Giannini la restauration et le revêtement de la tour.

Depuis toujours, le port a été le théâtre des plus grands événements historiques de la ville, comme la défaite en 1589 du corsaire anglais Francis Drake grâce à la résistance des habitants de La Corogne menés par l'héroïne María Pita.

Le bourg médiéval primitif est délimité par la péninsule de La Corogne. Dans ses rues animées sont conservés de beaux exemples d'architecture romane.

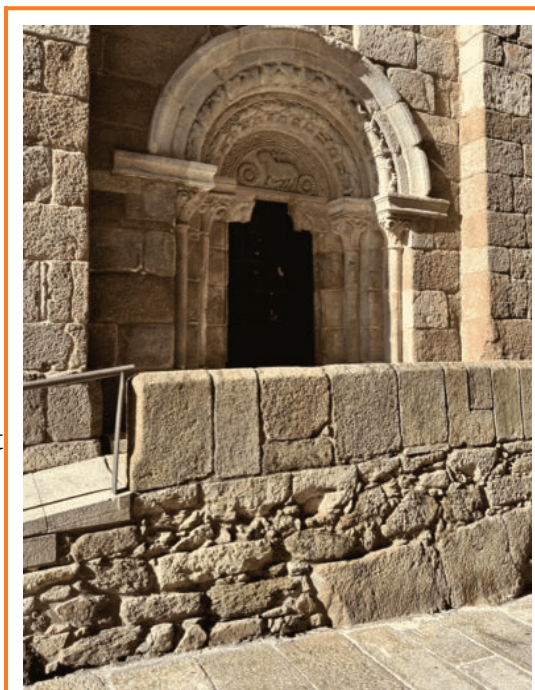
L'un des plus beaux est sans doute l'église de Santiago. Ce temple, le plus ancien de la ville, fut construit au XIIe s. Des ajouts postérieurs furent apportés aux XIVe et XVe s.

Sa vaste nef intérieure en arcs brisés abrite une sculpture polychrome de l'apôtre saint Jacques qui date du XIIIe s. La façade est ornée de modillons représentant des figures grotesques.

Son intérêt architectural lui a valu d'être classée Monument historique et artistique.

Dans la partie haute du centre urbain primitif se trouve une autre église également classée Monument historique et artistique, Santa María del Campo.

La construction de cette ancienne collégiale remonte aux XII et XIIIe s. et fut dirigée par la corporation des navigateurs.



C'était à son époque la deuxième paroisse la plus importante. Sa construction a été achevée en 1302 et c'est une collégiale depuis 1411. Elle est de style roman et son plan compte trois nefs sans transept. Elle abrite des œuvres du XIIe au XVe siècle. Ses colonnes intérieures sont inclinées. Elle possède une tour de clocher avec chapiteau du XVe siècle et une rosace en ogive sur la façade. La visite du Musée d'art sacré situé à l'intérieur du bâtiment, qui dispose d'œuvres datant du XIIe au XVe s., est particulièrement intéressante.

Quant au couvent Santa Bárbara (XVe s.) et la belle place du même nom, ils sont inscrits comme Ensemble historique et artistique.

L'enceinte du couvent, construit sur un ancien ermitage dédié à la sainte, fut agrandie aux XVIIe et XVIIIe s.

L'église de las Capuchinas

Est terminée par une belle façade de style baroque compostellan datant du XVIIIe siècle.

Juste à côté, se trouvent les églises San Nicolás et San Jorge, toutes deux construites au début du XVIIIe suivant des canons baroques.

La première, construite près de l'hôtel de ville, fut dessinée par Domingo de Andrade.

De la seconde, on remarque une niche, à l'intérieur, contenant une image de la Mater Dolorosa datant de la même époque.

N'oublions pas de mentionner également le couvent de Santo Domingo, dont la svelte façade du XVIIIe siècle cache une chapelle dédiée à Notre-Dame du Rosaire, patronne de la ville.



La Plaza de Maria Pita

La vieille ville compte de nombreuses places, dont la plus grande, et la plus belle, est la praza de María Pita. C'est ici que se trouve le palais María Pita, le superbe hôtel de ville et son toit cuivré. María Pita est le nom de la Jeanne d'Arc locale. En 1580, la flotte anglaise dirigée par l'amiral et ancien corsaire Francis Drake encerclent la ville et donnent un assaut pendant lequel le mari de María Pita est tué.

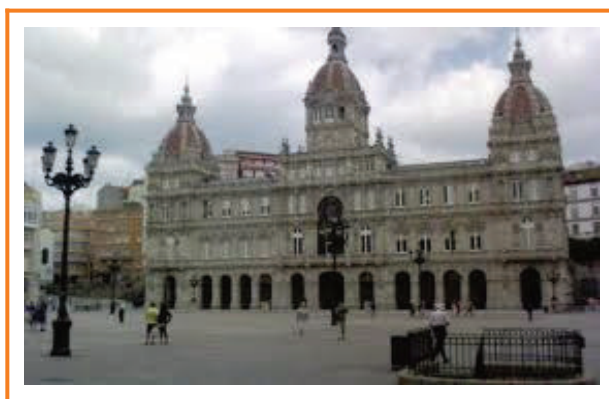
Folle de rage, celle-ci tue avec sa lance le porte-drapeau de l'armée anglaise puis le commandant chargé de l'assaut, le frère de Francis Drake. Démoralisée l'armée anglaise bat en retraite. C'est équipée de sa lance que la statue de María Pita domine la place. Tout autour de la place, de beaux immeubles à galeries, typiques de la Galice. À l'ouest de l'hôtel de ville, jolie église Saint-Georges(San Xurxo), datant du 18ème siècle.

L'hôtel de ville se trouve sur la plaza de María Pita, centre névralgique de la ville.

C'est un bâtiment élégant et monumental construit au début du XXe s., qui se caractérise par ses arcades et ses galeries, ainsi que par trois tours couronnées de grandes coupes.

Tout près, se trouve la maison-musée Emilia Pardo Bazán, maison noble du XVIIe siècle où vécut l'écrivaine galicienne, figure remarquable de la littérature espagnole du XIXe siècle.

De nos jours, une partie de l'immeuble est occupée par l'Académie royale galicienne.



Le palais de la Capitainerie générale de La Corogne se trouve sur la place de la Constitution. Le bâtiment originel datait du XVIe siècle mais il fut entièrement reconstruit en 1748 pour accueillir le capitaine général, ainsi que plusieurs dépendances du tribunal de l'Audience.

Au fil de l'histoire, le palais a été le témoin de plusieurs événements marquants, notamment du soulèvement des Galiciens contre les troupes de Napoléon en 1808. À l'occasion d'un autre soulèvement, celui des libéraux en 1820, il a été pris d'assaut et le capitaine général a été arrêté puis incarcéré au château de San Antón.

Dans le centre de La Corogne, le jardin de San Carlos, classé Ensemble historique et artistique, est aussi une visite incontournable.

Les murs de la forteresse San Carlos, qui date de 1843, abritent cet espace singulier qui accueille les archives du royaume de Galice et dont le centre est présidé par la tombe de Sir John Moore, général britannique mort en 1809 pendant la bataille d'Elviña.

Entourant la vieille ville, on aperçoit la côte, où La Corogne réunit tradition et modernité. Face au port, sur l'Avenida de la Marina, se trouvent les typiques maisons à galeries blanches et vitrées (XIXe s.), des éléments architecturaux qui constituent l'une des plus célèbres images de La Corogne et qui ont valu à la ville d'être surnommée la « ville cristal ».

Le château de San Antón,

A une extrémité de la zone portuaire, à caractère défensif, fut construit à la fin du XVIe siècle, puis restauré au XVIIIe siècle. Cette place forte défendait le port de La Corogne. Sa forme actuelle date de la fin du 18ème siècle. Utilisé comme prison jusqu'au milieu du 20ème siècle, le fort abrite depuis 1968 le siège du musée d'archéologie et d'Histoire qui propose un parcours intéressant à travers la préhistoire galicienne par le biais de divers objets, pièces d'orfèvrerie et outils correspondant à la culture des *castros*.



Sur le front de mer de La Corogne se trouvent d'autres lieux culturels incontournables. L'Aquarium Finisterrae, situé près de la tour d'Hercule, est parmi les plus grands aquariums d'Espagne et contient aussi des salles d'expositions interactives sur le monde de la mer.

L'être humain est le thème central du Domus ou Maison de l'homme, situé dans un bâtiment futuriste dessiné par l'architecte Arata Isozaki.

À l'intérieur, diverses salles interactives montrent l'homme d'un point de vue multidisciplinaire.

Le front de mer conduit enfin aux vastes plages de Riazor et Orzán, principales références pour les habitants en termes de loisirs.

Le parcours des musées peut s'achever par une visite de la Maison des sciences, dans le parc de Santa Margarita, un des plus grands espaces verts de la ville. On y trouve le Planétarium, tandis que l'exposition permanente aborde les principes scientifiques, technologiques et du monde naturel de manière interactive.

Une autre promenade intéressante consiste à effectuer la route Picasso, sur les pas de l'artiste génial qui vécut presque quatre ans à La Corogne.

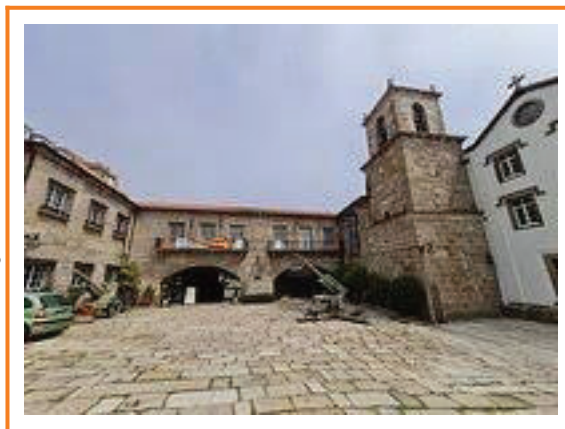
Le parcours comprend différents arrêts, par exemple dans la maison du peintre, sur la Plaza de Pontevedra



(son lieu de jeux et d'études), la plage de Riazor (que Picasso aimait peindre), l'école des arts et métiers (où sont conservés ses diplômes), le cimetière de Santo Amaro (où est enterrée sa petite sœur), ou la tour d'Hercule (où il trouva si souvent l'inspiration).

La ville de La Corogne propose de visiter la résidence où la famille du peintre Pablo Picasso a vécu pendant plusieurs années à la fin du XIXe siècle. Elle restitue toute l'atmosphère de l'époque qui a marqué les débuts de l'un des artistes les plus influents de tous les temps. Le visiteur pourra voir dans les différentes salles des reproductions de 33 œuvres, quatre du père du peintre et le reste du jeune Picasso.

En octobre 1891, la famille Ruiz Picasso est partie de Malaga (ville natale du peintre) pour la Galice et s'est installée au deuxième étage du numéro 14 de la rue Payo Gómez à La Corogne, où elle a vécu jusqu'en avril 1895. Aujourd'hui, on peut visiter cette charmante maison aux galeries en bois, qui a conservé sa structure ancienne et préservé les meubles et objets d'origine. Elle abrite également des reproductions des œuvres que Picasso a réalisées dans la ville de La Corogne, ainsi qu'une gravure originale de sa main. On peut y voir des huiles sur toile, des huiles sur bois, des dessins au crayon et à la plume, des encres, des fusains et des aquarelles.



La Vielle Ville

Avant de quitter la vieille ville, nous nous rendons au Jardin de San Carlos, à côté du musée militaire, le Museo Militar et de la fondation Luis Seona, un parc romantique très plaisant dans l'ancien bastion de défense '1843) qui abrite la tombe du général Moore, tombé lors de la bataille de La Corogne en 1809. Ce belvédère permet d'admirer parfaitement la ville de La Corogne. Nous pourrions visiter l'église romane de Santiago, du XIIe s., laquelle possède des éléments ogivaux des XIVe et XVe s., puis l'évocatrice plaza de Ascarraga, la collégiale Santa Maria, construite entre le XIIIe et le XVe s., très proche du musée d'art sacré, le Museo de Arte Sacro, ou encore la plaza et le couvent de Santa Barbara, qui forment un ensemble de rare beauté.



Le Bord de Mer

C'est un trajet d'une grande beauté offrant des panoramas sur la côte abrupte qui s'ouvre sur l'Atlantique. Vous devez vous arrêter près du phare romain, vous le visitez, de même que ses alentours, le bâtiment de l'ancienne prison compris, et suivez le chemin du front de mer pour arriver à l'aquarium, qu'il est recommandé de visiter, aussi bien pour ce qu'il renferme que pour les paysages marins qu'il permet d'admirer.

La Tour HERCULE

Symbole de la ville, phare de l'humanité

Depuis sa construction par les Romains, le phare aujourd'hui connu sous le nom de tour d'Hercule méritait d'être évoqué.

C'est ce que rapportent les chroniques romaines et les sources postérieures jusqu'à nos jours. Sa singularité en a fait le symbole de la ville de La Corogne, mais également de tous ses voisins et des institutions. Aujourd'hui, le plus ancien phare en fonctionnement du monde, qui a illuminé des milliers de personnes par sa présence et sa lumière durant des siècles d'existence, est inscrit au patrimoine mondial. Phare d'époque romaine (IIe s. apr. J.-C.), même s'il pourrait être une construction phénicienne antérieure. Restauré et largement rénové aux XVIIe et XVIIIe s. Extérieur

de forme carrée à fenêtres. On accède à l'intérieur par les excavations réalisées autour du phare et à la partie supérieure par un escalier en colimaçon sur la dernière partie.

HISTOIRE DE LA TOUR HERCULE

Le phare romain

La tour d'Hercule a été construite par les Romains pour servir de phare, vraisemblablement vers la fin du Ier s. et le début du IIe. sans doute sous les empereurs romains Trajan et Hadrien, c'est le dernier phare romain encore debout et le plus ancien phare en activité au monde. Haut de 55 mètres (dont 34 pour la structure romaine), il domine l'entrée de la ria de La Corogne au sommet d'un promontoire dominant la mer à 57 mètres de hauteur.

De son aspect d'original, nous conservons aujourd'hui son intérieur revêtu d'une couverture architecturale réalisée à la fin du XVIIIe s. Au pied de la tour, une inscription latine gravée dans la roche est conservée, elle est aujourd'hui protégée par une



petite construction sur laquelle on trouve le nom du possible architecte romain ayant réalisé la tour. Il reste encore beaucoup d'inconnues sur l'origine et l'aspect initial de la tour d'Hercule, mais les données fournies et comparées par la recherche scientifique (fouilles archéologiques, étude des parements architecturaux et des méthodes de construction, documents conservés) permettent d'assurer que ce sont les Romains qui ont construit le phare d'origine.

Après la conquête romaine de l'ouest de l'Europe (Hispanie, Gaule et Bretagne), la baie de La Corogne devient très importante pour les routes maritimes romaines qui assurent la liaison entre la Méditerranée et les zones côtières de l'Atlantique nord. Située sur une côte dangereuse, elle s'est convertie en une magnifique darse pour les bateaux qui se mettaient en route vers la Bretagne ou qui venaient de traverser les dangers du cap Finistère. Les Romains ont créé une importante enclave portuaire à laquelle ils ont donné le nom de Brigantium; et pour aider les navires commerciaux et militaires à naviguer, ils ont créé un grand phare aujourd'hui connu sous le nom de tour d'Hercule.

Grâce à l'inscription conservée au pied de la tour, nous savons que son constructeur était Gaio Sevio Lupo, architecte de la ville d'Aeminium (l'actuelle ville de Coimbra au Portugal). Les informations que nous possédons actuellement datent sa construction à l'époque de l'empereur romain Trajan, qui a gouverné de 98 à 117 apr. J.-C., mais sans certitude absolue.

Nous savons de façon sûre quel était son aspect extérieur. Mais suite à des fouilles réalisées à la base de la tour, nous avons appris qu'elle possédait un mur sur tout le périmètre extérieur et une rampe ou un escalier en pierre qui permettait d'accéder à la plate-forme supérieure. Nous ne savons pas non plus avec exactitude à quoi ressemblait le couronnement romain de la tour, mais d'après les données conservées, il était circulaire et se terminait en forme de coupole avec un trou au centre permettant à la lumière et la fumée de sortir afin de guider les bateaux.

Le noyau intérieur, encore conservé de nos jours, possède un plan carré, avec quatre cavités intérieures reliées deux par deux. En hauteur, il s'articulait en trois étages successifs, et les trous étaient ouverts avec des voûtes en berceau. Il est possible que ces espaces aient notamment servi de rangement pour les substances combustibles qui brûlaient sur la partie supérieure, ainsi que d'abri pour le personnel de la tour en service

La tour médiévale

À cette époque, la tour ne servait pas de phare. À certaines périodes, elle s'est même transformée en place forte et, à partir du XIIIe s., en source de matériaux de construction pour le nouveau centre urbain du nom de Crunia.

Après la chute de l'Empire romain, c'est-à-dire à partir du Ve s., la tour d'Hercule se détériore progressivement, ce qui entraîne la disparition du mur du périmètre extérieur et de la rampe d'accès. Au Ve s., les invasions barbares provoquent la chute de la partie occidentale de l'Empire romain. L'arrivée des Suèves et des Vandales, les incursions des Hérules et l'effondrement du pouvoir romain font que la tour perd sa fonction de phare, en raison de la réduction de trafic maritime et de l'augmentation des dangers provenant de la mer. Abandonnée, la tour commence à se détériorer progressivement et les parpaings de son mur se mettent à tomber. Malgré cela, il existe la possibilité qu'une fois les royaumes barbares établis, la tour ait servi dans une certaine mesure de référence pour les relations maritimes qui se sont mises en place aux VIe et VIIe s. entre le royaume suève de Gallaecia et le royaume des Francs.

À partir du IXe s., les côtes occidentales ont été soumises aux pillages continus des Normands. D'après les sources écrites, le phare Brigantium a été attaqué en 844 et les attaques se sont répétées à de nombreuses occasions en Galice jusqu'au XIe s. Durant cette période, la tour servait de point de repère pour délimiter un territoire alors nommé Faro Brigantio, ou simplement Faro, territoire que les rois des Asturies, de León et de Galice laissent aux mains des comtes et évêques de Saint-Jacques-de-Compostelle.

La tour est devenue une place forte, un poste de garde face aux menaces maritimes et un objet de dispute entre les rois et les seigneurs ecclésiastiques et de la noblesse.

De 991 à 1126, la tour était, sauf pendant de courtes périodes, sous la domination des évêques de Saint-Jacques-de-Compostelle. À cette époque, du côté est de la tour, collée au mur extérieur, il existait une construction rectangulaire de murs en pierre, divisée en deux pièces. Les fouilles réalisées ont révélé une grande abondance de foyers et de restes organiques et de céramique qui indiquent qu'elle devait servir de cuisine aux défenseurs de la tour convertie en forteresse.

Au XIIIe s. en 1208, à partir de la construction de la nouvelle ville de Cruina, la tour est abandonnée. Les parpaings tombés et ceux du mur extérieur et de la rampe d'accès encore conservés étaient utilisés pour obtenir des matériaux de bonne qualité sans grand effort pour les constructions et fortifications réalisées à cette époque à La Corogne. L'extraction de parpaings de la tour est interdite au XVIe s., alors que le mur du périmètre extérieur et la rampe d'accès n'existent déjà plus. Si au Moyen Âge, la tour d'Hercule servait de forteresse et de source de matériaux de construction, à partir du XVIe s., un lent processus de conservation et de rétablissement de sa fonction de phare voit le jour. Au XVIe s., la tour, connue sous le nom de Castillo Viejo ou de Torre del Faro, continue d'être, en raison de sa position avancée sur l'océan, une tour de guet pour avertir d'éventuelles menaces et attaques venant de la mer. Ce poste de surveillance se trouve sous la responsabilité de la mairie de la ville, qui rémunérait les personnes qui exerçaient cette fonction de jour comme de nuit. D'après les fouilles réalisées et les documents conservés, il semble qu'à ce moment, la tour ait été entourée par une petite tranchée et un parapet de protection complété par des barbelés. La surveillance de la tour était effectuée par des marins ou des retraités de la marine, dont des restes de pipes en céramique blanche et de plaques d'os avec les trous ronds faits pour obtenir des boutons ont été trouvés, témoignages de leurs activités quotidiennes au pied de la tour.

À cette époque, la mairie de La Corogne commence également à protéger la tour. Elle interdit en 1553 l'extraction de parpaings et pierres, ordonnant de réparer les défauts qui menacent la structure et les escaliers en bois qui donnaient accès à la base de la tour.

Au XVIIe s., l'intérieur est largement rénové; un nouvel escalier d'accès est construit et deux réverbères sont installés.

C'est à la fin du XVIIe s. que la tour d'Hercule récupère sa fonction de phare. En 1684, le gouverneur et le capitaine général du royaume de Galice, le duc d'Uceda, ordonnent de construire un escalier intérieur en bois donnant accès à la partie supérieure de la tour. Pour cela, les voûtes en

berceau qui séparaient les trois étages de la tour ont été percées. Sur la face nord de la partie supérieure, un petit balcon a été installé pour faciliter la surveillance.

Profitant du nouvel accès, les consuls d'Angleterre, de Hollande et de Flandres ont proposé de construire, à leur charge, deux petites tours en pierre en haut de la tour, chacune avec son réverbère pourvu de trois lampes à huile devant être allumées toutes les nuits pour aider à naviguer. La tour a récupéré sa fonction primaire de phare après que les travaux eurent été autorisés par le duc d'Uceda et réalisés par l'architecte de La Corogne Amaro Antúnez. Afin de financer sa construction et le maintien des deux réverbères, une nouvelle taxe a été créée à destination des bateaux qui approvisionnaient les ports de Galice.

Peu de temps après, les réverbères se sont avérés insuffisants. Au XVIIIe s., il a été tenté à plusieurs reprises d'améliorer et de réparer la tour: en vain. Progressivement, les conditions ont empiré: tout d'abord, l'un des réverbères a cessé de fonctionner puis, en 1769, un éclair a détruit celui qui restait. De façon temporaire et pour remplacer celui qui avait été détruit, trois réverbères portables ont été installés. Mais il était impossible d'allumer en période de mauvais temps. La détérioration constante de la tour et la possibilité d'écroulement rendaient nécessaire la réalisation d'importantes réparations, mais le manque de ressources empêchait de les mettre en œuvre.

La restauration de la tour

Les travaux de restauration définitive de la tour d'Hercule ont commencé en 1788. Terminés en 1790, ils ont donné à la tour son aspect actuel, à l'exception de petites transformations postérieures. Par la suite, plusieurs travaux d'aménagement du contour ont été réalisés.

À l'initiative du consulat royal de La Corogne, les travaux de restauration de la tour d'Hercule, autorisés par le roi Charles III, ont commencé en 1788. Ces travaux, réalisés par l'ingénieur militaire Eustaquio Giannini, ont concerné principalement l'extérieur et la partie supérieure de la tour. À l'extérieur, le noyau romain initial a été recouvert d'un revêtement en pierre de style classiciste. Cette nouvelle façade est décorée sobrement et possède des embrasures doubles, à la fois symétriques et régulières, fausses dans leur majorité et qui ne correspondent que dans quelques cas aux anciennes entrées romaines menant aux pièces intérieures (parfois partiellement murées pour maintenir la régularité de la façade). La bande diagonale, qui parcourt les murs en spirale jusqu'au sommet, rappelle l'ancienne rampe d'accès romaine.

Sur la partie haute, les restes de la rotonde romaine et les éléments ajoutés au XVIIe s. (toureilles et balcon) ont été démolis et remplacés par une nouvelle composition finale de deux corps octogonaux superposés ; le supérieur contenait à l'origine le fanal ou le feu qui, alimenté par du charbon, donnait de la lumière. À l'intérieur, le vieil escalier en bois a été remplacé par un nouvel escalier en pierre doté d'une main courante en bois.

La restauration s'est terminée en 1790

Peu après, différents travaux d'aménagement du contour ont été entrepris. Il est prévu de construire un chemin d'accès et une plate-forme encerclant la base de la tour, travaux qui ne seront finalisés qu'en 1861. De plus, une petite maison en pierre est construite pour protéger la roche sur laquelle figurait l'inscription romaine.

De 1799 à 1806, de nouveaux travaux ont été réalisés, provoqués par le remplacement du système d'éclairage au charbon par un nouveau fanal giratoire aux réverbères paraboliques, alimenté à l'huile. Cette installation a contraint Giannini à effectuer des modifications au sommet de la tour. L'enveloppe du corps supérieur a été démolie et une lanterne en verre a été installée, lanterne qui est encore conservée aujourd'hui. Un pinacle en pierre a également été construit pour recevoir l'escalier d'accès à la lanterne, et un paratonnerre a été posé.

En 1927, l'électricité a été installée sur le phare. Au XIXe et jusqu'à la fin du XXe s., les rénovations n'étaient pas de grande envergure ; elles ne concernaient que peu l'intérieur de la tour. Celles réalisées sur le contour étaient de plus grande importance. En 1849, l'intérieur de la tour est aménagé pour installer les classes de la première école de gardiens de phares d'Espagne, lesquelles se sont maintenues jusqu'en 1854.

JOURNEE DU 29 AVRIL 2025



A CORUNA – ST. JACQUES



Hôtel Monumento San Francisco

Avec petites routes – 75 km

Départ de La Corogne : 9.30 h
Arrivée Saint Jacques : 11.00 h

(Horaire prévisionnel)

GUIDE DE SAINT JACQUES DE COMPOSTELLE

Depuis des siècles, des milliers de pèlerins se lancent chaque année sur le chemin de Compostelle dans le but de se rendre dans la capitale de la Galice et de franchir les portes de sa célèbre cathédrale. Selon la tradition, c'est dans ce monument que sont enterrés les restes de l'apôtre saint Jacques, découverts au IXe siècle.

Histoire

Les origines

Avant le IXe siècle, la ville de Saint-Jacques de Compostelle n'existe pas d'un point de vue documentaire. Cependant, les fouilles archéologiques réalisées depuis les années 50 démontrèrent l'existence, à l'endroit occupé aujourd'hui par la ville historique, d'un « castro » et d'une ville romaine qui purent atteindre une importance considérable et qui persistent jusqu'au VIIe siècle, après le passage du règne des Suèves. Près de l'enceinte entourée d'une muraille de la « civitas » romaine s'éleva, au Ier siècle, le mausolée païen qui, plus tard, deviendra la



Cathédrale. Il n'y a aucun doute sur le fait qu'à la même époque, dans ce mausolée, trois martyrs chrétiens furent enterrés. Aucun doute non plus sur l'ampleur du culte autour du tombeau, comme en témoigne le cimetière chrétien environnant qui s'utilisa jusqu'au VIIe siècle.

Le roi asturien Alphonse II se déplaça depuis Oviedo avec toute sa cour et reconnut l'existence du tombeau de l'Apôtre Saint Jacques, le déclarant immédiatement Saint Patron du royaume et convertissant le lieu en centre d'un culte capable d'agglutiner la chrétienté d'Occident face à l'expansion musulmane. Autour de l'an 830, le « locus sanctus Beati Iacobi » fut délimité, fait pouvant être considéré comme la fondation de la ville. On construit aussi la première église de Saint-Jacques de Compostelle, un temple simple qui accueillait le mausolée de l'époque romaine.

La Fondation de la ville

Dans les premières décennies du IXe siècle (l'an 813 est la date la plus probable), l'évêque Teodomiro d'Iria Flavia, sous les conseils d'un ermite appelé Pelagio, examine le mausolée qu'il reconnaît comme étant celui de l'Apôtre Saint Jacques, se basant sur la tradition orale selon laquelle Saint Jacques avait prêché dans le « Finis Terrae » hispanique et avait subi le martyre après son retour en Palestine. Selon cette légende, les disciples Athanase et Théodore rapportèrent son corps décapité et, pour ce faire, débarquèrent à Iria Flavia, à 20 km, et le transportèrent jusqu'au mont Libredón, où ils l'enterrèrent dans un coffre en pierre.

La Ville cosmopolite du Moyen-Age

Le pèlerinage à Compostelle atteignit dès sa fondation une grande importance. Saint-Jacques de Compostelle se transformera en foyer spirituel de l'Europe Occidentale et en réceptrice de divers courants de culture, mais aussi de trésors qui enrichissent le sanctuaire. Attirés par ces derniers, les Normands réaliseront des incursions à répétition par la ría de Arousa, bien que ce soient les musulmans qui provoqueront l'invasion de la ville. En l'an 997, Almanzor dévastera la Galice avec ses troupes jusqu'à parvenir à une Compostelle abandonnée sous les ordres de l'évêque Pedro de Mezonzo. Almanzor ravagea totalement la ville et la basilique mais respecta le tombeau de l'Apôtre. Avec la reconstruction, la première expansion urbaine de Saint-Jacques de Compostelle se produira et une nouvelle fortification sera construite. Elle définira le périmètre de la ville historique

que nous connaissons aujourd'hui. En 1075, commencera la construction de la grande Cathédrale romane. En 1099, Diego Xelmírez accède à l'épiscopat. Il sera le grand promoteur du siège de Compostelle et de la transformation de la ville. Figure-clé de la politique de la région de Castilla y León, son impulsion constructrice se concentre sur la Cathédrale, sur le Palais de l'Archevêché, sur les églises qui vont accueillir les nouvelles reliques qu'il avait rapportées – parmi celles-ci, on trouvait celles de Sainte Susanne, deuxième patronne de la ville. C'est une époque de luttes entre le peuple et l'autorité de l'Archevêché, dont les protagonistes sont la reine Urraca, l'évêque, les chanoines et les abbés, les chevaliers et les bourgeois. Dès la première année de son épiscopat, la construction de la Cathédrale prend un élan définitif quand Xelmírez charge le Maître Esteban des travaux, et il les termine en 1125. A partir de ce moment-là, la Cathédrale et la ville grandissent en même temps. Quand Xelmírez meurt en 1140, la structure de la ville médiévale que nous connaissons aujourd'hui est déjà définie. En 1168 démarre la deuxième grande campagne

d'édification de la Cathédrale, les travaux étant confiés au Maître Mateo, qui est l'artiste le plus important de son époque dans la Péninsule Ibérique. A Saint-Jacques de Compostelle, sa figure est liée à deux ensembles monumentaux de la Cathédrale : le Chœur en pierre et le Porche de la Gloire. Terminé en 1188, le Porche de la Gloire dépassa les possibilités esthétiques de son époque et montra de nouveaux horizons, à tel point qu'aujourd'hui il peut être considéré comme un des chefs-d'œuvre de l'art roman et universel. Le XIIIe siècle s'ouvre avec la consécration d'une Cathédrale qui se montre dans toute sa splendeur attirant de plus en plus de fidèles



de toute la chrétienté et renforçant les pèlerinages à la ville. A cette époque-là, le Chemin Français, le plus important de ceux qui arrivent à Compostelle, est déjà totalement défini. Les pèlerinages donnent lieu à un phénomène décisif dans la vie de Saint-Jacques de Compostelle : l'installation des couvents des ordres mendiants, en général aux portes de la ville. Des couvents comme ceux de San Francisco, Santo Domingo, Santa Clara ou Belvís, créent de nouveaux pôles qui déterminent la structure de la ville historique située extra-muros. Tout au long du Bas Moyen-Age, Compostelle se transforme aussi en un important pôle industriel et commercial : des rues comme celle de Calderería, Moeda Vella, Acibechería ou Concheiros témoignent de l'existence de corporations riches et florissantes. Les XIVe et XVe siècles sont des temps de luttes de la bourgeoisie de Saint-Jacques de Compostelle contre le pouvoir de l'Eglise, alors que le clergé de Compostelle subit d'importants revers économiques. La famille des Fonseca, qui donne trois archevêques à la ville, dirige sa destinée au long de cette époque de profondes transformations de la fin du Moyen-Age. En 1495, le Collège des Etudiants Pauvres est fondé, germe de l'Université du moment instituée par Alonso de Fonseca III en 1525. A partir de ce moment-là, Saint-Jacques de Compostelle va acquérir son caractère fort de ville académique et étudiante.

La Ville de la Renaissance

Les premières décennies du XVIe siècle marquent le début de la transformation urbanistique de la zone monumentale de Saint-Jacques de Compostelle, entamée avec la fondation par les Rois Catholiques de l'Hôpital Royal. C'est l'époque de la splendeur du plateresque. Le XVIe siècle commence par incorporer la dimension civile de la ville et se ferme avec la résurgence des congrégations religieuses. La Renaissance posa les jalons de l'extraordinaire



ensemble d'espaces publics disposés autour de la basilique dédiée à Saint Jacques, que la période baroque se chargera de compléter et d'affiner.

La Compostelle baroque

L'année 1657 peut être considérée comme le point de démarrage du baroque de Compostelle. La transformation urbaine commence par la réforme de la Cathédrale. Couvents, églises et bâtiments civils participent à ce processus d'où surgissent le visage et le profil urbains que nous admirons aujourd'hui. Pendant ce temps, les travaux destinés à faire de la Cathédrale le nouvel étendard de la Compostelle baroque se poursuivent, et culmineront avec la construction de la façade de l'Obradoiro. L'épisode qui ferme le cycle baroque à Saint-Jacques de Compostelle est la construction du Palais de Raxoi, qui conclut aussi la Place de l'Obradoiro. L'œuvre fut commencée en 1767 sur le projet de l'ingénieur Carlos Lemaur, d'évidente inspiration classique.

Le Néoclassique

La grande rénovation des principaux monuments de Compostelle durant la période baroque mit en évidence l'état précaire et dégradé de son tissu résidentiel, qui maintenait en grande partie les caractéristiques de l'époque médiévale. Les temps illustrés établissent les mécanismes concrets pour mener à bien la réforme de la façade résidentielle de la ville, en introduisant des apports décisifs pour l'image que nous avons de nos jours de la Compostelle historique, comme, par exemple, le sol dallé, les façades en pierre et les galeries caractéristiques.



Le XIX e siècle

En plus des interventions destinées à donner un meilleur décor au paysage urbanistique, pendant ce siècle, deux opérations de caractère public et qui changeraient fortement sa physionomie se sont produites à Saint-Jacques de Compostelle : la construction du Marché ou Praza de Abastos et du parc de l'Alameda. C'est à cette époque que disparaissent les murailles de la ville.



Le XXe siècle

Le projet le plus ambitieux et de plus grand impact sur la trame urbaine encore embryonnaire de la ville moderne, pendant la première moitié de ce siècle, fut la Résidence d'Etudiants, qui serait plus tard le Campus Sud. L'activité de construction de la ville va se concentrer sur ce Campus pendant les années 60 et 70, époque marquée par les tensions et les spéculations immobilières qui feront naître l'Ensanche (nouvelle ville) que nous connaissons maintenant.

Un fait historique décisif pour la ville de Saint-Jacques de Compostelle fut la constitution en 1980 de la Communauté Autonome de Galice et sa désignation comme siège de la Xunta de Galice (gouvernement autonome galicien) et des institutions autonomes, devenant ainsi la capitale politique et administrative de la Galice. Par ailleurs, Compostelle ressentit une forte impulsion en tant que ville culturelle, commerciale et de services, rendant nécessaire une redéfinition du rôle de la ville et de ses infrastructures.

Gouvernement et institutions

Saint-Jacques de Compostelle est la capitale de la Galice et siège des pouvoirs exécutif et législatif de cette communauté autonome espagnole, représentés respectivement par la Xunta de Galicia et le Parlement de la Galice. Comme ville, elle possède en plus un organe de gouvernement particulier, la Mairie de Saint-Jacques de Compostelle.

Quand, en 1978, la Constitution Espagnole reconnut les droits de la Galice en tant que communauté historique, le peuple galicien vota, en décembre 1980, en faveur du



référendum concernant l'acceptation du Statut d'Autonomie, dont l'article 9 attribue le gouvernement de la région au Président, au Parlement et à la Xunta de Galicia.

Le Parlement est, depuis 1981, l'organe représentatif suprême du peuple galicien, qui choisit ses 75 parlementaires tous les 4 ans. Le pouvoir législatif, le contrôle de l'action exécutive de la Xunta de Galicia et l'approbation des budgets de la communauté autonome sont quelques-unes de ses fonctions. Son siège se situe dans la Rua do Hórreo de la ville.

La Xunta de Galicia, de son côté, est définie dans le Statut d'Autonomie comme l'organe collégial du gouvernement de la Galice qui, politiquement, répond devant le Parlement. Elle est composée du Président –désigné par le Parlement-, les vice-présidents et les « conselleiros » (conseillers) désignés par le président pour se charger des fonctions administratives transférées à la Communauté Autonome, dans les domaines de l'économie et des impôts, de la justice, la santé, l'éducation, l'industrie et le commerce, le développement rural, la pêche et les affaires maritimes, la famille, les affaires sociales et l'emploi, l'émigration, la culture et le tourisme.

Enfin, le gouvernement de la ville revient à la Mairie de Saint-Jacques de Compostelle, dont les 25 conseillers municipaux, parmi lesquels il faut compter le Maire, sont choisis démocratiquement depuis 1979, au moyen d'élections convoquées tous les 4 ans. Le siège du conseil municipal se trouve au Palacio de Raxoi, face à la Cathédrale.

Les départements, organismes autonomes et entreprises municipales de la Mairie s'occupent de la prestation de services très divers proposés aux citoyens, qui va de l'approvisionnement en eau et ramassage de poubelles jusqu'aux transports en commun et la promotion touristique de la ville.

D'autres secteurs de travail de la municipalité sont la gestion des impôts, la circulation, la sécurité, l'urbanisme et la conservation, les relations avec les habitants, la santé et la consommation, la promotion économique, l'environnement, l'éducation, le sport et la jeunesse, les fêtes, la culture, la normalisation linguistique et le bien-être social, parmi tant d'autres.

L'Université de Compostelle

L'Université de Saint-Jacques de Compostelle est, depuis plus de 500 ans, l'axe directeur de l'éducation de la ville et de la communauté autonome. Sa fondation remonte à 1495, date à laquelle naissait la Vieille Etude (Estudio Viejo) ou de Grammaire ouverte par Lope de Marzoa dans le Monastère de San Paio de Antealtares. Après sa fusion avec le Collège de Saint-Jacques Alphée, fondé par l'Archevêque Fonseca, ses premiers statuts furent établis en 1555.

Depuis lors, l'université –qui commença à proposer des études supérieures en Art et Théologie- élargit son domaine d'enseignement jusqu'à atteindre le nombre de plus de 180 titres universitaires qu'elle propose à l'heure actuelle dans 41 facultés, écoles et centres d'études situés dans les campus de Saint-Jacques de Compostelle et Lugo.

Les installations de l'USC (sigle de cette université) –auxquelles il faut ajouter les centres de recherche, les résidences universitaires, les terrains de sport, les espaces culturels et les bibliothèques, parmi tant d'autres- occupent aujourd'hui 1.300.000 mètres carré et accueillent 25.000 étudiants, plus de 2.000 professeurs et chercheurs et mille employés.

L'Université est aussi un programmeur culturel actif, qui organise une centaine d'évènements annuels parmi lesquels on peut nommer des expositions, du théâtre, de la danse et du ciné.

Histoire et tradition apostolique

La découverte du sépulcre de l'Apôtre, dans la deuxième ou troisième décennie du IX^{ème} siècle, constituait la fin logique d'une tradition orale et écrite qui, après la mort de Jésus-Christ, faisait de Saint Jacques le Majeur l'évangéliste sur les terres de l'ancienne Hispanie, selon ce que suggéraient le *Breviarum Apostolorum* aux VI^e-VII^e siècles et les textes signés par l'Anglo-Saxon Beda Venerabilis et l'Asturien Beato de Liébana au huitième siècle. Le fait historique de la décapitation de l'Apôtre par Hérode Agrippe en l'an 44 est suivi des explications fournies par le *Code Calixtin* ou de la *Legenda Aurea* pour prouver son transfert en terres du confin continental, là où il avait transmis les enseignements du Christ. Le corps sans vie de Saint Jacques aurait été conduit par de jeunes disciples dans un bateau dirigé par des anges, qui traversa la Méditerranée et monta par la côte portugaise jusqu'au port romain d'Iria dans la province de Gallaecia. Là, après une série de faits miraculeux, Saint Jacques aurait finalement été enterré sur le mont Liberum Donum, à un endroit vaguement dénommé Arcis Marmoricis.

Presque huit cents ans plus tard – la tradition se perpétue – un ermite aurait entrevu des lumières célestes qui le conduisirent au lieu sacré dont l'histoire reste un mystère pendant les années de la désintégration de l'Empire Romain, la constitution d'un royaume suève et la domination des Wisigoths. L'ermite aurait prévenu Teodomiro, évêque de Iria, de la découverte, et le Roi Alphonse II fit déjà construire à l'époque une petite église, dont il confia le soin à des moines bénédictins. Avant la fin du IX^e siècle, Alfonso III commandait la construction d'une grande basilique, digne de l'événement qui commençait à attirer les fidèles d'Europe.

La nouvelle coïncidait avec un important moment politique pour la consolidation du royaume asturo-galicien, sur le territoire duquel se réalisa la découverte. Une fois les troupes musulmanes expulsées du Nord de l'Espagne, il était nécessaire de repeupler le territoire et de tisser avec le reste de l'Europe un solide réseau permettant la circulation des personnes, des marchandises et des idéologies. Dans cette tâche gigantesque, il fut décisif de pouvoir s'appuyer sur un centre religieux de la taille de Rome ou Jérusalem qui, d'une certaine manière, "libérait" spirituellement le royaume naissant du grand empire de Charlemagne.

L'Apôtre Saint-Jacques

La Cathédrale de Saint-Jacques veille sur les reliques d'un Apôtre de la Chrétienté. Qui était Saint Jacques le Majeur? Comment son corps arriva-t-il sur les côtes galiciennes? Comment est-il devenu patron d'Espagne et de la ville? L'histoire et la tradition se regroupent autour de la figure de Saint Jacques, de ses fêtes et de la riche iconographie du saint pèlerin et guerrier.

Qui était Saint-Jacques?

La Bible se réfère habituellement à l'Apôtre Saint Jacques sous le nom hébreu *Ya'akov*, qui devient en latin *Iacobus*, dérivant vers une grande diversité de noms propres en différentes langues européennes: *Jacobo*, *Iago*, *Yago*, *Tiago*, *Diego*, *Santiago*, *Xacobe*, *Jaime*, *Jaume*, *Jacob*, *Jakob*, *Jacques*, *Giacomo* et *James* ne sont que quelques exemples. A partir de *Sanctus Iacobus* et de l'évolution progressive des deux, est né le nom *Santiago*.

En accord avec la Bible, Saint Jacques était le fils de Zébédée et de Salomé, et le frère aîné de l'apôtre Jean. Les Evangiles parlent de lui comme 'le Majeur', pour le différencier de l'autre Apôtre Saint Jacques (Saint Jacques Alphée ou Saint Jacques 'le Mineur')

Certaines interprétations signalent aussi que Salomé était la sœur de Marie, ce qui fait que Jacques et Jean étaient cousins de Jésus.

Vie et apostolat

Jean, Jacques, André et Pierre exerçaient le métier de pêcheurs quand Jésus arriva sur les rives du lac de Gennésaret et les appela pour qu'ils se joignent à lui comme 'pêcheurs d'hommes'. Jésus nomma les deux premiers, Boarneges, 'fils du tonnerre', à cause de leur fort tempérament.

Jean, Jacques et Pierre auront une place spéciale parmi les Apôtres, car ils furent les seuls admis dans le miracle de la Résurrection de la fille de Jaïre, la guérison de la belle-mère de Pierre et la Transfiguration sur le mont Tabor ; et ils écoutèrent les paroles de Jésus à Gethsémani. Dans les épisodes postérieurs à la Résurrection, ils réapparaissent souvent en sa compagnie.

Saint Jacques en Hispanie

Selon la tradition, quand les Apôtres partirent pour aller prêcher les enseignements de Jésus dans le monde, Saint Jacques poursuivit son chemin en Hispanie. Le *Breviarium Apostolorum* du VI^{ème} siècle, les textes de Saint Isidore au VII^{ème} siècle et le *Beato de Liébana* cent ans plus tard, situent Saint Jacques dans la Péninsule Ibérique comme évangéliste.

Les faits les plus connus sont ceux qui se réfèrent aux visites de la Vierge à Saragosse et à Muxía pour le reconforter quand son courage déclinait.

L'apparition de Saragosse eut lieu quand la Vierge vivait encore, quand il habitait avec l'Apôtre Jean l'Ephésien, et comme le raconte l'histoire, Marie est apparue sur un pilier : de là l'invocation de la Virgen del Pilar. Par ailleurs, l'apparition de Marie à Muxía mélange des éléments chrétiens et préchrétiens : la légende raconte que lorsque Saint Jacques prêchait au nord-ouest péninsulaire, il craignait beaucoup pour le peu de succès de sa mission évangélisatrice. Tandis qu'il priait au bord de la mer, il vit apparaître une barque en pierre, gouvernée par deux anges, où voyageait Marie. La Vierge l'encouragea à poursuivre son œuvre et lui remit une de ses statues. Saint Jacques fit construire un petit autel sous une roche pour cette statue.

De nombreuses années plus tard, les gens de cette région trouvèrent la statue et firent construire à cet endroit un sanctuaire, l'Eglise de Notre Dame de la Barque, où se réunissent tous les mois de septembre de nombreux pèlerins. La barque resta sur les bords de la mer et on attribue à ses morceaux (trois pierres qui représentent la barque, la voile et la barre) des propriétés miraculeuses.



Traslatio

D'après les *Actes des Apôtres*, en l'an 44, alors qu'il prêchait à Jérusalem, Saint Jacques fut emprisonné sous les ordres d'Hérode Agrippa I, qui ordonna sa décapitation. Ce fut donc le premier apôtre à mourir martyr.

La tradition raconte que Saint Jacques Alphée ('le Mineur') ramassa la tête de Saint Jacques et la remit à la Vierge Marie pour qu'elle la garde. Aujourd'hui, cette relique se conserve dans la Cathédrale de Saint Jacques à Jérusalem, propriété du Patriarcat Arménien. En ce qui concerne son corps, ses disciples le ramassèrent et partirent en bateau à la recherche d'un lieu approprié pour lui en faire une sépulture. Dans cette embarcation magique, qui n'avait ni équipage ni besoin de guide, ils traversèrent la Méditerranée et arrivèrent jusqu'aux côtes atlantiques.

Ils accostèrent au port d'Iria Flavia, aux confins de la terre alors connus, où la barque resta amarrée à une colonne en pierre, ce qui explique l'origine étymologique du nom de la ville de Padrón (pedrón: grosse pierre). Le territoire était dominé par une reine païenne, al Reine Lupa. Les disciples lui demandèrent une charrette et un attelage de bœufs pour transporter le corps de Saint Jacques. Elle, rusée comme elle était, les envoya à un mont voisin où étaient en train de paître des troupeaux de taureaux sauvages. Mais au lieu de charger contre eux, les taureaux s'approchèrent doucement des disciples et les laissèrent mettre le joug. On dit que la Reine Lupa, impressionnée par ce prodige et tant d'autres, se convertit au christianisme.

Une fois le corps du saint sur la charrette, les taureaux commencèrent la route sans être guidés. Au lieu où ils allaient s'arrêter, serait enterré Saint Jacques. Les disciples Théodore et Athanase y restèrent en tant que gardiens du sépulcre, et à leur mort ils furent enterrés près du Maître. Le lieu d'arcis marmaricis restera oublié pendant des siècles dans les broussailles du mont Libredón jusqu'à

ce que Paio, un ermite qui vivait dans cette contrée, vit un soir une lumière qui signalait la situation exacte du temple. La date de la découverte est pour certains chercheurs celle de 813, pour d'autres de 820 à 830. Cet ermite pouvait difficilement imaginer que cette découverte serait le germe d'un des villes les plus florissantes de l'Europe médiévale, d'une nouvelle Ville Sainte et d'une magnifique Cathédrale qui réunirait les fidèles de toute l'Europe.

Le guerrier au cheval blanc

La découverte de la tombe de l'Apôtre fut rapidement communiquée par l'évêque Teodomiro d'Iria Flavia au roi asturien Alphonse II, pour qui la découverte fut doublement accueillie: non seulement elle donnerait naissance à une ville Sainte dans le Royaume asturien, indépendante de Rome et de l'Empire Carolingien, capable d'attirer des pèlerins, des populations entières, des savoirs et du commerce; mais aussi elle supposerait un facteur de regroupement des territoires chrétiens de la Péninsule contre l'invasion de l'Islam.



La figure de Saint-Jacques Matamoros (Tue les Maures), l'apôtre guerrier, devint le véritable étendard de la Reconquête depuis que le 23 mai 844. Il `apparut` au roi Ramiro I et à d'autres monarques chrétiens, monté sur un cheval blanc et brandissant l'épée pour les aider à vaincre les troupes d'Abderramán II lors de la Bataille de Clavijo.

Les miracles de l'Apôtre se répétèrent et ses apparitions se multiplièrent, inspirant encore plus de courage aux guerriers qui, en son nom ('Saint-Jacques et ferme l'Espagne'), parvinrent finalement à reconquérir l'Espagne en 1492; et en favorisant de plus en plus grands pèlerinages dans toute l'Europe vers la miraculeuse Compostelle à travers les territoires reconquis, sillonnés par le Chemin de Saint Jacques.

Saint Jacques, patron de l'Espagne

Depuis le IXème siècle, les rois de la Reconquête reconnurent l'apôtre Saint Jacques comme patron d'Espagne, et établirent le Vœu de Saint Jacques, qui consistait à ce que les terres libérées devaient faire tous les ans une offrande obligatoire de biens à la Cathédrale de Saint Jacques, en remerciement pour l'intercession de l'Apôtre. Les Cortes Españolas (sorte de parlement) déterminèrent en 1646 que ce Vœu serait une offrande des rois, des princes, et de l'archevêché de Compostelle à l'Eglise de l'Apôtre, et cela se fait encore symboliquement de nos jours, pendant la messe solennelle de la Fête de Saint Jacques.

Quelques années avant, en 1630, le pape Urbain VIII avait déclaré l'apôtre Saint Jacques unique patron de l'Espagne, contre l'idée de certains de vouloir déclarer aussi sainte Thérèse de Jésus co-patronne.

La figure de Saint Jacques joua aussi un rôle inspirateur de la Conquête de l'Amérique, pendant laquelle il apparaissait comme la `foudre` se transfigurant en guerrier au cheval blanc pour aider la victoire des chrétiens. C'est pour cette raison que l'Apôtre sera le patron de nombreuses villes latino-américaines fondées sous son patronage.

Représentations de Saint Jacques

La Place de l'Obradoiro est un excellent résumé des représentations iconographiques qui ont pu être faites de Saint Jacques. Sur la façade de la Cathédrale, se trouve le pèlerin à la cape, au chapeau et au Bourdon. Sur l'Hôtel des Rois Catholiques et sur le Colegio de San Xerome, il apparaît comme apôtre, bien que nous rappelant les symboles des pèlerins. Et finalement, tout en haut du Palace de Raxoi, il est représenté en tant que guerrier, sur le dos de son cheval blanc et au cœur de la fameuse Bataille de Clavijo.

Alfonso Rodríguez Castelao l'explique dans son livre, '*Sempre en Galiza*' (Toujours en

Galice): *"L'Europe a représenté l'Apôtre Saint Jacques à l'image de ses pèlerins, avec une cape et un chapeau recouverts de coquilles Saint-Jacques (...) tel qu'on le voit sur le sommet de Saint-Jacques de Paris, en guise de saint protecteur des chemins, symbole de l'âme voyageuse de l'Europe"*.

"L'Espagne a représenté l'Apôtre Saint Jacques à l'image des guerriers de la Reconquête, monté sur son cheval blanc et brandissant une épée(...); celui-là, c'est le Saint-Jacques Matamoros qui est vénéré dans les églises hispaniques en guise de patron provincial ou patron des Espagnes".

"La Galice a représenté l'Apôtre Saint Jacques à l'image des Patriarches, assis en majesté, (...) les yeux rivés vers l'Occident inconnu et les lèvres répétant le psaume de David: 'dans la mer se trouvent tes chemins et dans les eaux immenses tes sentiers'. C'est ainsi que le représenta le Maître Mateo et c'est ainsi qu'il le sculpta sur le Portique de la Gloire, en réponse au maître-autel pour recevoir les anciens visiteurs de sa Cathédrale"

Histoire de la cathédrale

L'antécédent le plus éloigné de la Cathédrale fut un petit mausolée romain du Ier siècle dans lequel on enterra les restes de l'Apôtre Saint Jacques après sa décapitation en Palestine (année 44 av.JC) et après son transfert par la mer jusqu'aux côtes de la finis terrae. Pendant des siècles, la chambre souterraine et la nécropole qui l'entourait furent régulièrement visitées par une petite communauté chrétienne locale, dont on sait peu ou presque rien, mais qui dut être décimée vers le VIIIème siècle. En l'an 813 (selon certaines versions, 820 ou 830) on fit la découverte miraculeuse des reliques de l'Apôtre sous les buissons du Mont Libredón. Elles furent trouvées par un ermite qui aperçut des signes dans le ciel. Prévenu par l'évêque d'Iria Flavia, le roi asturien Alphonse II fit ériger une première chapelle en pierre et en argile près du mausolée. Ce temple reçut en 834 un Preceptum regio qui lui donnait le rôle de siège épiscopal et le pouvoir sur les territoires alentours. Dans les campagnes environnantes, et à la recherche de protection, commencèrent à s'établir les premiers villages et les groupes de moines bénédictins chargés de la protection des reliques. C'était les premiers pas de la future ville de Saint-Jacques de Compostelle.

La première église devint très vite petite pour accueillir les fidèles, et donc, entre l'année 872 et 899, Alphonse III Le Grand fit construire un plus grand temple. Mais cette deuxième église fut détruite par l'attaque du chef musulman Almanzor en 997. L'évêque San Pedro de Mezonzo la reconstruit en 1003, dans un style préroman. Ce troisième temple tenait encore debout quand la culmination des pèlerinages et les richesses de Saint-Jacques, qui était déjà une des autorités féodales les plus grandes de la Péninsule Ibérique, permirent le début de la construction en 1075 de la cathédrale romane conservée aujourd'hui, quatrième édifice sacré sur l'ancien sépulcre.

La Cathédrale romane

Le roi de León Alphonse VI et plus spécialement le premier archevêque de la ville, Diego Gelmírez, encouragèrent de telle manière la Cathédrale, la vie urbaine et les pèlerinages, que l'on peut parler du XIIème siècle comme étant celui de la plus grande splendeur de l'histoire de Compostelle. Cette fois-ci, ils ne se contentèrent pas d'un sanctuaire pour abriter les reliques, mais ils dessinèrent une grande cathédrale de pèlerinage en suivant le style qui s'étendait sur tout le Chemin de Saint Jacques. Par là, passeront les meilleurs constructeurs du roman jusqu'à l'arrivée du Maître Mateo, auteur des dernières parties des nefs, des tours de défense de l'ouest, de la crypte et, surtout, du Portique de la Gloire, un ensemble de sculpture unique en Europe qui aujourd'hui préside l'entrée ouest.

Quand elle fut consacrée en 1211, la Cathédrale jouissait déjà du privilège de l'absolution plénière, accordée en 1181 par le pape Alexandre III à toute personne visitant le temple pendant une Année Sainte Jubilaire. Il remettait aussi aux fidèles un précieux document qui certifiait qu'il avait parcouru le Chemin de Saint-Jacques et assurait le droit d'asile dans la ville. Devenue le lieu de quête du salut de la Chrétienté, la cathédrale évolua avec une telle vitalité qu'elle fut capable d'encourager la construction de routes, d'hôpitaux, d'auberges, de marchés et de bourgs entiers à des centaines de kilomètres de distance, sur les routes que parcouraient les pèlerins pour l'atteindre.

Avec le temps, on ajoutera à la construction romane des éléments du Gothique, de la Renaissance et plus spécialement du Baroque, grâce au flux continu de l'archevêché et des mécènes, qui trouvaient dans les chapelles un lieu de prière et de repos éternel. Alors que la structure des nefs fut conservée pratiquement intacte, le nombre et l'espace occupé par les chapelles s'adapta aux besoins du culte. C'est dans un XIVème siècle confus que la basilique prendra des formes de forteresse, avec des tours défensives comme la Tour de l'Horloge actuelle. A la Renaissance, encouragé par l'archevêque Alphonse III de Fonseca, le cloître définitif fut construit et il remplaça le cloître roman en modifiant tout le côté sud et sud-est du temple. Ce fut un temps de réformes internes et de rajouts de retables, chaires et sculptures pour la plus grande gloire du culte à l'Apôtre

La magie du Baroque

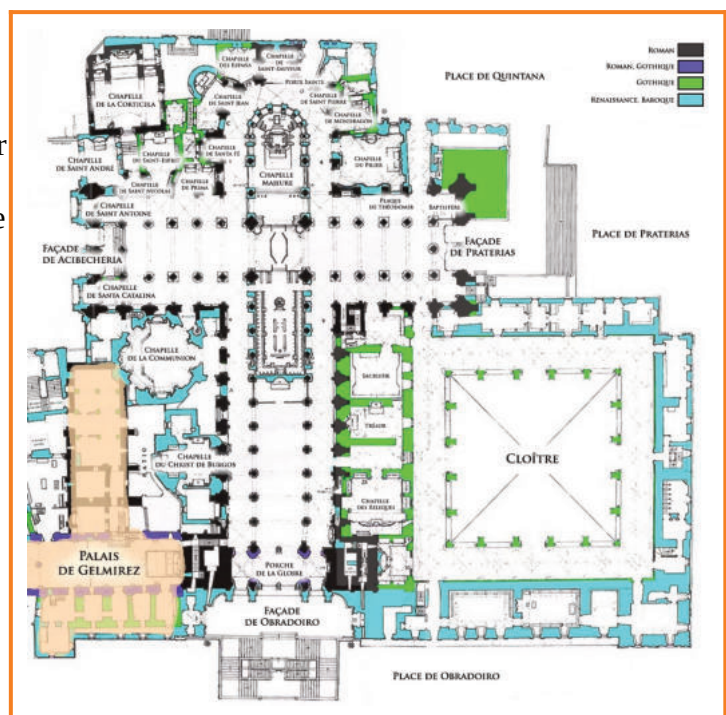
La plus grande révolution esthétique se fera dans le temple à l'époque du Baroque, qui commença en 1660 pour transformer le maître autel et la coupole; pour ensuite donner la forme aux orgues, tracer la toile de la Porte Sainte, embellir la Tour de l'Horloge et atteindre sa plus grande splendeur avec la culmination, en 1750, de l'image la plus iconique de la cathédrale: sa magnifique façade de l'Obradoiro.

Ce fut aussi l'œuvre des maîtres baroques de la Cathédrale –Vega et Verdugo, Domingo de Andrade, Fernando Casas y Novoa- le tracé définitif des places monumentales qui entourent le temple et de nombreux édifices limitrophes. On peut certes dire que le Baroque passa de la Cathédrale aux places, aux monastères et aux maisons de nobles, pour transformer Compostelle en une ville imaginative, scénographique et dramatique qui, de nos jours, est reconnue comme 'la ville baroque par excellence de toute l'Espagne'.

Après deux mille ans d'histoire en tant que centre spirituel, et presque mille de son édifice actuel, la Cathédrale se présente aujourd'hui comme un ensemble hétérogène d'espaces et d'éléments esthétiques qui laissent 'lire' dans la pierre l'histoire extraordinaire de Compostelle. Il est vrai que dans sa longue existence, le temple fut le scénario de tout type d'épisodes sacrés et mondains, qui vont du couronnement des rois de Galice au Moyen Age jusqu'à l'emprisonnement des soldats français pendant la Guerre d'Indépendance, en passant par des siècles d'accords et de désaccords, d'exaltations de lynchages, de conspirations politiques et de splendeur religieuse, d'attaques incendiaires et de coûteuses campagnes d'embellissement, de pompe et de bienfaisance, de dons et d'expropriations, de spoliations, d'accumulations de prébendes et de soutiens financiers privés, d'offrandes solennelles et, surtout, d'incessants pèlerinages vers la tombe de l'Apôtre.

Intérieur: plan et nefs

Sur le modèle français des églises de pèlerinage romanes, l'espace intérieur de la Cathédrale de Saint Jacques est organisé sur le plan en croix latine traditionnelle avec trois nefs par bras. La nef principale mesure de l'Ouest à l'Est environ 94 mètres de large à l'intérieur, et le transept, beaucoup plus grand que les églises habituelles de l'époque, atteint 63 mètres du Nord au Sud, des dimensions qui font de la Cathédrale le plus grand temple roman d'Espagne. La hauteur maximale des nefs est de 20 mètres et arrive à 32 au niveau de la coupole. La nef centrale est couverte d'une voûte en berceau et les nefs latérales de voûtes d'arêtes. Les volumes sont distribués sur d'élégants arcs en plein cintre, couronnés par une tribune ou triforium qui entoure la



partie longitudinale du temple et continue au niveau des bras du transept et du déambulatoire. Ce triforium donne aux nefs une légèreté et une clarté inusuelles dans d'autres temples de l'époque. L'énorme vitre de sa façade principale y contribue également.

Le centre de la nef principale fut occupé entre les XII^{ème} et XVI^{ème} siècles par un majestueux chœur en pierre du Maître Mateo, que l'on peut admirer de nos jours dans le Musée de la Cathédrale. Il fut remplacé en 1608 par un chœur en bois de la Renaissance qui finit par être démonté en 1946, et de cette manière la vue de l'autel fut définitivement dégagée.

Au niveau du chevet, un déambulatoire entoure le maître autel dans le but de faciliter l'accès aux fidèles et pèlerins aux chapelles radiales, d'un côté, et aux reliques qui se conservent dans le mausolée souterrain, de l'autre.

Chapelles de la nef principale

La majorité des chapelles de la construction romane d'origine furent unifiées ou réformées tout au long des siècles, jusqu'à arriver aux 16 actuelles. A celles-ci, il faut ajouter la crypte apostolique, la crypte du Portique de la Gloire et une paroisse indépendante, la Corticela.

Dans le bras principal, s'ouvrent 4 chapelles, dont aucune n'appartient à la construction romane : celles de gauche sont la chapelle de la Communion, de style néoclassique, et celle du Saint Christ de Burgos, du XVII^{ème} siècle. Celles de droite, construites avec le cloître du XVI^{ème} siècle, furent destinées à abriter les collections de reliques, le Panthéon Royal et le Trésor du Musée de la Cathédrale, et il est donc nécessaire de payer l'entrée du musée pour les visiter.

Chapelles de la carole

Le parcours tranquille dans les bras de la croisée du transept et la carole permet d'admirer des architectures et des pièces artistiques de différentes époques, plus spécialement dans les chapelles, où les pèlerins de différentes nations trouvaient les saints de leur dévotion. Les cinq chapelles originales du chevet et les quatre absidioles des bras se transformèrent en chapelles remarquables, et certaines ont même une structure romane avec des retables et des ornements du gothique, de la Renaissance, du baroque et du néoclassique.

Dans la carole, se succèdent, de gauche à droite, les chapelles de Saint Bartolomé et de Saint Jean, toutes deux de plan roman ; et Santa María la Blanca, de la Corporation des orfèvres. Au centre de la carole, on peut apercevoir la chapelle du Sauveur, point de départ de la construction romane en l'an 1075, selon l'inscription qui s'y conserve. On y donnait la Communion aux pèlerins et on leur remettait une lettre certifiant leur pèlerinage. A côté, on trouve la Porte Sainte ouverte exclusivement les Années Saintes pour que les croyants qui la traversent puissent gagner l'absolution plénière, après s'être confessé et avoir communié.

Les chapelles suivantes en direction sud sont celles de la Azucena, de plan roman, et celle de Mondragón, avec une Descente en argile cuite du XVII^{ème} siècle. A l'extrémité droite du déambulatoire, on trouve le baroque le plus fastueux de la Chapelle du Pilar, décorée avec des marbres et des jaspes, des motifs relatifs au pèlerinage tels que la coquille Saint-Jacques et la croix de Saint-Jacques.

Chapelles de la croisée du transept

En partant de la carole vers la porte de Platerías, on trouve le sépulcre de l'évêque ayant découvert les reliques de Saint Jacques, Teodomiro (IX^{ème} siècle), près de la sortie du Portique Royal (de nos jours boutique de la Cathédrale). Un peu plus loin, se trouvent des fonts baptismaux du XI^{ème} siècle. Face à elle, on aperçoit le Tympan de Clavijo –première représentation connue de Saint Jacques Matamoros du XIII^{ème} siècle- et deux portes plateresques: celle du cloître et celle de la sacristie.

De l'autre côté, vers la porte de l'Azabachería, le nombre de chapelles augmente, car on y trouve celle de la Concepción –avec une Vierge du XVI^{ème} siècle-, celle de l'Espíritu Santo –du gothique, agrandie au XVII^{ème} siècle-, l'entrée de la Corticela, et les chapelles de Saint André, Saint Nicolas et Saint Antoine. De l'autre côté, on voit le petit autel de Saint Jacques Matamoros (XVIII^{ème}

siècle) et la chapelle de Sainte Catalina, qui fut un panthéon royal.

La chapelle la plus ancienne de toutes celles qui existent est celle de Santa María de la Corticela, un oratoire bénédictin du IX^{ème} siècle qui, à l'origine, était un édifice séparé du temple, situé entre la Cathédrale et la première muraille de la ville. Elle appartenait aux moines chargés du culte de Saint Jacques qui plus tard fonderont le Monastère de Pinario. La chapelle actuelle est une œuvre du XIII^{ème} siècle et on distingue sur le tympan d'entrée une remarquable Adoration des Rois. Malgré son union au transept, elle conserve son caractère de paroisse indépendante de la Cathédrale et est lieu privilégié de célébration de mariages.

Le Portique de la Gloire

L'entrée ouest de la Cathédrale fut terminée en l'an 1188 avec l'œuvre culminante de la sculpture romane: le Portique de la Gloire. Ce superbe ensemble en trois arcs, sculpté par le Maître Mateo en 20 ans seulement, donne à l'al atrio du temple un symbolisme puissant dont la lecture s'enchaînait avec celle des autres façades extérieures: péché originel, Rédemption et Jugement Final. Plus de 200 figures en granit, si vives et expressives, jamais représentées de la sorte pendant le Moyen Age, animent ce tableau pour composer un message théologique centré sur le Salut de l'Homme.



Le Portique, par ailleurs, doit être interprété comme un ensemble symbolique de la Jérusalem Céleste formé par la crypte inférieure, le portique lui-même en trois arcs et la galerie de la tribune, dans la partie supérieure du temple, équivalents à la Terre, le Jugement Final et la Gloire.

Arc central

Le Portique est composé de trois arcs, un pour chaque nef de la Cathédrale, avec ses tympanans respectifs, archivoltes et colonnes; un soubassement inférieur, une colonne centrale ou un meneau, des toiles de la contre façade (vers la façade de l'Obradoiro) et une voûte.

Sur l'arc central, s'élève la vision apocalyptique de la Jérusalem céleste : le Christ Ressuscité, entouré des quatre Evangélistes et leurs emblèmes : Luc écrit son Evangile sur le taureau, Jean, sur l'aigle ; Marc, sur le lion, alors que Matthieu apparaît sur sa caisse de ramasseur d'impôts. Parmi eux, apparaissent les Justes et dessous, un cortège d'anges portant les instruments de la Passion. Sur cet ensemble, sur l'archivolte, les 24 anciens de l'Apocalypse discutent entre eux tout en accordant les instruments avec lesquels ils entonneront le chant de la Gloire.

Meneau et soubassement

Le patron de la Cathédrale, Saint Jacques Apôtre, préside la colonne centrale en marbre. Ce meneau, taillé tel l'Arbre de Jessé ou généalogie du Christ, montre à mi hauteur les traces profondes des mains des pèlerins.

Le soubassement qui parcourt le Portique représente des monstres, des bêtes sauvages et des héros de l'Antiquité écrasés par le triomphe de l'Eglise. Pour d'autres auteurs, ils symbolisent un passage du Livre de Daniel. Derrière la colonne, on peut trouver la figure du Maître Mateo agenouillé, regardant avec grande dévotion l'autel.

Arcs latéraux

Toute la moitié gauche du Portique est dédiée à l'Ancien Testament et au Peuple Juif, alors que la moitié droite représente le Nouveau Testament.

L'arc latéral de gauche s'appuie sur des colonnes où apparaissent les prophètes : de l'intérieur à l'extérieur, Moïse, Isaïe, Daniel et Jérémie. Parmi les visages, on distingue le sourire de Daniel,

dont l'expressivité fit couler beaucoup d'encre. C'était les premiers pas du Gothique à Compostelle, annoncés aussi par la voûte de croisée d'ogives : il est possible que le Maître Mateo ait introduit ce type de voûte en Espagne, car aucune n'est antérieure à celle qu'il utilisa dans la crypte sous le Portique. Mais il y a d'autres interprétations qui penchent vers un sourire du jeune prophète dirigé à la statue de la belle Esther, près des portes de l'Obradoiro, où elle apparaît accompagnée d'autres figures de l'Ancien Testament. Certaines études sur le sujet pensent que le Portique est la représentation en pierre d'un drame liturgique médiéval, l'*Ordo Prophetarum*. Cette pièce de musique sacrée est d'ailleurs mise en scène tous les ans, à la période de Noël, dans la Cathédrale. L'arc droit, de son côté, est dédié au Jugement Dernier, et s'appuie sur les figures des Apôtres : Pierre, Paul, Jacques et Jean, dont le visage esquisse aussi un sourire. Sur les archivoltes, on est frappé par la représentation graphique des tourments auxquels sont soumis les condamnés à l'Enfer : le buveur essaie de digérer des liquides la bouche vers le bas ; le gourmand essaie de manger une tourte alors qu'un serpent lui serre la gorge ; les avarés apparaissent les pieds et les mains liés...

Face à cette scène, près des portes de l'Obradoiro, apparaissent des personnages du Nouveau Testament tels que Saint Judas Thaddeus, Saint Jean Baptiste, Saint Bartolomé et Saint Thomas. On a l'habitude de dire qu'ils sont en train de discuter, et c'est pour cette raison que Jean Baptiste les réprimanderait, leur demandant le silence dans le temple

Maître-autel

Le maître-autel est la preuve de l'intervention fastueuse de l'architecture baroque dans la Cathédrale romane. Pour 'agrémenter' l'ancien autel du XIIème siècle, on l'entoura de 36 colonnes salomoniques redorées et couvertes de feuilles de vigne. On remplaça finalement l'autel roman par un autre baroque, présidé de Saint Jacques en habit de pèlerin, sur lequel on plaça le spectaculaire baldaquin soutenu par des anges et couronné par l'effigie équestre de l'Apôtre et le blason de l'Espagne.

La splendeur du maître-autel augmenta quand on ajouta les grilles, on polychroma les voûtes et on recouvrit l'ensemble de marbre. Le travail de Peña de Toro fut complété par le maître Domingo

Andrade, avec des bois dorés, des marbres, des jaspes et de l'argent; et par les orgues du XVIIIème siècle, décorés par Miguel de Romay. De la coupole octogonale, on peut y voir suspendus, face à l'autel, la corde et le système de poulies mise en place au XVIème siècle pour faire fonctionner le fameux Botafumeiro.



Rites du pèlerinage

Sur le maître autel, ont lieu la Messe du Pèlerin, tous les jours à midi et à 19:30h, et les rituels qu'accomplissent les fidèles dans la Cathédrale. En prenant les escaliers montant vers un petit couloir étroit, les visiteurs ont l'habitude de donner une accolade à Saint Jacques assis portant une cape de pèlerin, statue romane du XIIIème siècle, et d'admirer la vue de la nef principale.

Ensuite, il est de tradition de redescendre de ce couloir pour visiter les reliques de l'Apôtre Saint Jacques et ses disciples Athanase et Théodore dans le petit mausolée souterrain. Cette zone de culte, la plus ancienne de la Cathédrale, correspond au panthéon roman d'origine, qui avait été fermé au XIIème siècle par l'archevêque Gelmírez. Curieusement, jusqu'au XIXème siècle, les fidèles ne pouvaient pas visiter les reliques, qui d'ailleurs avaient 'disparu' depuis le XVIème siècle.

L'histoire raconte qu'en 1589, elles furent cachées pour éviter d'être volées par sir Francis Drake et d'être transportées en Angleterre. Mais le pirate n'arriva finalement jamais à Compostelle. En 1879,

pendant les excavations du temple, les ossements furent redécouverts dans la partie arrière de l'autel. Après la certification d'authenticité du pape, les reliques de l'Apôtre furent placées dans une urne en argent ciselé du XIXème siècle et le son aspect actuel.

Le Botafumeiro

Le Botafumeiro est l'énorme encensoir utilisé depuis le Moyen Age comme instrument de purification de la Cathédrale de Compostelle dans laquelle s'entassaient des foules. Aujourd'hui, 800 ans après, il continue à émerveiller les personnes présentes quand, après la Communion, sonne l'hymne de l'Apôtre dans les orgues baroques et cette merveille de la physique commence le parcours étonnant, tel un pendule face au maître autel, pour s'élever et frôler la voûte du transept.

Pour le mettre en mouvements, il faut huit hommes, appelés 'tiraboleiros', qui le transportent de la Bibliothèque chargé d'encens et de charbon. Après l'avoir attaché à la grosse corde qui pend face au maître autel avec trois gros nœuds, ils le pompent en tirant de toutes leurs forces et précision quand il se trouve au point le plus bas de son parcours. De cette manière, il ne faut qu'une minute et demie pour que le Botafumeiro atteigne une vitesse de 68 kilomètre-heure et fasse un angle de 82 degrés sur la verticale, en décrivant un arc de 65 mètres d'amplitude tout au long du transept. Soit un total de 17 cycles de va et vient qui laissent aux spectateurs un souvenir pour toute la vie.



Le Botafumeiro apparaît dans le *Codex Calixtinus*, mentionné sous le terme de *Turibulum Magnum*, donc le rituel date, au moins, du XIIème siècle. Il était alors accroché aux poutres en bois se croisant dans la coupole. Le mécanisme actuel, basé sur le mouvement de poulies et la loi du pendule, fut dessiné pendant la Renaissance par le maître Celma.

Au XVème siècle, le roi Louis XI de France finança la fabrication d'un encensoir en argent, mais en 1809 il fut soustrait par les troupes de Napoléon qui campaient dans le cloître de la Cathédrale. A l'heure actuelle, il existe deux encensoirs gardés dans la Bibliothèque Capitulaine: le plus ancien date de 1851 et fut créé par l'orfèvre José Losada. Il est fait en laiton baigné en argent, mesure 160 centimètres et pèse environ 62 kg quand il est vide. Le deuxième est une réplique en argent du précédent, présent d'un groupe de sous-lieutenants à la Cathédrale en 1971.

Dans son histoire, presque millénaire, le Botafumeiro a provoqué peu d'accidents. Le jour de la fête de l'Apôtre de 1499, alors que l'on honorait la princesse Catalina d'Aragón, le Botafumeiro s'envola et s'écrasa contre la porte de Platerías. La deuxième erreur eut lieu le 23 mai 1622, quand la corde se cassa et que le Botafumeiro tomba par terre. Au XXème siècle, il rompit les côtes et le nez d'une personne qui s'approcha un peu trop pour connaître son surprenant mécanisme.

Extérieur: places et façades

Les trois entrées principales de la Cathédrale médiévale se conservent actuellement, même si avec les modifications successives l'unité de leurs programmes iconographiques représentant l'histoire du Salut a été perdue. A l'origine, les pèlerins entraient par la porte Nord appelée aussi du Paradis, où l'on voyait les scènes de la chute dans le péché et la promesse de la Rédemption. Une fois le temple visité, ils sortaient par la porte Sud appelée aussi de Platerías, illustrée par l'accomplissement de cette promesse à travers la vie de Jésus (Incarnation, Prédication et Passion). Finalement, à l'ouest, ils trouvaient le Portique de la Gloire, visible alors depuis l'extérieur, qui leur montrait la Jérusalem Céleste qu'ils atteindraient après le Jugement Final.

Aujourd'hui, la Cathédrale présente une façade romane, celle de Platerías au sud; deux baroques, celle de l'Obradoiro à l'ouest et la toile de la Porte Sainte à l'est; et une néoclassique, celle de Azabachería ou l'Inmaculada, au nord.

SUR LA PLACE DE L'OBRAIDOIRO

Façade de l'Obradoiro

L'image la plus photographiée de la Cathédrale est sa puissante façade Ouest, appelée façade de l'Obradoiro à cause de la présence d'ateliers (obradoiros en galicien) de tailleurs de pierres qui s'efforcèrent pendant 100 ans à la construction de ce grand rideau baroque des XVIIème et XVIIIème siècles.

Jusqu'à ce moment-là, la façade Ouest de la Cathédrale était composée de deux tours romanes de robustesse cubique et de hauteur différente, et une belle porte double dédiée à la Transfiguration du Christ. Ses portes, ouvertes jour et nuit, laissaient le Portique de la Gloire à découvert et visible depuis le grand espace vide en face. La future Place de l'Obradoiro s'urbanisera très lentement. Avec la construction de l'Hospital Real (1501) et le nouveau cloître de la cathédrale (1521-1614), on commença à organiser l'espace public.

Mais le plus grand changement fut introduit à partir de 1650. Les transformations baroques ont supposé la rénovation totale de l'extérieur de la cathédrale. Les équipes de Peña de Toro, Domingo de Andrade, Casas y Novoa, Lucas Ferro Caaveiro et Clemente Fernández Sarela ont pris la relève pour construire la façade principale bien complexe de la Cathédrale et ses tours sveltes qui représentent le point culminant du développement de l'art baroque à Compostelle.

Les 74 mètres de haut des tours furent atteints en 1747, quand l'architecte Fernando Casas y Novoa, poursuivant la réforme entreprise en 1670 par Peña de Toro et poursuivies par Domingo de Andrade, décida d'élever et d'égaliser les deux tours avec ses splendides couronnements baroques. La Tour des Cloches, à droite, et la Tour de la Crécelle, à gauche, donnent à la façade un fort effet vertical d'ascension vers les cieux.

Entre les tours, on plaça le grand-retable-miroir, une combinaison spectaculaire de granit et de verre avec des colonnes géantes et les plus grands vitraux jamais vues en Europe depuis bien avant la Révolution Industrielle. En 1750, on y posa tout là-haut la statue de Saint Jacques Pèlerin qui préside le triptyque, entouré d'anges qui portent les croix de Saint Jacques. Plus bas, les disciples Athanase et Théodore surveillent le sarcophage. Blasons, volutes, cylindres, pyramides, obélisques et autres formes géométriques –on dit qu'à l'époque elles étaient polychromées et dorées- composent un admirable jeu de lumières et d'ombres qui resplendit au coucher du soleil et nous fait trembler les nuits de brouillard.

Le perron de l'Obradoiro fut construit entre 1594 et 1600 par Ginés Martínez, s'inspirant des œuvres similaires de Miguel Ángel, Donato de Bramante et Diego de Siloé. Le résultat est une ingénieuse combinaison de deux escaliers, l'un dans l'autre, pour

doubler les possibilités d'accès et de sortie. Derrière ses grilles, on trouve la crypte et, au-dessus de celle-ci, un parvis ou mirador qui sert d'antichambre à l'entrée Ouest.



Crypte

Appelée aussi 'Vieille Cathédrale', elle fut construite entre 1180 et 1200 par le Maître Mateo comme élément de l'ensemble symbolique de la Jérusalem Céleste, qu'elle forme avec le Portique de la Gloire et la galerie de la tribune. Sa fonction matérielle est de servir de soubassement et d'appui au Portique, d'un côté, et de sauver le grand dénivellement de 12 mètres qui existe entre le chevet (sur la Place de la Quintana) et l'autre extrémité de la Cathédrale (sur la Place de l'Obradoiro).

Sur la porte d'entrée, on retrouve la sculpture de Saint Jacques Alphée ou Le Mineur, à qui est dédiée la crypte.

La crypte romane s'ouvre après les escaliers doublés de la façade de l'Obradoiro. A l'intérieur, on dirait un temple en miniature dont le chevet rappelle l'originale de la Cathédrale. Le plus surprenant, ce sont les gros faisceaux de colonnes du centre, qui supportent l'un le poids du meneau du Portique de la Gloire et l'autre celui de la façade de l'Obradoiro ; et la richesse décorative de ses chapiteaux, dont un certain nombre fut travaillé dans les ateliers de Mateo.

Sa voûte imposante en croisée d'ogives est probablement la première de ce type à être construite en Espagne. Etant donné que la crypte représente le symbole de la Terre aux pieds du Christ du Portique, sa voûte évoque la voûte céleste, et on aperçoit au niveau des clefs deux anges qui portent le Soleil et la Lune.

L'espace vide a été utilisé pour exposer en vitrines la reproduction des instruments que jouent les anciens du Portique de la Gloire, ainsi que des pièces romanes et gothiques qui font partie de la Cathédrale.

Cloître

La façade de l'Obradoiro contraste fortement avec l'horizontalité du cloître, à droite, et du Palais de l'Archevêché de Gelmírez, à gauche. Le cloître fut construit sous le mandat de l'archevêque Alonso de Fonseca entre 1521 et 1614. Son plan de la Renaissance, œuvre de Juan de Álava, Gil de Hontañón, Juan de Herrera et Gaspar de Arce, remplaça le cloître gothique du XIII^{ème} siècle, qui à son tour était construit sur le lieu de l'original, construit en 1114.

Comme le nouveau cloître était de plus grande taille –c'est d'ailleurs un des plus grands d'Espagne-, il obligea la destruction de maisons et de magasins collés au temple, et détermina la formation d'un quartier autour de la Cathédrale qui prendrait sa forme définitive au XVIII^{ème} siècle.

De l'extérieur du cloître, on peut distinguer sa face de l'Obradoiro, connue comme la Galerie de la Balconada –œuvre de Jácome Fernández en 1615-, ainsi que sa face orientale, qui donne sur la Place de Platerías. Des deux côtés, on peut voir ses tours échelonnées, la Torre del Velo et la Torre del Tesoro. Pour leur tracé, on dit que Fernández se serait inspiré soit du Mausolée de Halicarnaso en Mésopotamie, soit des pyramides précolombiennes.

L'intérieur du cloître ne peut être visité qu'avec l'entrée au Musée de la Cathédrale.

L'accès au cloître de style gothique et de la Renaissance depuis l'Obradoiro se fait par un sous-sol avec des salles archéologiques qui compense le dénivellement du terrain, car le cloître proprement dit se trouve au premier étage si on le regarde depuis la place.

Dans ces salles, sont exposés les résultats des fouilles réalisées dans la tombe de l'Apôtre et sous la Cathédrale, qui permirent de déterrer des restes du passé roman et des basiliques préromanes. Dans les salles dédiées à l'art roman, en plus de s'arrêter sur la construction de la cathédrale actuelle, on est frappé par un morceau in situ de l'ancienne rue de Valladares, conservée telle quelle était au XV^{ème} siècle près de l'ancien cloître roman. On y distingue principalement la reconstruction partielle du chœur en pierre du Maître Mateo, qui occupa du XIII^{ème} siècle jusqu'au XVI^{ème} siècle la nef centrale de la Cathédrale. Œuvre unique en Europe, elle était composée de stalles basses et hautes pour le culte et la prière des chanoines, avec une façade extérieure représentant la vision apocalyptique de la Jérusalem Céleste.

SUR LA PLACE DE PLATERÍAS

Façade de Platerías

La seule façade romane que conserve la Cathédrale se



trouve du côté Sud, sur la Place de Platerías, comprise entre le tableau du cloître et la Tour de l'Horloge. Elle date de 1078 ou 1103, et est attribuée au maître Esteban, constructeur de la cathédrale romane de Pampelune et sculpteur des portails de San Isidro de León.

Ce portail fut toujours le plus 'urbain' de la basilique médiévale, étant donné qu'il servait de sortie aux pèlerins vers les rues principales de la ville quand l'Obradoiro n'était encore qu'un terrain de boue. De plus, ce parvis Sud du temple servait de scénario à l'exercice de l'administration de justice de l'archevêque Gelmírez. Son impopularité croissante provoqua une révolte en 1117 qui détruisit la maison voisine appartenant à l'archevêché –plus tard reconstruite à sa place actuelle sur l'Obradoiro- et fit brûler la belle façade du maître Esteban, qui ne retrouva jamais plus son aspect d'origine.

L'iconographie fut reconstruite quelques années plus tard, et, au cours des siècles suivants, on y ajouta des figures romanes provenant de la porte Nord de la Cathédrale, pour créer un ensemble qui surprend aujourd'hui par son abondance...et par son désordre. Sur la frise, par exemple, cohabitent apôtres, anges, signes du zodiac et représentations du péché telles que la sirène ou le centaure. Le centre est occupé par le Christ et, à ses côtés, Saint Jacques. Au milieu des arcs, on peut reconnaître Abraham sortant de la tombe et Moïse représenté, comme le ferait quelques siècles plus tard Miguel Ángel, avec des cornes. Les murs latéraux profitèrent aussi des sculptures de la Porte du Paradis détruite, comme la création d'Adam et Eve ou le roi David sur son trône.

Sous la frise, le double portail est dédié à la double nature humaine et divine du Fils de Dieu. Le tympan de gauche représente la Tentation du Christ, avec des figures ajoutées comme la fameuse adultère portant une tête de mort sur la poitrine. Le tympan de droite montre des scènes qui vont de l'Épiphanie à la Passion, le jugement de Pilate, l'Arrestation, la Flagellation et la trahison de Judas.

Tour de l'Horloge

Le portail de Platerías est contigu à la Tour de l'Horloge, qui reçoit le nom populaire de 'Berenguela' car ce fut l'archevêque Berenguel de Landoira qui termina sa construction au XIVème siècle. C'était alors un robuste cube défensif couronné de créneaux, dont la hauteur ne dépassait pas la position actuelle de l'horloge.

En 1680, l'architecte Domingo de Andrade transforma la tour en l'une des plus belles de l'Europe: sur le cube gothique original, il installa un premier corps carré perforé de portiques, et au-dessus un corps octogonal couronné par une lanterne, qui s'allume pendant les Années Saintes pour indiquer le chemin aux pèlerins. Baldaquins et tourelles complètent l'ascension avec une décoration de motifs de Saint Jacques et des formes végétales.

La tour abrite la plus grande des cloches de la Cathédrale, connue aussi sous le nom de Berenguela. L'originale de 1678 se fêla et fut remplacée par l'actuelle, qui pèse 6.433 kilos et sonne en un profond do quand l'horloge du XIXème siècle, avec son unique aiguille, marque les heures. On dit que si un soir elle sonne 13 coups au lieu de 12, le démon jouira d'une heure magique pour se promener à son aise.

Mur du cloître

En angle droit avec la façade de Platerías, la façade du cloître (XVIème siècle) dessinée par Juan de Álava rappelle les petits palais de la Renaissance, avec des blasons et médaillons sur lesquels figurent les portraits de rois et archevêques. Au premier étage, on observe d'autres médaillons de scènes inspirées de la tradition de Saint-Jacques, avec le transfert des reliques en bateau, l'enterrement ou la transfiguration en Saint-Jacques Matamoros. Dans la partie supérieure, les médaillons correspondent à la généalogie du Christ, et Marie et l'Enfant culminent dans un coin, à droite.

Dans la partie basse du cloître, on est frappé aussi par les boutiques des orfèvres qui donnent le nom à la place depuis bien avant le XVème siècle. Bien que les ateliers traditionnels aient disparu à la moitié du XXème siècle, aujourd'hui, sous le cloître, on y trouve encore des boutiques et bijouteries qui en rapportent le souvenir. A la fin de celles-ci, on découvre l'Esconce del Tesoro, une ingénieuse coupe de l'angle conçue par Casas y Novoa en 1720 pour relier la façade du Trésor et du cloître.

SUR LA PLACE DE LA QUINTANA

Chevet et Porte Sainte

Le chevet roman de la Cathédrale est aujourd'hui séparée de la place de la Quintana par un mur baroque couronné de pinacles. Ce mur est une œuvre de Peña de Toro et Domingo de Andrade qui donna une nouvelle image au XVIIème siècle à l'ensemble constitué par la Tour de l'Horloge, le Portique Royal, la Porte Sainte et la Porte des Abades (abbés).

Le point de départ de la réforme baroque fut la construction en 1657 du Portique Royal, l'entrée royale qui contraste avec la Tour de l'Horloge s'élevant à ses côtés. Sa composition utilise les grands Ordres et est décoré du blason de Charles V. De nos jours, c'est la boutique de la Cathédrale. Mais le centre d'intérêt des pèlerins est la Porte Sainte qui, depuis le XVIème siècle, conduit directement au déambulatoire et aux reliques apostoliques. Elle ne s'ouvre qu'au cours de l'Année Sainte, célébrée à chaque fois que la fête de Saint-Jacques (25 juillet) tombe un dimanche. La traverser en accomplissant en plus les conditions de confession et de communion font gagner à tout visiteur la grâce du Jubilé.

Le mur de la Porte Sainte est encadré des vingt-quatre saints provenant du chœur primitif en pierre du Maître Mateo, démonté au XIVème siècle. Sur la partie supérieure, on distingue les sculptures qui représentent Saint Jacques et ses disciples Athanase et Théodore, œuvre de Pedro do Campo en 1694. La porte de bronze fut dessinée en 2004 par Suso León.

SUR LA PLACE DE LA INMACULADA

Façade de la Azabachería

La place Nord de la Cathédrale s'appelle Place de l'Immaculée, mais elle doit son nom populaire – Azabachería- à la présence traditionnelle d'ateliers dédiés à la taille du jais. C'est là que débouche le dernier trajet urbain des chemins Français, Primitif, du Nord et Anglais : c'est donc la première face de la Cathédrale que voient les pèlerins.

Bien que la majorité des pèlerins continuent leur chemin et préfèrent entrer dans la basilique par la façade de l'Obradoiro, nous savons par le 'Códice Calixtino' que, pendant le Moyen Age, les voyageurs entraient par l'admirable Porte du Paradis du Nord. Le Codex Calixtino du XIIème siècle la décrivait comme un arbre en marbre très travaillé avec des scènes de la Genèse qui allaient de la Création au péché originel, tout en essayant d'évoquer l'Eden de la Bible et la Porte du Paradis de Saint Pierre du Vatican. Face à elle, se trouve la Fons Mirabilis, fontaine aujourd'hui transférée au cloître, qui surprenait les pèlerins par sa canalisation de l'eau et leur donnait la possibilité de se laver avant de rentrer dans la cathédrale. Tout autour, on y vendait des coquilles, des outres de vin, des souliers, des sacs en cuir et toute sorte d'herbes médicinales. Tout près de là, se dressaient les maisons des changeurs d'argent et l'Hôpital des Pèlerins.

Un incendie et la construction de la nouvelle façade baroque déplacèrent de nombreuses pièces originales vers la façade de Platerías. La façade actuelle fut construite entre 1757 et 1770, sur un dessin de Ferro Caaveiro pour uniformiser la place, égaler la splendeur que venait d'obtenir le Monastère de San Martín Pinario non loin de là et agrandir le Palais de l'Evêché, qui touche la Cathédrale par le Nord-est. Etant donné qu'il est le fruit d'une période de transition, sous ses lignes, on découvre un mélange des styles baroques et néoclassiques. Clemente Fernández Sarela édifia le corps inférieur, dans lequel dominant les deux grands blasons de l'archevêché; et Domingo Lois de Montegauda –qui intervint sous la décision de l'Académie des Beaux Arts pour 'actualiser' le style vers le néoclassique- produisit le corps supérieur, de style ionique présidé par l'image de la Foi, les yeux bandés. Sur la cime du fronton, s'élève la figure de l'Apôtre.

Musée de la Cathédrale

La compréhension de la Cathédrale de Saint Jacques ne peut être complétée si l'on ne passe pas les portes de son précieux musée. Son parcours a le charme d'un voyage passionnant dans le temps, car il combine des espaces architectoniques admirables –qui, d'une autre manière, ne peuvent être contempler, comme le cloître et la crypte- et des milliers d'objets du passé roman de la ville, des premiers pèlerinages, les basiliques n'existant plus et les trésors accumulées par la Cathédrale dans

ses presque mille ans d'existence.

Le Musée est né en 1930 du résultat des fouilles réalisées depuis le XIX^{ème} siècle en plein cœur de la basilique. Cette incursion historique dans le sous-sol mit à nu des couches et des couches d'enterrements humains et fit découvrir les fondations des temples précédents. Tout cela se réunit en cinq espaces qui aujourd'hui présentent des reliques de Saints de toute la Chrétienté jusqu'aux tombes de rois, des pierres tombales et des tapisseries, des retables et des pièces de monnaie, des livres uniques et deux grandes attractions : le Chœur en Pierre du Maître Mateo et le fameux .

Son fonds abrite d'importantes collections archéologiques, de sculpture, peinture, orfèvrerie, tapisseries, tapis, vêtements liturgiques, céramique et mobilier. Il accueille également la bibliothèque, qui conserve des livres et des ouvrages d'une valeur incalculable, dont le *Codex*

Calixtinus, *Liber Sancti Jacobi*, *Los Tumbos* ou *La Historia Compostelana*, ainsi qu'une infinité de documents d'importance singulière pour l'histoire de la Galice, et surtout de l'église de Saint-Jacques-de-Compostelle. L'ensemble est divisé en plusieurs salles qui abritent une importante collection de tapisseries réalisées d'après des cartons de Gines de Aguirre, Teniers, Rubens, Van Tulden, Bayeu et

Goya. L'une des salles, consacrée à ce dernier, permet d'admirer douze tapisseries de la Real Fábrica de Santa Bárbara de Madrid. Deux d'entre elles sont des exemplaires uniques : *El Niño del Carretón* et *La Fuente*.

Les salles du demi sous-sol sont dédiées à l'art des XIII^{ème} et XVIII^{ème} siècles, avec des sculptures, des peintures, des toiles et la très intéressante collection numismatique médiévale, qui inclut aussi bien des pièces de monnaies arrivées dans les mains des pèlerins de nombreux pays européens que la pièce de monnaie frappée à Saint Jacques pour un hommage royal.

Si l'on continue l'ascension, on arrive dans le cloître de la Renaissance du XVI^{ème} siècle construit par Juan de Álava, Gil de Hontañón, Juan de Herrera et Gaspar de Arce. L'intérieur est de style plateresque. Ses quatre grandes ailes laissent découvrir une magnifique voûte étoilée, et, sur le sol, les pierres tombales des chanoines. Au même étage, se trouvent la chapelle de l'Aube et l'archive, que l'on ne peut pas visiter et qui abrite les bijoux tels que le Códice Calixtino et les Tumbos A et B de la Cathédrale (livres de privilèges).

Dans cette zone centrale du cloître, on peut voir les vieilles cloches retirées de la Tour de l'Horloge, parmi lesquelles la Berenguela originale, bien fissurée. Au centre, se trouve la Fons Mirabilis, une fontaine romane en granit qui était située à l'époque à l'entrée Nord du temple, la Porte du Paradis. Ensuite, on peut visiter la Salle Capitulaire, avec sa belle voûte baroque en granit, un retable de Saint Jacques Pèlerin (Gambino, 1754), des meubles rococo et des tapisseries flamandes; et la Bibliothèque, qui en plus des précieux volumes et incunables, garde, quand il n'est pas utilisé à des périodes spéciales, le fameux Botafumeiro.

Au dernier étage, l'édifice du cloître est complété par la collection de tapisseries des XVI^{ème}, XVII^{ème} et XVIII^{ème} siècles, parmi lesquels se distinguent ceux dessinés par Rubens sur des thèmes mythologiques; par Goya, avec des scènes costumbristas du XVIII^{ème} siècle, ou par la Fabrique Royale de Santa Bárbara, inspirés des tableaux de David Teniers. Depuis le balcon du dernier étage, on contemple la Place de l'Obradoiro, les toits de la ville et les monts des alentours.

Chapelle des Reliques, Panthéon Royal et Trésor

Après le beau portique de la Renaissance, la Chapelle des reliques, ancienne salle capitulaire du XVI^{ème}



siècle, garde les donations sacrées arrivées du monde entier des mains des pèlerins, rois et évêques au cours des presque mille ans d'histoire de la basilique. Elles sont exposées dans le magnifique retable en cèdre du Liban (Maximino Magariños, 1924).

On peut remarquer le *caput argenteum*, buste-reliquaire du XIV^{ème} siècle qui conserve le crâne de Saint Jacques Alphée, apôtre et cousin de Jésus, déposé à Saint Jacques par le Pape Grégoire VIII au XII^{ème} siècle.

Le Panthéon Royal présente les sépulcres et les statuts allongées des rois de Galice et de León décédés au XII^{ème} - XIV^{ème} siècle: Fernando II de León, Alfonso IX (VIII de Galicia), la reine Doña Berenguela (épouse d'Alfonso VII), Doña Juana de Castro (épouse de Pedro El Cruel) et Raimundo de Borgoña, neveu du Pape Calixto II et gendre d'Alfonso VI, entre autres.

Le Trésor, dans la Chapelle de San Fernando, réunit une grande collection d'orfèvrerie liturgique des XI^{ème}, XII^{ème} et XX^{ème} siècles, avec des pièces d'or et d'argent, des pierres précieuses, des ivoires et des verres.

Toits de la Cathédrale

La visite des toits de la Cathédrale inclut deux parcours guidés consécutifs: celui du Palais de l'Archevêché de Gelmírez et la montée sur les toits du temple.

L'accès se fait par le Palais de Xelmírez, considéré comme étant une des principales constructions civiles du roman en Espagne et centre du pouvoir féodal qu'exercèrent les pasteurs spirituels de Saint Jacques et sa région. Il doit son nom à l'archevêque qui le fit construire quand son premier palais fut détruit jusqu'à trois fois en 1117 par les révoltes populaires contre le pouvoir royal et religieux. Le nouvel édifice, donnant accès à deux places, deviendra un lieu pour loger dignement les rois, princes et magnats qui visitaient Saint Jacques.

Avec des rajouts gothiques et de la Renaissance, et une façade baroque qui le recouvre, ce palais roman présente sa Salle des Armes (XII^{ème}-XIII^{ème} siècles), les étables et un vestibule du XIII^{ème} siècle où mettait pied à terre l'Archevêque et les chevaliers ; la cuisine du XII^{ème} siècle et plus spécialement le grand Salon Synodal, construit au XIII^{ème} siècle pour les audiences et réceptions du prélat. On y distingue une magnifique voûte en croisée d'ogives de 32 mètres de long, dont les consoles sont décorées par des scènes d'un banquet médiéval très animé.



Après l'ascension par les escaliers étroits de la tour, on découvre les toits impressionnants de la Cathédrale qui sont entièrement parcourus. Ce ciel de pierre offre l'occasion unique de comprendre les différentes étapes de construction du temple, de voir ses tours, ses coupoles et pinacles à portée de main et profiter de perspectives uniques sur les places monumentales. A presque 300 mètres de haut, à 30 mètres au-dessus de la Place de l'Obradoiro et avec un champ de vision de 360 degrés, le regard se glisse sur les toits et se perd dans les monts environnants dans une vision inoubliable.

Après l'ascension par les escaliers étroits de la tour, on découvre les toits impressionnants de la Cathédrale qui sont entièrement parcourus. Ce ciel de pierre offre l'occasion unique de comprendre les différentes étapes de construction du temple, de voir ses tours, ses coupoles et pinacles à portée de main et profiter de perspectives uniques sur les places monumentales. A presque 300 mètres de haut, à 30 mètres au-dessus de la Place de l'Obradoiro et avec un champ de vision de 360 degrés, le regard se glisse sur les toits et se perd dans les monts environnants dans une vision inoubliable.

Une descente au cimetière

Cinquante ans après les fouilles archéologiques de la Cathédrale, le Chapitre de la Cathédrale permet au public de descendre dans les sous-sols du temple et de contempler l'histoire ancienne de Saint-Jacques de Compostelle, ville de pierre.

Cette descente aux entrailles de la Cathédrale est en réalité une descente vers l'histoire du mont sacré où l'évêque Teodomiro reconnut la tombe de l'Apôtre Jacques en l'an 813. Dans ces espaces étroits, jusque-là exclusivement réservés aux chercheurs, le visiteur trouvera le cimetière romain et la nécropole suève composé de dizaines de tombes et pierres tombales dont l'âge oscille entre 13 et 19 siècles d'ancienneté. On y trouvera aussi une bonne partie de la première muraille et les défenses du centre urbain autour de la basilique préromane datant du IX^{ème} siècle.

Musée des pèlerinages et de Saint-Jacques-de-Compostelle

Ce musée de trois étages rend hommage à l'apôtre saint Jacques et aux pèlerins qui viennent le visiter.

Il s'agit d'un musée monographique qui met en évidence l'importance du culte de saint Jacques et le développement des chemins de pèlerinage vers son sépulcre depuis le Moyen Âge, particulièrement en Europe. À travers les images, les objets et les documents présentés dans les huit salles du musée, le visiteur apprend l'origine du culte de saint Jacques, le début et l'essor du phénomène des pèlerinages, le développement progressif des différents chemins et de Saint-Jacques-de-Compostelle, ainsi que l'influence des pèlerinages sur le déploiement artistique des corps d'artisans de la ville. Le musée possède en outre une annexe sur place de Las Platerías, devant la cathédrale.



En plein après-guerre, les autorités franquistes établirent le siège de la Banque d'Espagne à Saint-Jacques de Compostelle. Romualdo Madariaga fut l'auteur du projet qui se réalisa entre 1940 et 1945. Son emplacement exceptionnel, sur la Place de Platerías, constitue un scénario urbain comprenant ce bâtiment, la façade baroque de la Casa del Cabildo (Maison du Chapitre), la porte du transept sud de la Cathédrale, hissée sur un perron, et la façade de la Renaissance qui ferme un des côtés de son cloître. Madariaga de Céspedes réalisa une interprétation mimétique d'un néobaroque sévère, au volume compact, avec un rez-de-chaussée précédé d'une entrée de colonnes et arcades, sur la façade donnant sur la place. L'utilisation de stalles en granite dont le ton est similaire à celui des édifices historiques, ainsi qu'un répertoire décoratif avec des formes du baroque local, contribuent à cette intention de diluer la présence du XXème siècle sur la Place de Platerías.

Le projet de transformer l'ancien siège bancaire en nouveau Musée des Pèlerinages et de la Ville, dessiné par Manuel Gallego Jorroto, fut conditionné par différents facteurs, parmi lesquels on peut citer celui de la préservation de la façade. L'opportunité et le défi architectural que supposait la réalisation d'une œuvre contemporaine dans un cadre monumental de si grande valeur, entraîna un vif débat, non seulement de la part des citoyens, mais aussi sur un plan architectonique. L'architecte lui-même, responsable du projet, avança un argument de poids pour maintenir la présence du bâtiment de Madariaga, faisant référence à la mémoire collective des habitants de Compostelle qui, tout au long de six décennies, sut intégrer, comme partie substantielle du paysage urbain, une architecture dont la valeur est nettement inférieure à celle des œuvres avoisinantes.

L'apparition de restes archéologiques dans les fouilles des sous-sols retarda les travaux et de là, la décision de créer une zone d'exposition qui n'était pas initialement prévue. Une grande superficie en verre, en forme de galerie, ouvre l'espace intérieur vers la Conga et, surtout, un grand lanterneau dans les toits et une série de vides intérieurs, permettent la relation visuelle, depuis l'intérieur du bâtiment, avec une perspective dramatique sur la masse de la tour de la Berenguela, appartenant à la Cathédrale.



Monastère San Martino Pinario

Un magnifique site monumental au cœur de la vieille ville. Occupant une surface de quelque 20 000 mètres carrés, le monastère San Martín Pinario est, après la cathédrale, le plus grand monument religieux de Saint-Jacques-de-

Compostelle et le deuxième plus grand monastère d'Espagne, après San Lorenzo de El Escorial . Sa façade principale, de facture baroque comme la majeure partie de l'édifice, fait 100 mètres de long. Peña y Toro, Melchor de Velasco et Domingo de Andrade, trois des meilleurs artistes de l'époque, ont participé à sa décoration. Sa gigantesque voûte en plein cintre est remarquable.

San Martino Pinario a été fondé à l'emplacement d'une ancienne chapelle dédiée à la Sainte Vierge, « La Corticela ». Mais cette chapelle est détruite au IXe siècle (un vestige en est toujours visible dans la cathédrale), et un monastère bénédictin lui succède, dont l'église est consacrée en 1102 par l'évêque Diego Gelmirez. Le nom de « Pinario » s'explique par les pins qui se trouvaient à cet endroit au moment de la fondation du monastère. Il s'agrandit au cours des siècles, connaît son apogée au XVe en passant sous le contrôle de la congrégation de Valladolid en 1494 et grâce à la fondation de l'Hôpital Royal en 1499 par les rois catholiques.

Les richesses acquises par le monastère permettent sa reconstruction à la fin du XVIe et au XVIIe siècle : c'est l'édifice que nous connaissons actuellement. Sa façade est de style baroque, comme la majeure partie du monument. Elle est couronnée d'une statue figurant la Charité de saint Martin. L'édifice reste un monastère bénédictin jusqu'aux confiscations ecclésiastiques de Mendizábal (expropriations des monastères en Espagne entre 1835 et 1837). Il est rendu à l'archidiocèse de Saint-Jacques-de-Compostelle en 1868.

Aujourd'hui, l'édifice abrite le Grand Séminaire, les archives diocésaines et l'Institut théologique de Compostelle d'une part, l'école universitaire du travail social, dépendant de l'Université de Compostelle, d'autre part. Le reste de l'ancien monastère est l'Hospedaria San Martino Pinario, un hôtel de 81 chambres qui a gardé sa facture XVIe siècle malgré tout le confort moderne. Seule l'église, aujourd'hui musée, est visitable.

Couvent Santo Domingo de Bonaval

Le couvent a été fondé au XIIIe siècle mais l'ouvrage actuel est le résultat de travaux de siècles postérieurs.

Le document le plus ancien mentionnant le couvent date de 1228. Toutefois il n'a reçu son nom actuel de Santo Domingo qu'au XVe siècle. L'église du couvent est l'une des plus grandes de Saint-Jacques. Son plan est basilical avec trois nefs et trois absides. Le style architectural est de transition entre le roman et le gothique. Le plus grande partie du couvent reste de style baroque comme on peut l'apprécier sur sa façade. Il fut classé monument national en 1912. Un grand écrivain romantique de Galice est enterré à l'intérieur du couvent : Rosalía de Castro.

L'hôtel San Francisco

Selon la tradition, le couvent de San Francisco de Valdedios a été fondé par saint François d'Assise lors de sa visite à Saint-Jacques-de-Compostelle en 1214, à la place de Val de Dios. Le terrain a été acheté aux moines de San Martín Pinario pour le loyer annuel symbolique d'un panier de truites. La fondation, entourée de légendes, est décrite dans une inscription sur le mur du couvent actuel. On y raconte que saint François en confia la construction à un charbonnier



nommé Cotalay, qui trouva miraculeusement un trésor avec lequel il put payer ces travaux.

L'édifice d'origine s'est effondré au début du XVIIIe siècle et il ne reste que cinq arcs gothiques dans le cloître et le tombeau de Cotalay. Le temple baroque actuel a été construit selon les plans donnés par Simón Rodríguez entre 1712 et 1719 et est d'une grande simplicité et pureté formelle ; Sa construction, qui impliquait un changement d'orientation de l'église, a suscité un malaise parmi les moines et les habitants du lieu en raison de l'ampleur des travaux, ce qui a été résolu en abaissant la hauteur de l'église.

JOURNÉE DU 30 AVRIL 2025



ST. JACQUES - VIGO BAIONA



Hôtel Parador Baiona

Avec petites routes – 116 km

Sur le parcours un détour par les villes
de Pontevedra et Vigo.

Départ de Saint Jacques :	9,30 h
Arrivée Pontevedra :	11,00 h
Départ Pontevedra :	12,30 h
Arrivée Vigo :	13,15 h
Départ Vigo :	16,00 h
Arrivée Baiona :	16,30 h

(Horaire prévisionnel)

Guide de Pontevedra

"Pontevedra donne à boire à ceux qui passent par là" est un dicton galicien qui exprime très bien l'essence de cette ville : l'hospitalité.

La ville de Pontevedra doit son origine au Camino de Santiago. A la fin du XI^e siècle, l'évêque Osmundo ordonne de construire un pont, « Pons Ferrata » sur la rivière Sil pour faciliter le passage des pèlerins. Une population est alors créée noyau de population qui se joint à un autre quartier dont la construction a été ordonnée par Fernando II en l'autre rive.

Cette culture de l'accueil se reflète dans la Virxe Peregrina (Vierge Pèlerine), emblème du Chemin Portugais vers Compostelle, honorée par les habitants de Pontevedra dans une église étrange, monument national, en forme de coquille Saint-Jacques.

Pontevedra, ville de longue tradition maritime et marchande, conserve une des vieilles villes historiques les plus importantes et élégantes de Galice. Près de la ria de Pontevedra, l'ancienne grande ville étend son enchevêtrement de rues et places qui recèle d'importantes édifications civiles et religieuses.

Pendant la Renaissance, se répandit une légende selon laquelle Pontevedra aurait été fondée par Teucer, l'un des héros grecs de la conquête de Troie, qui l'aurait nommée Belenes, avant de retourner en Grèce. Pour cette raison, un poème en latin est inscrit sur la façade de la mairie, disant :

"Le brave Teucro vous a fondé aux bords de cette rivière pour qu'en Espagne vous soyez un village merveilleux, du Cebedeo l'épée couronne votre noblesse; un château, un pont et la mer, sont le sceau de votre noblesse."

Tout au long de son histoire Pontevedra, a été reliée au passage de l'estuaire. Les Romains l'appelaient Ad Duos Pontes et au Moyen Âge, elle était connue sous le nom de Pontis Veteris (Vieux pont), nom qui a survécu jusqu'à ce jour. Pour réactiver son économie, en 1452, elle fut déclarée "Port de Galice" et, en 1467, elle obtint la concession d'organiser une foire libre d'impôt, qui durait 30 jours sur la Plaza de la Herrería. De ses chantiers navals sortit la caravelle colombienne de la Santa Maria, surnommée "La Gallega". La guilde des mariniers (pêcheurs) rassembla assez de richesse pour être le principal financier de la construction de la grande église de Santa María La Mayor. Mais les activités industrielles et commerciales furent fortement réduites à la fin du siècle en raison de la perte de tirant d'eau de la rivière Lérez. Au XVII^e siècle, Vigo l'avait déjà remplacée comme port principal.

En juin 1809, après leur défaite lors de la bataille du pont de Sampaio, les troupes napoléoniennes du général Ney se retirèrent à Pontevedra mettant la ville à sac. Pendant le XIX^e, Pontevedra deviendra la capitale de la province de même nom, abattant ses murailles quelques années plus tard pour une libre expansion urbanistique. Le 6 décembre 1931, Castelao et Boveda avec d'autres dirigeants du parti « galeguiste » de Pontevedra, fondé en juin de cette même année, convoquèrent en assemblée tous les nationalistes pour former un Parti Galeguista Unifié.

Patiemment construite au fil des siècles, Pontevedra conserve l'une des plus importantes et élégantes vieilles villes de Galice, déclarée Ensemble Historique en 1951 qui est composé d'une ville fortifiée de rues pavées dont les jolies petites places portent les noms des guildes, certaines d'entre elles sont à arcades. Parsemé de constructions cultes et populaires ce quartier est totalement piétonnier. En son centre, sur la Plaza de España, s'élève l'Hôtel de Ville, un bâtiment éclectique du XIX^e siècle.

L'Alameda

En face de l'Hôtel de Ville, un des parcs publics les plus connus, qui occupe l'ancien potager du couvent de Santo Domingo. Dans la zone se trouvent plusieurs organismes officiels et monuments, comme celui aux héros de Ponte Sampaio, qui rappelle la victoire sur les troupes de Napoléon en 1808. Là, vous pouvez également voir les ruines du couvent gothique de Santo Domingo, fondée en 1281, dont seulement une partie du chevet est conservée, l'église héberge quelques pièces

archéologiques étant l'un des départements du Musée provincial, ainsi qu'une partie du travail néo-classique, réalisé selon les plans de Álvarez Reguera.

L'église de San Bartolomé

Une église jésuite baroque construite entre 1696-1714 qui abrite une collection extraordinaire de retables et de sculptures attribués à de grands artistes tels que Pedro de Mena et Gregorio Fernández entre autres. Contigu est l'Édifice Sarmiento, siège du Collège de la Compagnie de Jésus jusqu'à leur expulsion en 1767, qui est actuellement l'un des sièges du Musée de Pontevedra.

Basilique de Santa María la Mayor

La basilique Santa María la Mayor est l'un des joyaux de l'architecture gothique de Galice.

Construite au XVI^{ème} siècle par la corporation du métier des pêcheurs de « mareantes » (navigateurs), les formes de ce temple Renaissance grandiose témoignent d'un grand raffinement. Ses auteurs sont Joao Noble et Cornelius de Hollande. C'est un exemple du style gothique élisabéthain.

Ainsi, à l'intérieur de l'édification, on peut apprécier ses trois nefs couvertes de voûtes en croisée d'ogives et une série de chapelles latérales. De la partie externe ressort sa façade principale, œuvre de Cornelis de Hollande et Juan Nobre.



La façade ouest, ouvrage de C. de Hollande, est réalisée à la façon d'un retable, avec trois registres richement décorés. La façade sud présente un immense transept et le portail s'ouvre sous un arc en plein cintre, bordé d'un piédroit et d'ornements baroques. L'intérieur est composé de trois nefs séparées par des colonnes. Le retable du maître-autel en bois de châtaignier et de noyer date de la fin du XIX^e siècle et du début du XX^e. C'est l'œuvre d'un ébéniste et sculpteur de Saint-Jacques. La sculpture du Cristo del Buen Viaje, à qui les dévots demandent une protection au cours de leurs voyages, se trouve à gauche du portail sud.

Elle est basilique mineure depuis 1962, lorsque le Pape Jean XXIII l'a élevée à ce rang.

Ruine du couvent Santo Domingo

Le couvent, fondé en 1281, a appartenu à l'Ordre des Dominicains. Cette construction est de style gothique. De l'église, il ne reste plus que le chevet avec cinq chapelles polygonales. Le corps de l'église fut construit au XVII^e siècle et détruit au cours du XIX^e, tout comme le couvent avec son cloître et ses dépendances. Une partie de l'œuvre néoclassique subsiste. Celle-ci fut réalisée en suivant les plans d'Álvarez Reguera.



Sanctuaire de la Peregrina

La vocation mariale de cette église ainsi que son étonnante forme en coquille Saint-Jacques indiquent qu'il s'agit d'un temple consacré aux pèlerins du chemin de Saint-Jacques.

Jouxtant l'église gothique de l'ancien couvent San Francisco, près du chemin de Saint-Jacques portugais, elle fut construite entre 1778 et 1832 sur des plans d'Antonio de Souto et Bernardo José de Mier – caractéristiques du baroque finissant avec des éléments néoclassiques. Elle se distingue surtout par son plan en forme de coquille Saint-Jacques et sa façade convexe, flanquée de deux

tours jumelles, où se mélangent le baroque avec le style néoclassique. La nef en elle-même, s'achevant sur la sacristie, est en croix. Elle est précédée d'un atrium avec un escalier et une balustrade à pinacles, et présidée par une image (XIXe) de la Vierge de la Peregrina, patronne de la ville et de la province de Pontevedra. Le grand retable, néoclassique, a été réalisé en 1789 par Melchor de Prado.

L'église de San Francisco

Construite en style ogival tardif entre le XIVe et le XVe siècle, elle fait partie des églises de style mendiant de Galice. De style gothique, son plan est en croix latine, avec une seule nef, un transept, un plafond en bois et un chevet avec trois absides polygonales, surmontées de voûtes en croisée d'ogives. À l'extérieur, mentionnons la façade principale et le portail doté d'archivoltes brisées. L'intérieur abrite le tombeau de l'amiral et poète Payo Gómez Chamiro, du XIIIe siècle.



Musée de Pontevedra

L'un des plus importants de Galice, mérite une attention particulière. Les fonds du musée sont répartis entre cinq sièges différents le couvent de Santo Domingo et quatre autres édifices les *pazos* (palais de courtisans) construits dans le dernier tiers du XVIIIe siècle sur la Plaza de la Leña, exemples clairs de l'architecture urbaine galicienne.

Le couvent de Santo Domingo, le palais Sarmiento, et les maisons de Castro Monteagudo, García Flórez et Fernández López.

La maison de Castro Monteagudo, du XVIIIe, abrite les collections d'archéologie, d'orfèvrerie préromaine et romaine, d'orfèvrerie populaire et civile (collection Fernández de la Mora) et de peinture espagnole, italienne et flamande du XVe au XVIIIe siècle. La maison de García Flórez, du XVIII, est unie à la précédente et abrite des objets en jais, des gravures, de la sculpture religieuse, des faïences de Sargadelos, le bureau de l'amiral Méndez Núñez, une reproduction du carré des officiers de la frégate Numancia, et une cuisine traditionnelle galicienne. Sur la



même place où se trouvent les deux précédentes, la maison de Fernández López abrite les salles de peinture espagnole des XIXe et XXe siècles. À proximité de l'église de San Bartolomé, le palais Sarmiento, du XVIIIe, est consacré à la peinture galicienne contemporaine et aux expositions temporaires. Les ruines du couvent de Santo Domingo exposent des vestiges architecturaux de diverses provenances, comme des chapiteaux romains et gothiques, des sarcophages et des pierres tombales.

GUIDE DE VIGO

Vigo a reçu le surnom de cidade olívica (ville des oliviers).

Vigo et sa région ont été peuplés depuis l'antiquité. Même si aucun site archéologique du paléolithique n'a été localisé, le Musée municipal Quiñones de León conserve, parmi sa large collection archéologique, une cinquantaine d'outils taillés en quartz et en quartzite datés de l'Age de la pierre.

Plusieurs haches de main, de l'âge Néolithique ont été trouvées. De cette période, il y a de nombreuses constructions funéraires, des tombeaux ou « mémoas » sur les collines de Vigo, parmi lesquelles il faut signaler celle qui s'appelle Casa dos Mouros et qui se trouve sur la montée du parc d'A Madroa.

Il y a aussi de nombreux pétroglyphes dans les collines qui entourent la ville et parmi les quelles il faut souligner ceux de Fragoselo et de Millaradas. Pendant la transition du III^e au I^{er} millénaire av. J.-C. il y a de nombreux ensembles de gravures rupestres avec des représentations de motifs géométriques, d'armes et de faune.

Plusieurs découvertes de céramique, d'armes en bronze et d'autres gravures rupestres montrent l'existence d'habitants pendant l'Âge du bronze, entre les années 1900 et 800 av. J.-C. La culture castreña (celte), de l'Âge de fer qui s'est développée en Galice du VII^e siècle av. J.-C. jusqu'à la fin du V^e siècle après J.-C. a laissé à Vigo de nombreux vestiges, tels que 26 costros. Le plus grand de ceux-ci est en partie reconstruit et il peut être visité sur le flanc du parc d'O Castro. À cette époque, Vigo a eu une des plus grandes densités de population de toute la Galice.

À l'époque romaine Vigo se nommait Vicus Spacorum.

Le musée Quiñones de León, montre l'existence d'une intense activité portuaire et commerciale le long du littoral de Vigo depuis le premier siècle av. J.-C. jusqu'au I^{er} siècle après J.-C. De cette époque, il y a d'importants vestiges : des colonies parsemées sur le littoral, comme la Cité romaine de Toralla, des restes d'installations portuaires et de salaison de poissons, des rues, la nécropole ainsi qu'une intense romanisation des agglomérations de costros préexistantes. Les dernières fouilles réalisées dans le quartier historique et l'Ensanche (quartier neuf), comme celles qui sont représentées à Salinae, montrent l'existence d'une importante colonie humaine entre les siècles II^e et VI^e après J.-C.

Pendant cette période, où l'Église dominait la société galicienne, Vigo a dépendu plusieurs années du monastère cistercien de Melén. Il s'agit d'une époque caractérisée par de fréquentes incursions de pirates nordiques qui obligeaient la population à se déplacer vers l'intérieur et à se réfugier dans la colline d'O Castro.

Au Moyen Âge, Vigo était connue par ses olivraies et par son commerce de la pêche, prospère. Il y a des documents d'églises romanes qui prouvent l'existence d'importantes colonies de population pendant les siècles X^e, XII^e et XIII^e à des endroits qui coïncident avec d'actuelles paroisses : Santiago de Bembrive, San Salvador de Coruxo et Santa Maria de Castrelos. Deux ponts romans, un à Sérdoma et l'autre à Fragase, existent encore et de nombreux objets sont conservés au Musée Quiñones de León.

À partir du XI^e siècle, la ville commence à récupérer de la population près de la paroisse de Santiago de Vigo et du quartier pêcheur de Santa Maria, qui constitue actuellement le quartier historique.

Mais le développement de Vigo a été réduit car la Couronne a limité à Baiona, la ville voisine, le privilège de commercer par mer avec d'autres villes atlantiques.



Malgré les pirates, Vigo gagne de la population grâce à la pêche de la sardine qui est la principale ressource économique et un stimulant pour le commerce. Des attaques comme celles de l'anglais Francis Drake en 1585 et en 1589 ou des turcs en 1617 ont obligé à construire en 1656 les murailles de la ville et le château de San Sebastian.

En 1702, a eu lieu l'épisode le plus important de l'histoire de la ville, la bataille de Rande. La flotte anglo hollandaise a poursuivi jusqu'à la baie la flotte de l'Argent espagnole revenant de l'Amérique du Sud, et les navires français qui l'escortaient, même si une partie du trésor américain a pu être déchargé à temps, les anglais, victorieux, ont emporté plusieurs navires et leur contenu, et beaucoup d'autres ont été coulés à l'anse de San Simén.

En 1778, le monopole des ports autorisés à commercer avec l'Amérique est perdu et Vigo commence à bénéficier de ce trafic. Les défenses de la ville sont alors améliorées grâce à de nouveaux bastions comme celui de À Laxe, et sa muraille composée de sept portes : Falperra, Berbés, de Mar, Laxe, Gamboa, Sol et celle de Placer, des endroits qui donnent le nom à des rues. La ville commence alors à grandir grâce aux commerçants et industriels catalans qui ont installé pendant la deuxième moitié du XVIIIe siècle des fabriques de salaison, de savon et de productions de cuir et lin, grâce à eux, des œuvres d'art arrivent de toute l'Europe et sont conservées encore actuellement au Musée Quiñone de Leon.

En 1809, l'armée française occupa Vigo mais la résistance populaire a réussi une rapide libération, il s'agit de la populaire Reconquête qui est encore actuellement commémorée. Cet épisode a attribué à Vigo le titre de ville « Fidèle, Loyale et Courageuse » et entraîné une série de constructions grâce à des dotations : en 1833, le chemin royal à Madrid a été arrangé, une année après, la construction de la nouvelle Colegiato se termine, vers la moitié du siècle une succursale de la Banque d'Espagne « été créée, un nouveau quai en pierre est construit. La ville grandit et ses conseillers décident de démolir les murailles pour favoriser son expansion.

En même temps, des fabriques de salaison et de dérivés marins continuent à ouvrir, ce qui entraîne la croissance de la population salariée ainsi que celle d'une bourgeoisie financière. Sans murailles, Vigo ouvre de nouvelles rues et érige de nobles bâtiments en pierre.

Vigo s'ouvre au monde, surtout grâce à ses relations avec l'Amérique. Depuis 1855, des relations périodiques à La Havane, Buenos Aires et Porto Rico ont été établies. La voie ferrée à Qurense a été inaugurée en 1881.

C'est une nouvelle ville, qui en 1899 a ajouté aux précédents le titre de « Toujours bien en santé » (« Siempre benéfica »), grâce à son accueil des militaires blessés lors de la Guerre de Cuba. Une nouvelle ville, témoins les images conservées à l'Archive Pachece, mais qui ne renonçait pas aux traditions et à l'ethnographie de sa zone rurale et qui sont encore actuellement conservées au Musée Liste.

Pendant le premier tiers du XX^e siècle, le port de Vigo est à l'image de milliers de galiciens qui se sont embarqué, accomplissant l'expérience de l'émigration, mais aussi du développement économique. Les photos de cette croissance se conservent à l'Archive Pacheco, mémoire d'une époque où commencent à se créer d'importantes sociétés comme les chantiers navals Barreras et Vulcono, ou Pescanovo, et où une grande quantité de sociétés en relation avec la mer, font du port de Vigo le premier port de pêche d'Europe.

Un autre symbole de la ville a été le tramway qui a commencé à fonctionner en 1914, un moment où une grande activité sociale naissait avec des journaux, des associations et des organisations à caractère politique ou syndical. Un dynamisme qui s'est tu avec le coup d'État fasciste contre la République puis la Guerre civile.

Au fur et à mesure que le siècle avance, Vigo absorbe les communes de Bouzas (1904) et de Lavadores [1941], mais tout cela sans perdre son caractère plus rural, qui peut encore être contemplé à la périphérie et qui se conserve au Musée Liste, La Gran Via est tracée vers la moitié du siècle, des industries comme Citroën s'installent et de nouveaux quartiers comme Coia sont créés. Cela permet une grande croissance démographique et la ville passe des 30 000 habitants en 1910 aux presque 300 000 habitants de nos jours.

Actuellement, Vigo est une ville industrielle mais aussi de services. Une ville d'avant-garde qui peut être observée dans le Musée d'Art contemporain [MARCO], et dans ses bâtiments modernes et espaces urbains. Le secteur de l'automobile, des chantiers navals, des conserveries, du bâtiment, de la mode... font de Vigo le moteur économique de la Galice et un point de référence aussi pour le nord du Portugal.

Cidade Vella

La Vieille ville s'articule autour du quartier de pêche de O Berbés, près du port. Dans ce quartier, d'Intérêt Touristique Historique, se trouvent les arcades de la Plaza de la Constitución, les rues de pêches et maisons décorées de blasons. Dans cet ensemble de petites rues, où les façades portent généralement des miradors vitrés, se dresse notamment la Colegiata (collégiale) de Santa María, concathédrale de Vigo-Tui. Il s'agit d'une construction néoclassique érigée sur les restes d'une église gothique incendiée par le pirate Drake. C'est dans cette zone que nous pouvons visiter le Marché de Pedra, un lieu unique pour acheter et déguster les huîtres de Galice. Le Vigo le plus moderne se déploie en un triangle formé par Puerta del Sol, Colón et Urzáiz. Ses grandes avenues comptent des édifices insignes comme le centre culturel García Barbón, œuvre de Antonio Palacios. Dans la zone moderne s'élève un des plus beaux miradors sur la ría de Vigo, le Monte do Castro. Parmi les bois et les espaces récréatifs se dissimulent les restes des « castros » (fortifications) qui formaient

l'implantation primitive, en plus des ruines du Château O Penso, du Xème siècle. Sur ses fondations fut dressé l'actuel Château de la Torre au XVIIème siècle. Le vaste Parc municipal de Castrelos se trouve à l'ancien emplacement de la propriété du Pazo Quiñones de León. Entre jardins néoclassiques et arbres centenaires, le Musée municipal nous offre une intéressante collection constituée de stèles romaines, meubles et sculptures, et une pinacothèque qui rassemble aussi bien des œuvres européennes baroques que des auteurs galiciens modernes. Le parc compte de plus un auditorium à l'air libre, où se tiennent d'importants événements musicaux.



Les monts de A Madroa et A Guía, qui encerclent la ville de Vigo, constituent d'exceptionnels observatoires desquels on peut admirer le paysage environnant. Le premier offre l'occasion de visiter le Parc Zoologique, tandis qu'au Parc municipal de la Guía s'élève l'ermitage de Nosa Señora da Guía. Le Musée de la Mer de Galice, situé à la Punta do Muiño, dans la paroisse d'Alcabre, comporte deux édifices, des jardins, une place et un quai. Cet ensemble, œuvre d'Aldo Rossi et de César Portella, abrite divers éléments en rapport avec la mer.

Bataille navale de Vigo, la bataille du trésor englouti

La bataille navale de la baie de Vigo eut lieu le 23 octobre 1702 dans la baie de Vigo et mit aux prises une flotte anglo-hollandaise dirigée par l'amiral George Rooke, avec un convoi franco-espagnol commandé par les amiraux François Louis Rousselet de Châteaurenault et Manuel de Velasco.

Rooke, tenu en échec devant Cadix, avec une flotte anglo-hollandaise de 49 navires, renonce le 29 septembre 1702, fait route vers l'Angleterre. Alors qu'il fait relâche à Lagos (Portugal), il apprend qu'un convoi espagnol, chargé de ramener en une fois toute la production des colonies américaines de l'année précédente, a quitté La Havane le 24 juillet et avait reçu ordre de détourner sa route de Cadix, où devait se trouver Rooke, vers Vigo, qu'il avait atteint le 23 septembre.

Décidé à rendre un peu de lustre à sa mission, Rooke fait voile immédiatement vers Vigo, où il tombe sur l'escadre de 40 vaisseaux français et espagnols en train de décharger le fret. La flotte espagnole est composée de 20 navires ramenant leurs riches cargaisons des Indes Occidentales commandée par Velasco, et de son escorte de 20 vaisseaux de la Marine

royale française. Châteaurenault avait déjà organisé la protection du port en refermant la darse par des herses de mâts de navire qu'il avait donné l'ordre d'abattre ; l'entrée du port était couverte par

des pièces d'artillerie en batterie depuis les forts de la ville et de l'île San Simón, non loin de Redondela.

La bataille de Vigo coûte 18 vaisseaux à la France et 11 à l'Espagne. Au premier plan, les vaisseaux anglais et hollandais. Anonyme.

L'affrontement se déroule dans la baie de San Simón où les Franco-Espagnols se sont abrités, pensant ainsi pouvoir se garder de toute tentative d'attaque de la part des Anglais.

L'assaut est un succès total pour Rooke. 12 des vaisseaux français sont détruits. Les Anglo-hollandais s'emparant du reste de l'escadre (6 vaisseaux et deux frégates). 11 navires espagnols sont détruits et 9 sont capturés. La flotte anglo-hollandaise ne perd aucun bâtiment.

Les vainqueurs récupèrent 14 000 livres de butin (près de 3 millions de livres avaient déjà été déchargés par les Espagnols avant l'assaut).

La légende suivant laquelle une partie du butin de Vigo serait encore sous les eaux, dans les épaves de certains navires, eut longtemps la vie dure. On en trouve un écho dans le célèbre roman de Jules Verne, 20 000 lieues sous les mers, où le capitaine Nemo montre à ses hôtes l'épave d'un navire espagnol. On y fait référence également dans le roman La Bataille invisible, de Gaston Leroux, où Alliés, commandés par le capitaine Hyx, et Allemands tentent de s'emparer des richesses englouties en faisant une véritable guerre de tranchées au fond de la baie de Vigo (action se passant pendant la Première Guerre mondiale).

En juillet 1805, une flotte franco-espagnole de vingt vaisseaux de ligne et sept frégates, commandée par le vice-amiral Pierre Charles Silvestre de Villeneuve, revient des Antilles où elle a leurré Nelson, en vue de rallier Brest. Son objectif, après s'être renforcée des escadres du Ferrol et de Rochefort, est de dégager la flotte de Ponant (21 vaisseaux) enfermée à Brest, et de repousser la "Channel Fleet" (30 vaisseaux de William Cornwallis), pour déboucher sur le pas de Calais et couvrir le transport de la Grande Armée de Boulogne à Douvres.

La bataille du cap Finisterre ou bataille « des quinze-vingt », 23 juillet 1805 ; par William Anderson.

Le 23 juillet 1805, alors qu'elle est en passe de réussir ce plan audacieux, la flotte de Villeneuve (14 vaisseaux français et de six espagnols commandés par l'amiral Federico Gravina), se heurte au nord du cap Finisterre, à une flotte de 15 navires du contre-amiral Calder. Malgré l'infériorité numérique les Britanniques capturent deux navires espagnols avant que le brouillard ne sépare les flottes. Le lendemain, malgré les incitations de Federico Gravina désireux de récupérer ses vaisseaux capturés, Villeneuve ne profite pas de sa supériorité numérique, de tous les vaisseaux français intacts, de l'avantage du vent pour attaquer la flotte pourtant éprouvée de Calder.

Le vent tourne et désunit ses navires, et le 28 juin, il rassemble sa flotte en baie de Vigo, puis il se réfugie en rade de La Corogne le 1er août. Là il peut se renforcer d'une dizaine de vaisseaux qui l'attendaient au Ferrol. Malgré les ordres de rallier Brest, très clairs, de Napoléon, Villeneuve tergiverse. Le 7 il fait une nouvelle tentative et prend la mer en voguant au-devant de l'escadre de Rochefort, du contre-amiral Zacharie Allemand, dont il sait qu'elle croise au large dans le golfe de Gascogne et cherche à établir le contact. Villeneuve l'aperçoit sans doute mais il la prend pour une flotte ennemie. Inquiet, il se replie de nouveau

sur Vigo début août. Il est vraisemblable que Villeneuve a cru les rumeurs qui circulaient sur la présence d'une importante force navale britannique dans la baie de Biscaye. Il redoute d'avoir à affronter avec des navires éprouvés par six mois de mer et des équipages épuisés et malades. De fait, mais seulement le 15 août, Cornwallis a pris la lourde décision de détacher vingt de ses vaisseaux pour renforcer Calder contre Villeneuve, ce qui ne lui en laisse que onze pour garder la Manche.

Le 15 août, ruinant les espoirs de Napoléon d'envahir l'Angleterre, Villeneuve renonce définitivement à son objectif, quitte la ria de Vigo pour Cadix.



Cadix où sa flotte s'enferme le 21. Deux mois plus tard elle sera anéantie par Nelson, au large du cap Trafalgar, anéantissant définitivement toute menace pour l'Angleterre.

Mont O Castro

Il est le témoin des origines de la ville. Vous pouvez en effet y contempler les premiers vestiges archéologiques de Vigo, qui remontent aux II^e et III^e siècles av. J.-C. Au sommet de celui-ci, vous pourrez admirer l'une des plus belles vues sur la ville. Le mont se divise en plusieurs parties. Le sommet où vous retrouverez un parc et un ancien château, aussi connu sous le nom de Château O Castro. Alors qu'en contrebas, se trouve le site historique de O Castro qui remonte au III^e et I^{er} siècle a.v J.C. Le meilleur point de vue se situe sur le plus haut point du sommet, non loin du château.

Sede Afundación Vigo

Le centre social Afundación est le plus grand centre d'exposition de la ville. Celui-ci se trouve dans la Casa Bárcena, un bâtiment magnifiquement rénové accompagné d'un charmant jardin extérieur. Des visites guidées vous permettent d'avoir accès à la collection d'art de la fondation.



Parc municipal Quiñones de León

Le Pazo Quiñones de León est l'un des endroits les plus intéressants de Vigo. Il s'agit d'une vieille maison avec de nombreux jardins, qui a appartenu aux puissants des siècles passés. À l'intérieur, on peut voir de nombreux objets de valeur datant des XVII^e, XVIII^e et XIX^e siècles, tandis qu'à l'extérieur, les jardins sont parfaitement entretenus et manucurés. Le jardin est le résultat des transformations réalisées au cours du dernier tiers du XIX^e siècle par le duc d'Alcedo, marié à une anglaise à laquelle on doit sans aucun doute le caractère britannique de l'ensemble. Le jardin, situé à l'arrière du pazo, est organisé en trois niveaux aux caractères très différents : la roseraie, linéaire, où se trouve la fameuse fontaine du Prince des Eaux, le jardin français (réalisé par un jardinier portugais), de type géométrique avec des haies de buis taillées, et le jardin anglais, également dénommé la « Prairie du thé ».



Parc municipal de la Guía

La ville de Vigo contient une foule de parcs urbains et d'espaces verts. L'un de ces jardins, qui offre des vues privilégiées sur la ria, est le parc municipal de la Guía. Couronné par l'ermitage de Nosa Señora da Guía, il s'agit d'un grand espace naturel où abondent les pins et les chênes, et depuis lequel on peut admirer dans toute sa splendeur la magnifique ria de Vigo. Les nombreux sentiers qui parcourent les lieux sont parfaits pour se promener et profiter de la nature, à seulement quelques mètres de la grande ville. En contrebas, se trouve la plage de A Punta.

Marco. Musée d'art contemporain de Vigo

Le principal objectif de ce centre d'art est la diffusion de propositions et de mouvements culturels contemporains.

Il occupe un imposant bâtiment du XIXe siècle classé Bien d'intérêt culturel et qui servait autrefois de palais de justice et de prison : le contraste avec la collection d'avant-garde qu'il renferme est saisissant. Les collections de ce musée situé au cœur de la ville de Vigo offrent au visiteur un choix de la production artistique récente dans une vaste gamme d'activités créatives : arts plastiques, architecture, vidéo, art sur le net, création et mode. Le centre possède trois axes

de programmation d'expositions : le premier concerne des expositions nationales et internationales sur l'art et la culture actuelle ; le second soutient la recherche et la récupération d'auteurs ou de mouvements galiciens d'avant-garde ; et le troisième est consacré à des productions d'artistes émergents. La salle des conférences du musée propose régulièrement des séminaires, conférences et cycles audiovisuels d'intérêt.



Musée municipal de Vigo « Quiñones de León »

Installé dans le manoir, qu'en Galice on appelle *pazo*, de Castrelos, du XVIIe siècle, le musée est entouré de beaux jardins avec fontaines et bassins du XIXe siècle.

Ce palais, qui est l'une des plus belles constructions de Vigo, fut commencé en 1670. L'édifice, restauré à la fin du XIXe et au début du XXe siècle, est l'actuel siège du musée municipal de Quiñones de León, où sont exposés des vestiges archéologiques trouvés dans la ville et ses environs, ainsi qu'une intéressante collection de peinture galicienne. Le *pazo* est situé au cœur du parc de Castrelos, environnement exceptionnel dont les beaux jardins de style français imaginés au XVIIIe siècle par Jacinto de Matos, un paysagiste portugais méritent une visite.

Musée de la mer de Galice

Sur la rive même de la ria de Vigo, au lieu-dit « Punta de Miño », se trouve le musée de la mer de Galice.

Ensemble urbanistique composé de plusieurs bâtiments et espaces extérieurs, il est délimité par un mur et par l'océan Atlantique lui-même. À travers plusieurs expositions, le site offre une vision globale de l'importance passée et actuelle de la mer et de la pêche dans la vie de la Galice. Mis à part un parcours historique, le musée fait découvrir au visiteur les écosystèmes marins et leur biodiversité, et tout ce que représente la mer, dans des aspects très différents.

Ermitage Nosa Señora da Guía

L'ermitage dédié à Nosa Señora da Guía est né d'un projet de l'architecte Manuel Gómez Román, datant de 1952. Néanmoins, l'idée de sa construction sur la cime du mont de la Guía remonte à plus longtemps. Le temple, qui s'inspire d'un style baroque compostellan, comporte deux parties en arcades sur les côtés. L'église, qui adopte un plan basilical et possède une abside polygonale, se dresse au-dessus d'une plate-forme réalisée sur un mur. Dans l'un de ses angles, se trouve une image de la Vierge. La construction se distingue par son entrée principale au fronton droit, et par sa grande tour marquant le centre de l'ensemble.

La Co-cathédrale de Vigo

Située sur la place Princesa, cette église de style néoclassique du XIXe siècle présente une façade imposante et un intérieur orné de magnifiques autels, de sculptures et de vitraux colorés.

L'église Santa María est l'édifice religieux le plus populaire de la ville de Vigo. Connue sous le nom de « La Colegiata », elle abrite l'image du Cristo da Victoria (le Christ de la victoire). Bien que ses origines remontent au Moyen Âge, au XIXe, le temple fut démoli pour être entièrement reconstruit tel qu'on le connaît aujourd'hui. Sa première pierre fut posée en 1816, et les travaux se prolongèrent jusqu'en 1836. Ses trois nefs, deux latérales très étroites et une centrale très large, sont couvertes de voûtes en plein cintre. La séparation entre les nefs est assurée par douze colonnes doriques.



Pazo de San Roque

Situé sur le domaine du même nom par son extension occupe deux rues (San Roque et Philipppines) et est une propriété privée. Ce Pazo a été construit à la fin du XVIIe siècle et a été habité par la famille Mendez de Sotomayor. Commandant de la Marine Vigo Francisco Quiroga a été le dernier comte qui a vécu dans le manoir, car en 1925 il a été acquis par la Caisse d'épargne (Caixanova). A l'intérieur de la ferme se trouve dans la chapelle principale de la façade avec des armoiries et des joncs et est relié par un pont avec une construction en arc de cercle, un peu détériorée par le passage du temps. La porte d'entrée de la ferme qui est ouvert au public, se compose d'un grand panneau et est également décoré de blasons en pierre. Chaque année, le 16 Août, la fête du saint, des milliers de personnes affluent vers ce pèlerinage massif en l'honneur de San Roque.



Rue des huîtres (les huîtres d'a Pedra)

La "Rua das Ostras" (rue des huîtres) est une rue emblématique de Vigo, connue pour sa concentration de bars à huîtres. Située dans le quartier historique de Casco Vello, cette rue attire les amateurs de fruits de mer du monde entier.

Que vous les préfériez naturelles, accompagnées d'un filet de citron ou agrémentées d'une sauce spéciale, vous trouverez certainement la préparation qui correspond à vos goûts. C'est l'occasion parfaite de goûter à l'une des spécialités gastronomiques les plus appréciées de la Galice.

Porta Do Sol

Elle est située dans le quartier historique de Vigo et c'est l'une des places les plus importantes de la ville, ce qui en fait un endroit clé à voir pendant vos journées à Vigo.

La Porta Do Sol est également connue sous le nom de El Sireno (la sirène) car c'est là que se trouve cette sculpture de 11 mètres de haut, qui est l'un des monuments les plus emblématiques de Vigo. Sur cette place, vous trouverez également le célèbre Dinoseito, un buisson taillé en forme de dinosaure, qui est devenu un lieu très célèbre de la ville ces dernières années.



GUIDE DE BAIONA

A Baiona se trouve une réplique à l'échelle de la « Pinta ».

C'est un musée sur l'eau dans le port de plaisance de Baiona.

Réplique de la Caravelle Pinta à Baiona

La Pinta, c'est-à-dire la « Maquillée » (celle qui est maquillée), est l'une des deux caravelles de la première expédition de Christophe Colomb en Amérique, avec la Niña, accompagnant la caraque Santa Maria sur laquelle est monté Christophe Colomb. Ensemble, elles découvrent la première route aller-retour entre le Nouveau Monde et l'Europe.

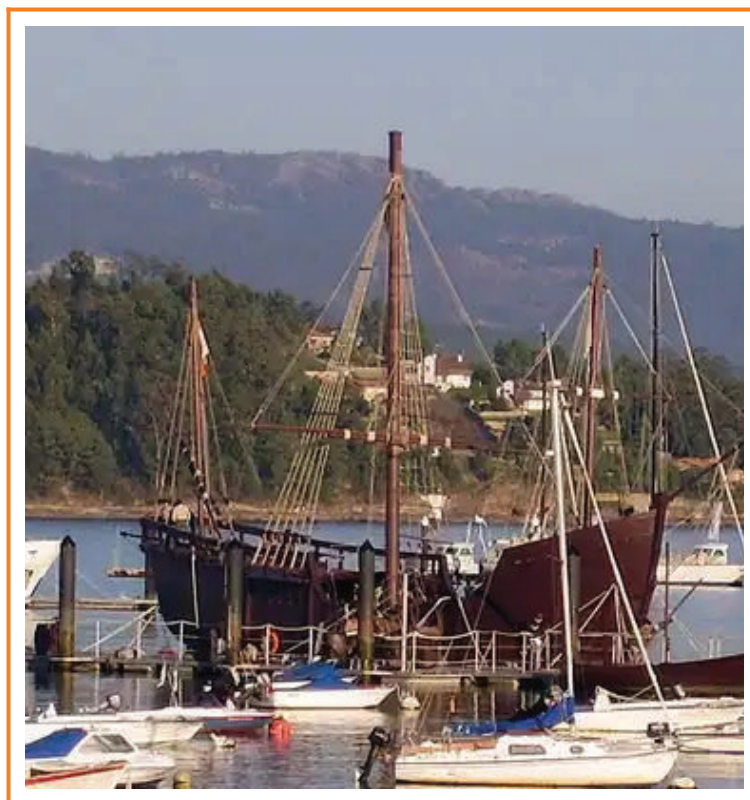
La Santa Anna, surnommée La Pinta à cause des couleurs vives de sa coque, fait environ 30 m de long sur 8 m de large. Elle nécessite 30 hommes d'équipage. Mue par deux voiles carrées et une latine (186 m² au total), elle déplace 75 tonnes.

Elle est construite dans le chantier naval de Palos de la Frontera et choisie par le capitaine Martín Alonso Pinzón, qui l'a louée précédemment, pour ses qualités nautiques. La location pour l'expédition de Colomb est payée par le conseil de Palos.

Sous le commandement de Martín Alonso Pinzón, elle quitte le port de Palos de la Frontera dans la nuit du 3 août 1492 avec la Niña et la Santa Maria. Peu après, à son arrivée aux îles Canaries, on doit réparer le timon qui s'est déboîté. Christophe Colomb soupçonne les propriétaires Gomez Rascon et Cristóbal Quintero, à qui elle a été louée et qui ont embarqué, de l'avoir sabotée pour stopper une expédition jugée trop risquée.

À 2 heures le 12 octobre 1492, c'est depuis la Pinta qu'est crié : « ¡Tierra! » par un jeune marin nommé Rodrigo de Triana, à l'approche de l'île de Guanahani, probablement San Salvador aux Bahamas.

Pendant le périple, Pinzón désobéit à plusieurs reprises aux ordres de Colomb. Notamment le 21 novembre, quand la Pinta se sépare du reste de la flotte au large de Cuba, son capitaine voulant manifestement faire ses propres découvertes. Pinzón rejoint Colomb le 6 janvier 1493, alors que la Niña rentre en Espagne (la Santa Maria ayant été perdue). Au cours du voyage de retour, le 12 février, la Pinta se détache à nouveau (tempête ou désir de son capitaine d'arriver le premier en Espagne ?). Pinzón touche l'Espagne au port de Baiona (en Galice) le 3 mars soit un jour avant Colomb qui a gagné Lisbonne. Les deux navigateurs se retrouvent le 15 mars à Palos. Pinzón qui a contracté une maladie aux Antilles meurt un mois plus tard.



Château de Monterreal



Il a été construit au XVI^e siècle. Trois des tours sont encore préservées. Il existe des traces de l'existence d'un château à cet endroit dès la conquête romaine. Par la suite, les wisigoths et les maures y ont laissé leur empreinte également. Le nom actuel a été donné par les rois catholiques. L'enceinte est protégée par trois kilomètres de remparts
Ce château, désormais transformé en un luxueux paradord, offre une expérience unique à ses visiteurs, alliant histoire, culture et vues époustouflantes sur l'océan Atlantique et la ville de Baiona.

La collégiale Santa María

Du XIII^e siècle, mérite également une halte. Le monument conserve des réminiscences romanes malgré un tracé gothique montrant l'aspect d'une fortification.



JOURNÉE DU 1 MAI 2025



BAIONA - PONFERRADA



Hôtel Ciudad de Ponferrada

Avec Autoroute et petites routes – 270 km

Sur le parcours un détour par la ville
de Monfort de Lemos

Départ de Baiona : 8,30 h
Arrivée Monfort : 10,30 h
Départ Monfort : 12,00 h
Arrivée Ponferrada : 13,30 h

(Horaire prévisionnel)

GUIDE DE PONFERRADA

Ponferrada, la capitale de la région du Bierzo, est l'une des étapes principales du Chemin de Saint Jacques de Compostelle passant par la province de León. La vieille ville de Ponferrada s'étend au pied d'un imposant château fondé par les Templiers. Les origines de Ponferrada remontent à l'époque romaine, alors citadelle. À partir du XI^e siècle, avec l'essor que connurent les pèlerinages à Saint Jacques de Compostelle, surgit une bourgade du nom de Pons Ferrata, située sur la route même du Chemin de Saint Jacques de Compostelle. Elle reçut ce nom du pont en fer qui la traversait. En 1178, le roi de León, Fernando II, plaça cette florissante bourgade sous la protection de l'Ordre du Temple. Les Templiers se servirent des remparts romains originaux pour y

construire un château. Ce château, dans lequel ils s'établirent, protégeait les pèlerins. Ceci favorisa la croissance démographique et le développement commercial de la zone. Le château templier de Ponferrada est considéré comme le plus remarquable du nord-ouest de l'Espagne. Ses origines préhistoriques la relient à un peuplement du premier âge du fer. Son emplacement privilégié en faisait une enceinte fortifiée avec différentes pièces à l'intérieur. Au total, 8 000



mètres carrés constituent les vestiges historiques de cet impressionnant château. Les vestiges trouvés à l'intérieur du château remontent à une ancienne colonie du premier âge du fer. Cet emplacement stratégique et défensif a été utilisé pendant des siècles par divers colons, car sa situation élevée et la pente abrupte de la rivière Sil servaient de protection naturelle contre d'éventuelles agressions. Au XI^e siècle, les travaux de la cathédrale de Saint-Jacques commencent sur les restes du tombeau de l'apôtre et la Route jacobéenne devient, après Jérusalem et Rome, l'un des trois grands pèlerinages du christianisme. Pendant ce temps, à Ponferrada, l'évêque Osmundo ordonna la construction d'un pont renforcé de fer (Pons Ferrata , vers 1090) pour faciliter la traversée du fleuve Sil pour les pèlerins. À proximité du pont, plusieurs groupes de personnes commencent à s'installer dans ce qui, des siècles plus tard, donnera naissance à la ville de Ponferrada. Le château surplombe le Sil et domine la vieille ville. L'édifice est de plan carré irrégulier. Ses douze tours originales reproduisaient la forme des constellations. On y accède du côté sud, en franchissant un pont-levis qui surplombe le fossé. La façade principale est flanquée de deux grosses tours reliées entre elles par un double arc en plein cintre. Plusieurs pièces entourent un grand patio intérieur, comme la salle d'armes et les écuries, sans oublier le donjon et d'autres salles, comme celles de Malpica, de Cabrera, de Malvecino, etc. Il est occupé par la bibliothèque des templiers et centre de recherche et d'études historiques de Ponferrada, qui contient près de 1 400 ouvrages, dont plusieurs fac-similés d'œuvres de Léonard de Vinci. Ce qui n'était à l'origine qu'une ville fortifiée devint ensuite une citadelle romaine. Au début du XII^e siècle, les templiers prirent possession de la forteresse, la renforcèrent et l'agrandirent afin d'en faire un palais habitable et servant de protection aux pèlerins qui allaient à Saint-Jacques-de-Compostelle.

Avant l'arrivée des Templiers, dans la première moitié du XII^e siècle, la ville fortifiée était délimitée par une clôture en pierre et en torchis, périmètre qui fut respecté lors des réformes ultérieures et qui correspond à celui actuel.

Le pont de fer construit un siècle auparavant revêtit une grande importance politique car il constitue un point de jonction avec la Galice. L'arrivée des Templiers au Château en 1178 obéit à plusieurs objectifs :

- protéger le Chemin de Saint-Jacques et ses pèlerins de l'invasion des musulmans ;
- servir les intérêts des rois Fernando II et Alphonse IX ;
- éviter les affrontements entre les nobles galiciens et léonais qui voulaient obtenir l'hégémonie de ce territoire.

Les moines guerriers resteront à Ponferrada pendant un siècle et demi, temps qu'ils mettront à profit pour réaliser divers travaux.

À l'extérieur, ils ont renforcé les murs du château et à l'intérieur, ils ont construit différents bâtiments : couvent des Templiers, pallozas ou maisons, caves, greniers et vergers, dont il ne reste pratiquement aucun vestige.

Au début du XIIIe siècle, la seigneurie de Ponferrada fut cédée par le roi de León Alphonse IX aux Templiers. Ils étendirent ainsi leur pouvoir au château de Cornatel et la légende d'un passage secret reliant les deux forteresses naquit. Guido de Garda, Maître Templier, sera l'un des premiers lieutenants du Château de Ponferrada.

Vers l'an 1300, les Templiers disposaient d'un réseau de 870 châteaux, d'une richesse importante et d'un grand nombre de chevaliers dans tout l'Occident chrétien. Sa puissance suscite des appréhensions parmi les dirigeants européens.

Accusé de péchés graves, un procès s'engage contre l'Ordre, qui se termine par la demande de sa dissolution en 1312 par le pape Clément V.

Une légende populaire raconte qu'avant de quitter Ponferrada, les Templiers découvrirent l'image d'une Vierge à l'intérieur du tronc d'un chêne. Cette sculpture est vénérée comme la Vierge de la Encina, actuelle patronne de Ponferrada et du Bierzo, qui préside l'autel de la Basilique de la Encina, construite sur les vestiges de l'ancienne église médiévale de Santa María (XIIe siècle).

Fin 1307, le pape ordonna l'arrestation de tous les Templiers et la confiscation de leurs biens. Face à cet impératif, quelques mois plus tard, le maître de l'Ordre du Temple, Rodrigo Yáñez, apparaît à Valladolid. Lors d'une telle réunion, il a convenu avec la reine María de Molina de remettre les châteaux de l'ordre dans un certain délai.

Malgré cet accord, le maître a tenu une autre réunion avec l'infant Don Felipe à qui il a cédé, entre autres biens, les droits sur Ponferrada. L'oncle du roi Ferdinand IV, l'infant Don Juan, s'oppose à ce que Ponferrada soit la propriété de l'infant Felipe et revendique cette propriété au nom du roi.

Dans le but de mettre fin à ce conflit, la reine mère María de Molina rencontre à León son fils Felipe où elle l'avertit de l'accusation qui, au nom du Pape, tombe sur les Templiers. Les lettres du pape Clément V ordonnent au roi Ferdinand IV et à sa mère, María de Molina, d'arrêter tous les frères du Temple et de confisquer leurs biens. Dans une telle situation, Don Felipe remit Ponferrada au roi Ferdinand IV, ainsi que le reste des propriétés concédées par le maître templier : les châteaux d'Alcañices, San Pedro de Latarce et Haro.

Après cet accord de 1308, la Couronne récupéra la possession de Ponferrada et de son château. La mort mystérieuse du roi, le 7 septembre 1312 à Jaén, lui a valu son surnom de « Placé ».

Après sa mort, son fils légitime Alfonso De son deuxième mariage, il eut deux descendants : Fernando et Juana de Castro. Et d'une relation extraconjugale, il aura deux autres enfants : Álvaro et Inés. Après la mort de Pedro Fernández de Castro, le roi céda tous ses biens à son fils Fernando, à l'exception de Ponferrada, qui passa entre les mains de sa sœur Juana de Castro. Après des années de disputes et de successions, les biens reviennent à la Couronne d'où ils passeront au duc d'Arjona. Il laisse des traces de son passage au château en construisant une nouvelle tour dans le Vieux Château.

Après la dissolution de l'Ordre du Temple, Fernando IV réquisitionne tous ses biens qui, à sa mort, passeront entre les mains de son successeur Alphonse XI. Des mains du roi, Pedro Fernández de



Castro assuma la seigneurie de Ponferrada en 1340 et commença la construction, à une extrémité de la forteresse, du Vieux Château avec la Torre del Homenaje Viejo. Son blason familial demeure parmi ses pierres. Le reste de l'espace intérieur fortifié serait constitué d'un ensemble complexe de bâtiments habités par des vassaux et des hommes armés.

L'absence de succession signifie que les biens reviennent à la Couronne d'où ils passeront au duc d'Arjona, qui laissera des preuves de sa présence dans le vieux château avec la construction d'une nouvelle tour : Torre del Duque de Arjona.

Mais le plus important de tous les seigneurs qui vécurent dans le château fut sans aucun doute Pedro Álvarez Osorio, premier comte de Lemos.

Pour son propre bénéfice, il épousa Beatriz de Castro, héritière du duc d'Arjona. Propriétaire du manoir de Ponferrada, il entreprendra la plupart des agrandissements du château au cours du XVe siècle :

- Au XVe siècle, les cinq tours actuelles furent construites : Moclín, Caracoles, Cabrera, Malvecino et Malpica.
- L'entrée principale avec tout son système défensif.
- Les tours du mur, la mine et la grotte d'accès à la rivière Sil (Cueva la Mora).
- La Tour de Homenaje dans le Vieux Château.
- La construction du Nouveau Palais pour en faire un quartier seigneurial. Une partie est fondée sur d'anciens vestiges templiers du XIIe siècle.

La mort de sa première épouse, Beatriz de Castro, et de son fils unique Alonso Osorio, laisse le comte de Lemos sans descendance reconnue. De son second mariage avec María de Bazán naquirent quatre filles, la première-née étant fiancée au fils de son plus grand ennemi, le comte de Benavente.

Ce fait a amené le comte à reconnaître Rodrigo, son petit-fils et fils bâtard du défunt Alonso Osorio, comme son héritier légitime. Afin de réclamer son héritage, il donna à Rodrigo l'insigne Tau, qui reste gravé dans différentes parties du château, y compris l'arc d'entrée.

Au cours des XIVe et XVe siècles, divers problèmes économiques et sociaux ont fait perdre au Chemin la splendeur des siècles précédents. Les guerres, la peste et la famine plongeront l'Europe dans la désolation et la pauvreté et le nombre de pèlerins diminuera considérablement.

Se sentant très malade, Pedro Álvarez Osorio souhaite faciliter la possession de la forteresse entre les mains de son petit-fils Rodrigo. Pour cette raison, il quitte le château de Ponferrada et s'installe avec sa femme et sa fille Juana au château de Cornatel. Il y mourra le 19 février 1483.

Les conflits continus sur la répartition de son héritage provoquent l'intervention et la réquisition de ses biens par les Rois Catholiques. Pendant des siècles, la forteresse fut gouvernée par un magistrat choisi par la Couronne.

Le premier de ces magistrats sera Juan de Torres, responsable de la quatrième tour du Vieux Château ou Tour des Rois Catholiques. Suivant l'enseigne du reste des tours et des ouvrages construits dans le château, cette nouvelle construction est marquée des écussons de ses bienfaiteurs : les Rois Catholiques et Juan de Torres. Cette tour fut construite entre 1492 et 1504 pour renforcer les défenses du château.

On pense que les travaux de renforcement de la Cueva de la Mora, construits à l'époque du comte de Lemos, datent de cette période. Cet accès au fleuve Sil garantissait l'approvisionnement en eau de la forteresse même en période de siège.

En 1504, on se souviendra de l'année de la mort d'Isabel la Católica. En 1506, Fernando de Torres, homme de confiance de Fernando le Catholique, devint le nouveau préfet de la ville. La reine Juana demande au nouveau gardien une liste des travaux nécessaires au château, parmi lesquels le renforcement de la mine d'accès à la rivière Sil. Le 28 mai 1507, Don Rodrigo, actuel comte de Lemos, attaqua et prit le château de Ponferrada, et le perdit des mois plus tard lorsqu'il fut abandonné par ses alliés. Le comte de Lemos préserve sa vie grâce à une lettre que le roi Maximilien d'Autriche envoie à Ferdinand le Catholique demandant la grâce royale du comte. En 1558, le 3ème Marquis de Villafranca del Bierzo achète la forteresse à la Couronne pour 1,3 millions de maravedís.

Il convient de noter qu'après la mort du premier comte de Lemos et afin de régler le différend sur son héritage, les Rois Catholiques ont créé et accordé le titre noble de Marquis de Villafranca au couple composé du premier-né du comte.

Le manque d'investissements dans les travaux et la conservation du château rend sa détérioration de plus en plus visible et notable. Les salles du Vieux Château sont clairement touchées, ainsi que les murs et les tours du reste de la forteresse.

En 1808, à Ponferrada s'organise une junte de défense qui jouera un rôle important dans l'organisation de la résistance aux français pendant toute la guerre. La ville sera conquise par les français en 1809, puis abandonnée. Pour qu'ils ne puissent pas utiliser la forteresse, les patriotes la font sauter en 1811, la rendant inutilisable. En 1848, la Mairie vend aux enchères les pierres de tailles du château qui peu à peu est démoli. Pour préparer un terrain de sports, en 1923 on fera sauter une partie des murs qui avaient subsisté.

Ces deux derniers siècles n'ont pas été particulièrement favorables au Château Templier. Une partie de ses pierres sera réutilisée à l'extérieur du Château pour façonner d'autres bâtiments. Ainsi, à l'extérieur du château, entre les tours Malvecino et Malpica, la construction de « Las Cuadras » a commencé en 1848 avec des pierres apportées de l'ancien couvent du Carmen. Actuellement, ce bâtiment abrite l'Office municipal du tourisme.

Au fil des années, diverses maisons, patios et caves seront construites, rattachées au Château, qui peu à peu envahiront les douves extérieures, fragilisant les fondations de la forteresse sur ce front. De même, nous trouvons des pierres avec le Tau del Castillo dans l'ancien cimetière Carmen de Ponferrada, à côté de l'auberge des pèlerins, et dans l'église voisine de San Andrés.

1908 sera une année importante pour Ponferrada, puisque le roi Alphonse XIII lui accordera le titre de « ville ». Au cours des années suivantes, le développement économique et urbain de la ville prend son envol, accompagné de l'activité minière et de la construction du chemin de fer Ponferrada – Villabino en 1918.

En 1923, le château connut l'une de ses pires crises lorsqu'on projeta à l'intérieur un terrain de football, pour lequel une grande esplanade fut aménagée. Un an plus tard, en 1924, la forteresse sera déclarée Monument National, évitant ainsi des actions susceptibles de mettre en danger son intégrité, mais sans réaliser aucun travail pour sa protection, sa réhabilitation et sa jouissance. L'abandon de la forteresse est tel qu'en 1994 elle fut fermée au public en raison du risque d'effondrement. La mise en valeur, la défense et la récupération du Château sont alors confirmées comme obligatoires. C'est ainsi que, promu par la Mairie de Ponferrada et dirigé par l'architecte Fernando Cobos Guerra, le Plan Directeur a vu le jour en 1994. Son objectif était d'entreprendre les travaux de clarification historique et de récupération des espaces dégradés du Château, en respectant la planimétrie originale.

La basilique de la Encina

L'une des œuvres religieuses les plus intéressantes de la ville. Elle fut construite en style Renaissance en 1573, alors que sa tour baroque, construite par après, date de 1614. À l'intérieur, outre la sculpture de la Virgen de la Encina, nous pouvons admirer quelques retables, dont celui du maître-autel, réalisé par Mateo Flores au XVIIe siècle.

A l'extérieur saillit une tour dont la construction s'initie en 1614 et se prolonge durant tout le XVIIe siècle. Au XVIIIe siècle, on construit la niche de la Vierge.

Malgré l'existence d'un anachronisme évident, une légende raconte que la sculpture de la Vierge a été apportée de la Terre sainte par Saint Toribio, évêque d'Astorga. On a dû la cacher afin de la préserver des invasions musulmanes.

La piste de l'image se perd et des siècles plus tard, les templiers retrouvent la sculpture cachée à



l'intérieur d'un chêne vert alors qu'ils s'approvisionnaient en bois.
La Vierge s'est alors fait appelée "Encina" comme l'arbre dans lequel elle avait été trouvée.

Le couvent des Madres Concepcionistas.

Cet édifice, à deux étages, fut construit en maçonnerie sèche par Francisco Samper à partir de 1565. Nous y remarquons sa façade, qui renferme une niche contenant l'image de la Purísima Concepción.

Le Museo del Bierzo

Situé dans la calle del Reloj, il occupe l'ancienne prison de la ville.

Les travaux de restauration la prison ont débuté environ en 1565 sous la direction du maître Francisco Samper.

L'édifice, siège actuel du Musée municipal du Bierzo, fut autrefois la maison du corregidor, la prison et le lieu de réunion du Consistoire. Sa façade possède un portail avec un arc en plein cintre et elle est flanquée d'armoiries de la ville et du comte de Toreno.

Au premier étage se trouvent cinq balcons construits sur des consoles et une cimaise. Au-dessus, le corps central conclue avec un pignon arrondi et des armes de Charles V.

L'édifice possède un plan pratiquement carré et se structure autour d'un patio central qui hébergeait jusqu'à sa récente restauration le puits. En 1799, la prison a subi un remodelage important et elle a été restaurée en 1995 par l'architecte Andres Lozano afin de l'aménager en tant que musée.

Une petite visite s'impose. On y découvre de nombreux témoignages du patrimoine historique de Ponferrada et de sa région, qu'il s'agisse d'objets, d'outils et œuvres d'art en tout genre. Le rez-de-chaussée, consacré aux implantation primitives depuis le Paléolithique inférieur jusqu'à la fin de l'époque romaine, présente une collection d'ustensiles en pierre et de pièces de céramique, entre autres. Remarquons également, correspondant à cette période, une salle consacrée aux villes fortifiées, à savoir de petits centres urbains préromains, très nombreux dans toute la région. Du Moyen Âge, le musée conserve une intéressante collection de sculptures, de peintures et de pièces d'orfèvrerie. Cette exposition reflète également les transformations socio-économiques qu'a connues le Bierzo au cours des derniers siècles, en particulier l'essor de l'industrie minière. La visite du musée se termine par les salles présentant différents aspects de la région, comme le paysage, la faune ou la flore.



Tour de l'horloge

Construite sous le règne de Charles Ier, au XVI^e siècle, sur l'une des portes des anciens remparts, la Tour de l'horloge se trouve sur l'Arc de la Eras, à l'entrée de la rue del Reloj .

Construite en plan rectangulaire, elle se compose de trois corps en maçonnerie d'ardoise et de galets. Quant aux angles et aux jambes, on a employé des pierres de taille en granit.

La Tour, construite avant 1567 se composait à l'origine de deux corps sur un arc en plein cintre: le corps inférieur affichait un important écusson de Philippe II et le corps supérieur la montre. En 1693, on a ajouté le corps qui héberge actuellement la cloche. Il s'achève au moyen d'un svelte chapiteau et on peut y accéder à travers un escalier extérieur situé dans la rue Carnicerias.

Étant donné son originalité, la silhouette de la Tour del Reloj est indissociablement unie à l'image de Ponferrada.



Hôtel de Ville

La quasi totalité de l'édifice actuel a été construite entre 1692 et 1705 selon le projet de Pedro de Arén. Les maîtres tailleurs Domingo del Campo, Juan Vierna, Diego Lopez, Santiago Gamallo, Lucas Gonzalez de Pinas, Domingo Garcia et Juan Centeno ont contribué à sa construction.

La maison consistoriale offre une structure centrale flanquée de deux tours terminée en aiguille svelte style autrichien.

Le rez-de-chaussée possède des embrasures placées sur un linteau et chacune des colonnes construites sur plinthes encadre la porte.

Le premier étage conserve la correspondance des lignes décoratives du rez-de-chaussée et met en relief une série de longs balcons construits sur consoles avec une balustrade en fer.

Les lignes des corps inférieurs se transmettent à travers les piliers en direction des deux tours où luisent les armoiries de la ville et possèdent également deux balcons sur consoles fermés par balustrade.

Un pignon solennel avec un blason possédant les symboles impériaux gravés couronne la structure centrale.



L'Usine de la lumière. Musée de l'énergie

L'Usine de la lumière. Situé dans l'ancienne centrale thermique de Ponferrada qui a fonctionné de 1920 à 1971, le musée de l'énergie est un espace de loisirs et de culture, ainsi qu'un centre de divulgation. Le prix Europa Nostra de l'Union européenne lui a été octroyé pour ses efforts en faveur de la récupération du patrimoine industriel.

Ce musée propose de découvrir comment l'électricité était produite au début du siècle dernier et de faire un voyage dans le temps grâce au portrait de la société de l'époque. Il montre également que le charbon a été porteur de changement pour la région et ses habitants. Il propose des visites guidées et dispose d'un agenda culturel et didactique, ainsi que d'un programme éducatif intéressant ayant pour objectif de rendre la science accessible à tous les publics de manière amusante. Situé dans l'ancienne centrale thermique de la Minero Siderúrgica de Ponferrada, il est considéré par le Comité international pour la conservation du patrimoine industriel comme l'un des 100 joyaux du patrimoine industriel en Espagne. En 2012, le prix Europa Nostra de l'Union européenne récompensait la restauration du bâtiment. En 2015, l'Usine de la lumière recevait aussi ce prix. Le musée de l'énergie a reçu le prix EMYA (European Museum of the Year Award) du musée européen de l'année.

L'ancienne centrale thermique de la Minero Siderúrgica de Ponferrada (connue sous ses majuscules, MSP) a fonctionné entre 1920 et 1971, ses anciens ouvriers étant les véritables protagonistes de la visite à La Fábrica de Luz. Musée de l'énergie.

Fortement liée à Ponferrada et à la région du Bierzo, plus de 200 personnes ont contribué à reconstruire l'histoire de La Fábrica de Luz. Ces contributeurs ont généreusement fait don de leur travail et de leurs efforts pour récupérer une partie fondamentale de l'histoire de Ponferrada et, grâce à eux, visiter le Musée aujourd'hui, c'est comme voyager dans le temps pour découvrir comment on produisait l'électricité au début du siècle dernier et ce que la vie C'était comme dans les centrales électriques racontée par leurs propres ouvriers, leurs souvenirs et leurs anecdotes.

En 1918, plusieurs entrepreneurs et investisseurs espagnols se sont associés pour créer la MSP. Depuis lors, l'entreprise a eu une grande influence dans l'histoire économique du pays et dans le développement des régions de Laciana et du Bierzo. Sa fondation et son développement constituent l'un des jalons industriels qui déterminent l'évolution industrielle et énergétique de l'Espagne.

Parallèlement à la réhabilitation de l'ancienne centrale électrique réalisée par le bureau technique de la Fundación Ciudad de la Energía, un grand effort a été fait pour récupérer les souvenirs de toutes les personnes liées à l'installation et les faire revivre dans chaque espace du Musée. Tous ces efforts ont été largement reconnus et sont même devenus l'un des piliers et la marque la plus représentative du Musée. Les sons, les odeurs et surtout les souvenirs des véritables protagonistes nous guident dans La Fábrica de Luz. Musée de l'énergie pour découvrir l'histoire industrielle du Bierzo, l'exploitation minière, le développement social et économique de Ponferrada et l'histoire du dernier train à vapeur resté en service en Europe.

Musée de la radio Luis del Olmo

Ouvert au public en mai 2003, il offre l'une des collections du genre les plus complètes d'Espagne. Le journaliste Luis del Olmo, créateur du musée, alimente son fonds à partir de matériel rattaché à sa trajectoire professionnelle radiophonique.

Le musée se trouve dans l'édifice appelé la «Maison des Escudos», un manoir style baroque tardif à influences rococo appartenant à la famille Garcia de las Llanas. Il possède la collection de postes de radio de Luis del Olmo qui est l'une des plus importantes d'Espagne.

Son extraordinaire collection, qui se compose de 200 appareils, vous permettra de découvrir l'évolution technique et esthétique de ces appareils en observant les premiers postes récepteurs à galène, puis les petits transistors des années soixante-dix et finalement la radio digitale de dernière génération.

Le musée dispose d'une salle de radio qui vous permettra de compléter votre visite et de connaître les meilleurs fabricants européens et américains de postes de radio tels que Telefunken, Philips, Crosley, Atwater Kent, Marconi, Radiola, etc.

Celui-ci vous offre la possibilité de connaître l'histoire de la radio en Espagne grâce aux nombreuses auditions qui ont été rassemblées par RNE, SER, COPE et ONDA CERO.

Musée du Chemin de Fer

Le 24 juillet 1918, la Cour adopte un projet de Loi du Ministère des Travaux Publics qui contemple la construction d'une ligne ferroviaire entre Villablino et Ponferrada pour transporter le charbon des bassins miniers du Sil.

Dès lors, le train devient l'axe fondamental du progrès économique et industriel de toute la zone.

Le vieux chemin de fer possédait en plus une ligne de passagers qui a fonctionné jusqu'en 1980 et qui a été la dernière à employer des locomotives à vapeur en Espagne. Dans le Musée, on conserve actuellement ces locomotives.

Sur l'esplanade, on peut découvrir une collection de locomotives de différents modèles classées par ordre de fabrication. Elles constituent un témoignage extraordinaire de l'évolution technologique.

L'édifice de la vieille Estación possède une série de pièces (plans, matériel graphique, bibliographie, etc.) qui nous permettent de découvrir ce qu'a réellement supposé le chemin de fer et l'activité minière pour la ville de Ponferrada au long de tout le XXe siècle.



MONFORTE DE LEMOS

Saviez-vous que celui qu'on appelle l'Escorial de Galicia se trouve à Monforte ? C'est l'une des nombreuses surprises qui vous attendent ici, car Monforte est une ville qui possède d'importants monuments, musées, services et points d'intérêt. La Ribeira Sacra est l'un des endroits les plus uniques de Galice. Ici, les rivières, le paysage, l'abondance des monuments romans et la culture du raisin Mencia forment un ensemble très attrayant qui gagne chaque jour de plus en plus d'adeptes.



Au centre géographique de cette zone se trouve Monforte de Lemos, qui est également la seule ville. C'est pour cette raison que cette cité est un lieu idéal pour apprendre à connaître la Ribeira Sacra, car sa situation centrale vous permettra de programmer facilement vos excursions.

Monforte est née sur le mont de San Vicente. Cette hauteur, qui domine encore aujourd'hui la ville, était à l'origine connue par les Romains sous le nom de « Castro Dactonio ». Monforte était, à l'époque médiévale, un exemple unique de ville-forteresse féodale, autour d'un monastère, avec un château situé sur un tertre stratégique (le Monte de San Vicente) et entouré d'une enceinte fortifiée parsemée de tours défensives. Certaines parties de la muraille datée entre le XIIIe et le XVe siècle ont été conservées, ainsi que trois tours et trois portes d'accès à la ville. Le donjon, bien conservé et restauré, se démarque du reste du château. De son sommet, on peut voir la vallée de Lemos, traversée par la rivière Cabe.



Par la suite, deux personnages fondamentaux de l'histoire et de la configuration de Monforte sont intervenus : le VIIe Comte de Lemos et le Cardinal Rodrigo de Castro, créateur de l'école Nuestra Señora de la Antigua (appelée Los Escolapios (les piaristes) pour avoir hébergé une école dans cette communauté), également connue sous le nom de « El Escorial »

Galicien en raison de ses similitudes avec le monastère de l'Escorial.

Dans le centre ville, il y a aussi le Pont Médiéval, le Musée d'Art Sacré de Las Clarisas, le Pazo Molinos de Antero...

L'urbanisation de la ville de Monforte est organisée autour de la rivière Cabe, qui traverse le centre ville, avec une splendide promenade sur ses rives et par le chemin de fer. L'importance qu'a eue le chemin de fer à Monforte se reflète dans le fait qu'après sa mise en place, Alfonso XII a accordé à Monforte le titre de ville (1885).



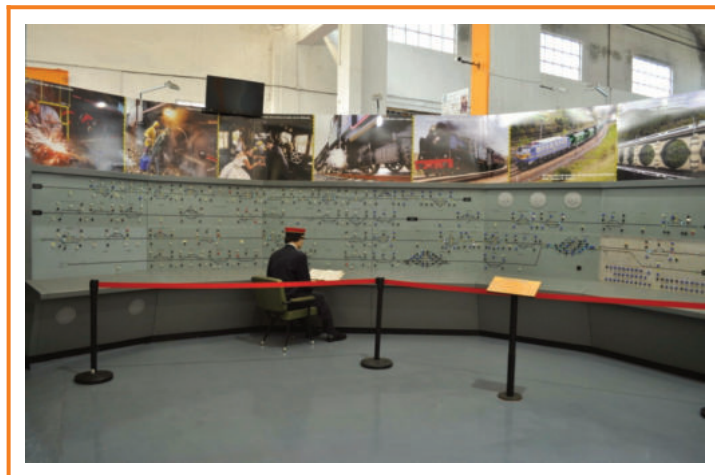
La tradition ferroviaire de Monforte est telle que le musée du chemin de fer galicien s'est implanté dans ses murs. De même, la tradition viticole de la région a fait de la ville le siège du Centre du vin de la Ribeira Sacra.

Musée du chemin de fer de Galice

Le musée du chemin de fer de Galice est abrité dans l'ancien entrepôt des trains à vapeur, qui étaient parmi les plus importantes en Espagne à l'époque.

Depuis 1883, lorsque le roi Alphonse XII a inauguré la ligne Madrid-A Coruña, Monforte de Lemos est devenu un important nœud ferroviaire qui a servi de moteur au développement de la ville jusqu'à son déclin au milieu du XXe siècle.

L'élément le plus remarquable du musée est la « nave de la rotonda », un bâtiment en forme de fer à cheval avec 38 pistes radiales et un pont transbordeur rotatif unique en Espagne. Vous pouvez également voir des locomotives et des wagons de différentes époques, ainsi qu'un parc à thème de trains miniatures.



JOURNÉE DU 2 MAI 2025



PONFERRADA - LEON



Hôtel Barcelo Conde Luna

Avec petites routes – 125 km

Sur le parcours un détour par la ville d'Astorga

Départ de Ponferrada :	9,00 h
Arrivée Astorga :	10,00 h
Départ Astorga :	12,00 h
Arrivée Léon :	13,00 h

(Horaire prévisionnel)

Guide d'Astorga

Il y a quelques deux milles ans, la Legio X Gemina installa son campement militaire, fondant ainsi *Asturica Augustus* (c'était l'époque de l'empereur Auguste) sur une position stratégique sur la Voie de la Plata (de l'argent) par laquelle les romains transportaient l'or du gisement de Las Medulas vers Merida au sud. Ce fut le siège du «Conventus luridicus Asturicense», un conseil entre romains et indigènes qui conseillait le gouverneur de la province, tout comme la résidence du Légat Juridique et du Procureur pour *Asturia et Galaecia*. Ce fut une ville prospère avec tout un réseau d'égouts, la ergastula ou prison d'esclaves et l'un des diocèses épiscopale parmi les plus anciens d'Espagne. Vers la fin du IIIe siècle, on construisit une muraille de deux kilomètres, dont nous reste la dite «Porte Romaine».

En 385, l'évêque hérétique Prisciliano fut exécuté à Treveris et la légende raconte que ses disciples auraient apporté et enterré son corps tout près de la ville.

En 410, elle fut conquise et incorporée au nouveau royaume des Sueves. Attaquée et mise à sac par les Visigoths de Teodorico II en 459, elle fut reprise par les suèves qui la perdraient à nouveau face aux troupes des Visigoths de Leovigildo en 569.

En 714, lors de leur avancée, Tariq et ses troupes arabes conquièrent Astorga. Au VIIIe siècle, les troupes du roi Alfonso I d'Asturies reprennent la ville. En 896, Bermudo el Ciego, frère du roi Alfonso III prend le contrôle de la ville, qu'il conserverait pendant les sept ans de sa rébellion. En 910, Garcia I de León fixe sa capitale à Astorga pendant quatre ans. Nouvelles mises à sac par les arabes en 987 et 995 ; en tant que ville de realengo (dépendant du roi) elle fut gouvernée par plusieurs représentants de la famille royale désignés par celle-ci.

Son développement économique favorisa depuis le IXe siècle le Chemin de Saint Jacques de Compostelle, fonctionnant à la fois, jusqu'à vingt hospitaux et hôtelleries pour pèlerins.

Vers le XVe, commencèrent les travaux de construction de la cathédrale et les murailles sont refaites. Ce processus de renaissance culmine en 1465 quand Enrique IV créa le Marquisat de Astorga.

Au cours de la guerre d'indépendance, la ville changea plusieurs fois de maîtres entre les espagnols et les français ; le roi Jose I Bonaparte, en fit le capitale du département de Esla. En juin 1812, elle fut assiégée pendant deux mois par les troupes des généraux Castaño et Wellington qui la récupérèrent définitivement.

Dans la planification du gouvernement libéral de 1820, elle devait être l'une des onze capitales, mais finalement la réorganisation provinciale de 1833 l'incorpora à la province de León.

Suivant la route Jacobine à travers la ville, nous en commençons la visite par le quartier de San Andres, à l'est, depuis l'église de San Andres. La pente raide qui mène au quartier passe devant les restes d'anciens Hôpitaux de pèlerins comme celui des cinq lagunes (détruit par un incendie).

Le Jardin de la Synagogue s'étend en face de la place San Francisco. C'est un beau parc sur les murailles romaines reconstruites au Moyen Age. L'église de San Francisco, sur la place. Conserve quelques éléments de sa construction gothique originale. Vous avez aussi le Couvent des Pères Rédemptoristes devant lequel on a découvert les restes d'une villa romaine avec de magnifiques mosaïques.

Place San Bartolomé se trouvent le Monument du Bimillénaire (1986) et l'église de San Bartolomé du XIII, quelques traces romanes sur la tour et la façade triangulaire gothique.

Sur la Place d'Espagne avec des arcades sur plusieurs côtés se dresse la Mairie du XVIIe siècle, à la façade baroque flanquée de deux tours reliées par d'élégantes balustrades. Le clocher-mur abrite la cloche qui donne les heures accompagnée de «maragatos» articulés.

Pardessus la Ergastula, ou prison des esclaves une galerie sous terraine voutée située au centre du forum- se trouve le musée Romain qui possède une excellente collection de peintures murales pompéiennes. Le bureau du Tourisme complète cette interprétation de l'histoire romaine de la ville par une route romaine (organisée, au paravant) qui comprend une porte de la muraille, le double fossé du camp de la légion, les petites thermes ou le temple de l'Empereur. Sur la proche place de

Santoclides se trouve le Monument des Sitios (sièges), place du marché des fruits et légumes tous les mardis.

Parmi les monuments à visiter à Astorga il y a le Musée du Chocolat, qui présente des machines, affiches, enveloppes et photographies de cette industrie célèbre dans la ville. N'oubliez pas le Palais Episcopal à la silhouette fantastique, néo gothique du XIXe, de Antoni Gaudí, il faut y voir le salon du trône et la Chapelle dans la quelle est installé le Musée des Chemins qui réunit des œuvres artistiques liées au passé de la ville et de la région.

Parmi les autres importants édifices religieux aux « yeserías » baroques, citons les églises San Andrés, Santa Clara et San Bartolomé. Autrefois, il y avait aussi des hôpitaux de pèlerins.

Aujourd'hui, le voyageur peut revivre cette tradition à travers le musée des pèlerinages, qui occupe le palais épiscopal. Il s'agit d'un édifice néogothique réalisé par le maître moderniste Antoni Gaudí. L'hôtel de ville, de style baroque (XVIIe), est signé Manuel de la Lastra. Sa majestueuse façade donne sur la Plaza Mayor ou place principale. Deux tours encadrent un joli balcon à grilles et un campanile soutenu par des arcs-boutants. Colasa et Perico, les « maragatos » les plus populaires d'Astorga, marquent les heures sur une grande cloche de bronze. Votre promenade dans cette localité de la province de Léon peut se poursuivre par la visite des jardins de la synagogue, du parc de l'Aljibe ou du musée du chocolat.

Hôtel de Ville

Ce parfait exemple de l'architecture civile est comparable à l'ancien hôtel de ville de León, celui de Valderas ou encore celui de Ponferrada.

Édifice civil avec deux tours et un campanile, surmonté par des écussons et des sculptures sur la façade. Dans la partie supérieure, nous voyons deux originaires de la maragateria qui sonnent les heures grâce à un mécanisme original. Il conserve le fameux pendoin de Clavijo.

Sa construction a commencé en 1683 par des dessins du maître tailleur de pierres Francisco de la Lastra. Les tours portent le blason du marquis d'Astorga à côté des armoiries de la ville et la façade est surmontée de gargouilles, de sculptures et de balustrades.



La Cathédrale Santa Maria

La construction de la cathédrale, réalisée sur les vestiges d'une église romane, commença au XVe, en 1471, mais les travaux se poursuivirent jusqu'au XVIIe, ce qui explique que l'on puisse y détecter autant d'éléments gothiques que Renaissance et baroques, ainsi que des chefs-d'œuvre de toutes les époques. Ce sont trois nefs ogivales de grande hauteur avec des chapelles gothiques et renaissance.

Les plans d'origine sont signés Gil de Hontañón, tandis que le maître-autel est une œuvre de Gaspar Becerra. La sculpture baroque de l'Immaculée est quant à elle du sculpteur de génie Gregorio Fernández, mais on peut aussi y voir une sculpture romane de la Vierge de la Antigua. Le coffret en argent d'Alphonse III le Grand, ouvrage magnifiquement ciselé, est également digne de mention.



Malgré une structure de style gothique tardif, elle possède quelques éléments baroques et plateresques, comme le portail principal et deux de ses tours. La forme octogonale du grand retable fut choisie par son créateur, Gaspar Becerra, pour s'adapter à la forme de l'abside. Le superbe portail principal, de style gothique fleuri, est orné de nombreux éléments végétaux et d'angelots. Les portes de la sacristie sont de Gil de Hontañón. Une chaire en noyer, dont les bas-reliefs sont attribués au maître Becerra, mérite une mention particulière.

La Cellule des Emmurées est collée à l'église baroque de Santa Marta. Des femmes ermites s'y enfermaient volontairement, recevant par une fenêtre l'eau et les aliments, et parlaient avec les pèlerins attirés par cette attraction religieuse, et par une autre fenêtre, elles pouvaient suivre la liturgie célébrée dans l'église.

Le Palais Épiscopal

Le projet du Palais épiscopal d'Astorga date de 1887 sur l'initiative de l'évêque de la ville d'Astorga, Joan Grau i Vallespinós. Catalan d'origine, l'évêque contacta Antoni Gaudí pour la direction de l'oeuvre et défendit avec véhémence le projet de son compatriote devant l'incompréhension et les problèmes budgétaires des organismes officiels. La mort de Grau en 1893 impliqua le renoncement presque immédiat de l'architecte catalan, qui laissa le dernier étage et la toiture inachevés,

terminés une décennie plus tard avec des moyens plus modestes par le Madrilène Ricardo Garcia Guereta. Gaudí était habitué à travailler très librement. Il concevait les projets de manière organique et avait pour habitude de modifier les plans à mesure que les travaux avançaient. C'est la raison pour laquelle, la supervision de l'État qui l'obligea à présenter un projet achevé sans aucune évolution possible et les corrections académiques dictées par les conseillers du ministère, aucunement en accord avec son esprit créatif et innovateur, provoquèrent chez Gaudí un mal être insurmontable, aggravé par le retard du paiement de ses honoraires.

Malgré toutes ces circonstances et le fait que Gaudí dut compléter le premier projet avant même d'avoir visité Astorga, le palais est un véritable chef-d'oeuvre: l'organisation des espaces -l'artiste a conçu chaque étage comme une unité fluide et continue- le traitement de la lumière -qui mêle grandeur et recueillement- l'usage des symboles -il conçoit un palais à partir d'éléments de construction caractéristiques d'une église-,

sont quelques-uns des composants qui font du Palais épiscopal, avec la cathédrale voisine, le monument le plus admiré d'Astorga.

Astorga, ville de 12 000 habitants, est la capitale d'un des diocèses les plus anciens et étendus d'Espagne et connut deux grandes époques de splendeur : l'Empire romain et le Moyen Âge.

Gaudí rendit hommage au passé médiéval de la ville en employant le style néogothique et combina dans le palais deux types de constructions évoquant le triomphe du christianisme lors de la Reconquête : le château avec ses douves, ses créneaux et ses tours et l'église constituée d'un plan en croix, d'une abside et d'arcs en ogive.



Il ajouta à cela des éléments de caractère laïc, tels que les terrasses et les miradors. Afin d'accentuer le symbolisme, Gaudi joua avec les échelles : il respecta la suprématie de la cathédrale mitoyenne mais rehaussa l'éclat du palais grâce à la prédominance du granit blanc et des lignes verticales. Après sa première visite à Astorga, presque deux ans après avoir commencé le projet, Gaudi décida de créer un vaste noyau central autour duquel il agencerait toutes les pièces et qui générerait un grand foyer de lumière zénithale pour éclairer l'ensemble du palais. Les vitraux multicolores inspirés de la cathédrale de León créent une ambiance majestueuse et contemplative dont les effets sont particulièrement élégants dans le salon du trône et la chapelle, à l'étage principal, et dans l'ancien secrétariat du rez-de-chaussée.

L'assemblage d'éléments de construction -murs, piliers, colonnes et voûtes- et de matériaux -granite, brique, stuc, mosaïque, céramique et sgraffites- aident à conserver l'harmonie entre les pièces et démontrent la versatilité et les connaissances de l'artiste, capable de synthétiser un style original à partir de ressources diverses.

GUIDE de LEON

La Pulchra Leonina, considérée comme la « chapelle Sixtine de l'art roman espagnol », et le vieil hôpital de San Marcos sont deux vestiges importants de cet ancien camp romain.

Au fil de l'histoire, León est devenue la capitale du royaume au Moyen Âge, un point de passage obligé du Chemin de Saint Jacques de Compostelle et une cité importante. Parmi les très beaux sites naturels de la province, retenons le Parc National des Picos de Europa, le site de Las Médulas (Patrimoine mondial) et la station de sports d'hiver de San Isidro. Sans oublier, bien sûr, une importante offre culturelle et de loisirs ainsi qu'une richesse gastronomique inégalable.

À l'origine, León était un camp romain : la « Legio VII Gemina Pia Felix » ; la ville, qui connut son apogée au Moyen Âge, conserve ainsi d'intéressants témoignages de l'art roman, gothique et Renaissance. La Plaza Mayor occupe le centre de la ville, que traverse le Bernesga. La mairie, qui se dresse sur cette place baroque, est communément appelée le « balcon de la ville » car c'est de ses galeries que les notables de la ville observaient les activités qui s'y déroulaient.

À côté de la mairie, nous trouvons le quartier de San Martín, qui s'étend autour de la place et de l'église du même nom. Dans ce quartier, nous pouvons admirer de nombreux hôtels particuliers et anciennes demeures, telles que la Casa de las Carnicerías et le palacio du Conde Luna. Ce qui fut le point de distribution de viande pour la ville occupe un immeuble du XVIIe siècle, transformé aujourd'hui en salle d'exposition. Le palais, de son côté, conserve un portail du XIVe siècle, de style gothique avec quelques influences arabes, ainsi qu'une grosse tour bosselée. L'église de San Salvador de Palat del Rey vaut également une petite visite, étant la plus ancienne de la ville (du Xe siècle).

La Cathédrale

C'est l'une des plus belles cathédrales d'Espagne et elle est connue comme pulchra leonina. Il s'agit d'un édifice gothique de style français construit au XIIIe siècle sur les ruines d'anciens thermes romains.

La cathédrale Sainte-Marie a connu plusieurs étapes dans son histoire avant de devenir le magnifique temple religieux que l'on peut voir aujourd'hui.

Les origines de la Cathédrale de León remontent au Xe siècle lorsque, à l'époque de la reconquête chrétienne, une partie des anciens thermes romains

du IIe siècle servait de base au nouveau Palais Royal. Le nouvellement nommé Le roi de León Ordoño II, qui quelques mois auparavant avait remporté une victoire contre les Arabes lors de la bataille de San Esteban de Gormaz, décida de construire, en signe de gratitude envers Dieu, la première basilique de la ville au-dessus de son palais.

Des années plus tard, la construction de la cathédrale romane commença, promue par la princesse Urraca, sœur du défunt roi Ordoño II, afin qu'elle devienne un temple conforme aux aspirations du christianisme roman. La construction était faite de brique et de maçonnerie et occupait le siège épiscopal de Pelayo II. Elle se composait de trois nefs terminées par des absides semi-circulaires. La nouvelle basilique fut consacrée sous le règne d'Alphonse VI, le 10 novembre 1073.

La construction de la cathédrale actuelle, qui présente un style gothique français raffiné, a commencé en 1205. Bien que les problèmes économiques qui existaient à cette époque aient forcé l'arrêt des travaux, ils ont finalement repris en 1255 sous le patronage de l'évêque Martín Fernández, avec le soutien du roi Alphonse X le Sage.

Les données sur les maîtres architectes qui ont construit la cathédrale gothique ne sont pas totalement concluantes, mais on parle principalement de trois. Le premier constructeur connu est Maître Simón, nommé dans les archives de 1261, originaire de la Champagne française. Il est



suivi par le maître Enrique , qui aurait également des origines françaises et qui dirigera les travaux jusqu'à l'année de sa mort en 1277. Enrique participa également à la construction de la cathédrale de Burgos. Après sa mort, il fut remplacé par le maestro Juan Pérez , d'origine espagnole.

L'origine française des deux premiers bâtisseurs lui a donné cet aspect gothique français qui caractérise tant cette cathédrale, dont les caractéristiques rappellent la cathédrale Notre-Dame , la cathédrale de Reims et la basilique Saint-Denis , toutes situées en France.

Malheureusement, en raison des ajouts que la cathédrale a subis au fil des siècles, elle a quelque peu perdu la pureté gothique qu'elle présentait en 1302, année au cours de laquelle la structure fondamentale de la cathédrale était déjà achevée.

Ce qui frappe le plus à l'extérieur de la cathédrale de León est sa façade ouest avec ses deux tours gothiques de 65 et 68 mètres respectivement, différentes l'une de l'autre. C'est parce qu'ils ont été construits à des siècles différents. La tour nord ou tour de la cloche fut la première à être achevée, tandis que la tour sud ou tour de l'horloge fut achevée près de cent ans plus tard.

Entre la partie inférieure des deux tours se trouve le portique principal du XIIIe siècle qui donne accès au temple. Les deux portiques des extrémités sont dédiés à saint François et à saint Jean-Baptiste , tandis que celui central, le plus important, est dédié au Jugement dernier . Tous conservent des sculptures très soignées avec des passages bibliques, des sculptures d'apôtres et de rois, des figures qui ont survécu en bon état au fil des années. Au sommet du portique, on peut voir la grande rosace centrale avec des vitraux de la fin du XIIIe siècle.

La façade sud est visible sur toute la rue Ancha et, comme la façade principale, elle possède également trois portiques importants. Le portail de gauche est connu sous le nom de Portique de la Mort en raison de la représentation d'un squelette avec des ailes sur l'un des corbeaux. Il montre également des décorations héraldiques.

Le portique central est connu sous le nom de Sarmental avec des images du Christ avec *le Livre de la Loi* , entourées d'icônes tétramorphes et d'évangélistes écrivant sur des tables. Entre les deux portes, dans le meneau, est représentée l'image de San Froilán, saint patron du diocèse de León. La couverture de San Froilán , située à l'extrême droite, est entièrement dédiée à San Froilán, montrant des images liées à la vie du saint, à sa mort et au transfert de ses reliques à la cathédrale de León.

S'il y a une chose qui se distingue, ce sont ses incroyables fenêtres et rosaces, près de 2 000 mètres carrés de vitraux en couleurs d'origine médiévale, l'une des meilleures collections du monde. La cathédrale de León possède les stalles de chœur les plus anciennes d'Espagne. Il est sculpté dans du bois de noyer par des artistes flamands au XVe siècle. Il présente un grand groupe d'images gravées liées à des personnages de l'Ancien Testament.

Dans le maître-autel se trouve le retable de Nicolas Francés , réalisé au milieu du XVe siècle, un mélange de style gothique international et gothique flamand où est représenté la vie de San Froilán, le transfert du corps de Santiago au moyen d'une charrette à bœufs et la présentation de la Vierge Marie au Temple. Au pied du retable se trouve un reliquaire en argent avec les reliques de San Froilán.

La cathédrale possède un grand nombre de chapelles, dont la chapelle de la Vierge Blanche, qui conserve la sculpture originale de la Vierge Blanche depuis 1954. Une sculpture dans le plus pur style gothique léonais qui représente la Vierge Immaculée en parfait état de conservation.

Un autre élément remarquable de la cathédrale sont les différentes sculptures funéraires et les tombeaux, dont beaucoup ont été récupérés de l'ancienne cathédrale romane. Parmi les tombes, vous pouvez voir celle du roi Ordoño II de León près du maître-autel, la tombe de l'évêque Don Rodrigo, la tombe de Martín " *el Zamorano* " et la tombe de Martín Fernández.

La Colégiale Royale San Isidoro

L'église originale a été construite à l'époque pré-arabe sur les ruines d'un ancien temple romain dédié au dieu Mercure . Avant que le temple ne soit rasé lors de l'interruption musulmane dans la ville de León, c'était un monastère dédié à la conservation des reliques de San Pelayo .

À l'époque de la Reconquista et sous le règne du roi léonais Alphonse V , les travaux de reconstruction reprennent pour reconstruire l' église de San Juan Bautista et le monastère de San Pelayo . C'est au cours de ces travaux que le roi décida de transférer à l'église les dépouilles mortelles des rois et des reines, réparties dans différents endroits de León, donnant ainsi naissance au Panthéon des rois dans la basilique. Sous le règne de Fernando I de León et de Sancha de León , de nouveaux travaux furent réalisés pour transformer l'église en une structure plus solide construite en pierre taillée. Le Panthéon des Rois a également été restauré où ils ont été enterrés eux-mêmes avec trois de leurs enfants : Urraca de Zamora , Elvira de Toro et García de Galicia . Pour donner plus de prestige à l'église, en 1062 on fit apporter de Séville la dépouille mortelle de San Isidoro .



C'est le 21 décembre 1063 que l'église fut consacrée sous la dédicace de San Isidoro, un événement qui produisit de grandes célébrations et la donation par les rois d'importants bijoux et ornements liturgiques qui composent aujourd'hui le Trésor de León .

À la mort de la reine Sancha, sa fille Urraca hérita du patronage et de l'entretien du temple. Il la reconstruisit et l'agrandit, en la dotant de nombreuses caractéristiques visibles aujourd'hui, comme les trois portes romanes.

Le maître-autel a été construit au début du XVI^e siècle par le sculpteur Juan de Badajoz l'Ancien dans un style gothique, remplaçant le style roman construit par l'infante Urraca. Elle possède un retable gothique assez important, réalisé en 1530, rempli de peintures religieuses et de passages d'événements historiques.

Une autre des chapelles de la basilique de San Isidoro est la chapelle de la Trinité ou Santo Martino , une chapelle que le chanoine Santo Martino fit construire en 1191 pour y déposer les reliques obtenues lors de ses voyages. Au XVI^e siècle, elle fut transformée en chapelle de style hispano-flamand et son nom fut changé en Capilla de Santo Martino ou San Martín de León , puisque c'est ici que repose la dépouille du saint.

Le Panthéon des Rois est l'un des endroits les plus intéressants de la basilique de San Isidoro. C'est le lieu où reposent les restes mortels des rois de León. Au total, 33 membres de la cour léonaise reposent ici.

Il s'agit d'une construction de forme carrée composée de 3 nefs. Le point culminant de cette partie du temple, outre les pierres tombales des personnalités enterrées ici, sont ses colonnes et ses chapiteaux décorés qui soutiennent six voûtes impressionnamment enrichies de peintures murales où sont représentés des passages bibliques et historiques. Ces peintures sont dans un tel état de conservation qu'on les appelle désormais la Chapelle Sixtine de l'art roman .

Elles représentent des scènes de l'Ancien et du Nouveau Testament, des motifs floraux et un calendrier des travaux agricoles.

Le musée de San Isidoro contient de nombreux exemples d'art du haut Moyen Âge, tels que des calices en pierre précieuse, des œuvres en ivoire et en métaux précieux.

La bibliothèque possède environ 300 ouvrages d'origine médiévale , de nombreux manuscrits, ainsi que la Bible mozarabe datant de l'an 960 et une version traduite en latin du VII^e siècle.

Il contient également un texte du code de lois du VII^e siècle des dirigeants wisigoths avant la conquête musulmane. Le Calice de Doña Urraca est l'une des pièces les plus importantes du Musée.

Maison Botines

Le célèbre architecte Antonio Gaudí a construit trois édifices hors de Catalogne, dont la maison Botines, en plein centre de León. L'extérieur fait penser à un château médiéval avec des tours pointues à chaque coin. Une merveille, quelle que soit la façon dont vous la regardez. Devant la façade principale, vous trouverez une sculpture de Gaudí lui-même assis sur un banc.

À la demande des propriétaires d'une société de textile de León, Antonio Gaudí a commencé la construction de ce bâtiment en 1891. Ces industriels étaient en relation avec le secteur textile catalan. C'est précisément un industriel catalan, Carlos Güell, qui recommanda Gaudí pour construire ce nouveau siège de l'industrie textile de León. Cet édifice de style moderniste s'inspire de l'architecture médiévale. Les étages inférieurs étaient destinés à l'activité commerciale. Les étages supérieurs servaient de logement. Il a été déclaré monument historique en 1969.



La construction de la Casa Botines a été réalisée en seulement dix mois, ce qui a amené la population locale à répandre des rumeurs sur la fragilité du bâtiment et son éventuel effondrement. Ce fait a indigné Gaudí qui a demandé un rapport technique pour mettre fin au manque de confiance entre les citoyens. Les ingénieurs n'ont trouvé aucun signe de problème structurel, les rumeurs ont donc été démenties. Actuellement, la Casa de Botines est en parfait état et il n'y a aucun signe de fissures ou de problèmes de sédimentation.

Lorsque Caja España a repris le bâtiment, elle l'a restauré en respectant les plans de Gaudí et en corrigeant les erreurs des rénovations précédentes. Il abrite actuellement des expositions et des bureaux de la caisse d'épargne.

L'entrée principale est couronnée par une sculpture en pierre de Saint Georges, qui le représente tuant un dragon avec une lance. Lors de travaux de restauration en 1950, les ouvriers découvrirent à l'intérieur de la sculpture un tuyau en plomb, à l'intérieur duquel se trouvaient des plans originaux signés par Gaudí et des coupures de presse de l'époque.

La Plaza Mayor

C'était l'un des marchés les plus importants établis à l'extérieur des murs de la ville à l'époque médiévale, où l'on vendait des produits cultivés à la campagne, du pain et des animaux domestiques. Il servait également de lieu d'exécutions publiques et d'arènes.

À la suite d'un terrible incendie survenu en février 1654, une partie du marché et quelques blocs de fermes furent détruits, c'est pourquoi la construction d'une nouvelle place fut planifiée. Cette nouvelle place, qui est



essentiellement celle que l'on peut voir aujourd'hui, a un périmètre légèrement trapézoïdal, reflétant les projets du Père Antonio Ambrosio dans sa première phase, et selon les plans de Francisco del Piñal dans la seconde. La place fut achevée en 1677, 20 ans après l'incident.

Actuellement, elle a l'apparence d'une place typiquement castillane semblable à beaucoup d'autres que l'on retrouve dans d'autres villes espagnoles, mais avec la différence qu'elle est l'une des mieux conservées, car au cours de son histoire elle n'a subi aucune modification importante dans sa conception originale. À une certaine époque, elle s'appelait Plaza del Bread, en raison du nombre de boulangeries et de fours répartis dans ses environs.

Les bâtiments qui l'entourent se caractérisent par être des constructions à deux étages, avec un balcon continu au premier et individuel au second. Au rez-de-chaussée, et peut-être l'élément le plus frappant de la place, se trouvent les arcades voûtées, qui abritent des bars et des pubs.

Palais des Guzmanes

Cet édifice du XVI^e siècle ne fut jamais achevé. Il a été construit sur ordre de Juan de Quiñones y Guzmán, évêque de Calahorra. Les travaux ont été confiés au maître d'œuvre Rodrigo Gil de Hontañón, qui l'a construit sur un ancien palais gothique mudéjar appartenant à la famille, situé à

côté de l'ancienne muraille de la ville , un bâtiment qui a été démoli pour faire place à la nouvelle construction.

Sa forme est trapézoïdale. Il dispose de 4 tours se dressant à chaque angle et d'une cour à colonnades. Les façades, en pierre de taille régulière, comportent plusieurs sculptures. Le corps inférieur de l'édifice dispose de grandes ouvertures ornées de grilles robustes et de petites consoles portant les armes des Guzman, l'une des familles les plus importantes du royaume.

Quant au corps supérieur, il est orné de balcons avec des garde-fous en saillie et une balustrade en fer. Il a été déclaré Monument historique en 1963. Les travaux de construction de cet édifice Renaissance aux touches plateresques commencèrent en 1560 et furent arrêtés en 1572, le laissant inachevé. Le palais passa aux mains de la *Députation Forale de León* en 1882 et ce n'est qu'en 1977 que le bâtiment fut achevé, y compris une grande extension.

Ce qui ressort le plus du Palais Guzmanes est sa façade principale où l'on peut voir une porte décorée du XVI^e siècle, flanquée de colonnes ioniques et couronnée de statues de deux soldats portant les armoiries de la famille. Au deuxième étage, les fenêtres avec balcon se distinguent, et mérite une attention particulière le balcon présidentiel situé juste au-dessus de l'entrée principale.

Au troisième étage, on peut voir une galerie d'arcs vitrés séparés les uns des autres par des pilastres corinthiens.

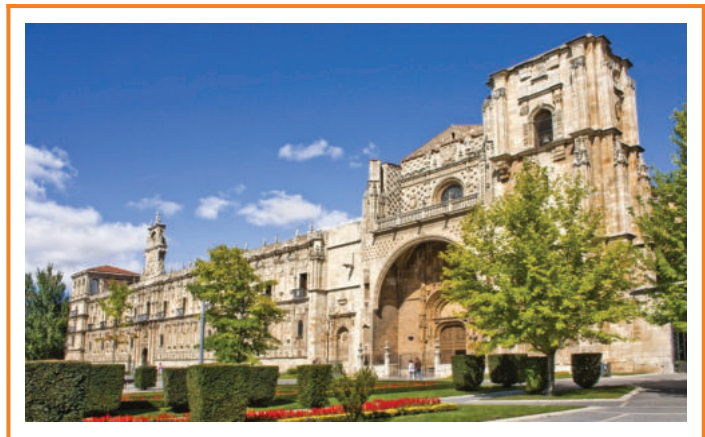
Une autre partie importante du Palais est son patio intérieur , un petit espace entouré d'une galerie avec des arcs dont le deuxième étage présente de beaux et grands vitraux .



Couvent San Marco

Le couvent San Marcos est un autre des joyaux de la Renaissance hispanique de León, situé à la périphérie du centre historique et utilisé comme Hôtel-Parador de León depuis 1964. Peut-être le meilleur hôtel de toute la ville, rénové et rouvert en 2021. Ce bâtiment a été érigé au XVI^e siècle pour abriter l'Ordre de Santiago. De même, les coquilles de la façade principale témoignent de son lien avec le chemin jacobéen de Compostelle.

Comme nous l'avons dit, San Marcos est aujourd'hui un hôtel, ce qui oblige de visiter les parties communes en toute discrétion. Il convient toutefois de noter que l'ancien couvent abrite également une partie de ce que l'on appelle le Musée de León. Bien qu'il soit payant, le prix est en fait très abordable et vous permet de visiter des lieux tels que l'église du couvent ou le cloître Renaissance.



JOURNÉE DU 3 MAI 2025



LEON - BURGOS



Hôtel Rice Palacio de Los Blasones

Avec autoroute et petites routes – 200 km

Sur le parcours 3 haltes,
SAHAGUN, GRAJAL DE CAMPOS
et CARRION de LOS CONDES

Départ de Léon :	8.00 h
Arrivée Sahagun :	9.00 h
Départ Sahagun :	9.45 h
Arrivée Grajal :	10.00 h
Départ Grajal :	10.30 h
Arrivée Carrion :	11.15 h
Départ Carrion :	12.15 h
Arrivée Burgos :	13.30 h

(Horaire prévisionnel)

SAHAGUN

Ce lieu de supplice de deux célèbres martyres espagnols fut popularisé par le Chemin de Saint Jacques de Compostelle et attira les moines français de Cluny, dont le puissant monastère de Saint Benoit eut des conséquences importantes pour le christianisme dans le royaume de Leon. Sahagún est l'un des villages les plus historiques de León. Ses rues ont été le témoin, au fil des siècles, de toutes sortes de cultures et de traditions. Aujourd'hui, c'est l'un des endroits du chemin de



Compostelle qui reflète le mieux le mélange de styles de toute la province. Se perdre dans ses rues, c'est comme se promener à l'époque médiévale et c'est l'une des étapes obligatoires pour les amateurs d'histoire. Ses principaux édifices comprennent l'église romane du XIIe siècle de style mudéjar, ainsi que l'église paroissiale San Lorenzo, le monastère royal San Benito et le sanctuaire de La Peregrina.

Histoire de Sahagun

Le nom "Sahagun" provient de la contraction de *San Fagunt* o Facundo, qui avec son frère San Primitivo, furent martyrisés, décapités et les têtes lancées dans la rivière Cela, vers l'année 304, sous l'occupation romaine, sur la Voie qui communiquait León avec l'Italie, passant par Astorga, Saragosse et Tarragone. Au temps des Wisigoths une chapelle y fut construite devenant monastère Domnos Sanctos. Attaquée par les musulmans en 714, 791 et 988 elle fut reconstruite par les rois Alfonso I et Alfonso III. Le monastère serait consacré en 935 avec la présence de sept évêques et huit abbés, présidés par le roi Ramiro II de León.



Les reliques des deux saints convertirent l'endroit en un lieu de prières pour les pèlerins. Après la bataille de Golpejera (1072), le roi Alfonso VI de León est enfermé, tonsuré, dans un monastère de Sahagun, Il s'en échappe et s'en fut au Royaume de taifa à Tolède. Quand il reprit la couronne (aussi celle de Castille) il restaura le monastère et en fit don aux moines français de Cluny. De plus en 1085, le roi Alfonso donna à la ville une situation juridique très favorable. L'abbaye devint panthéon royal pour Alfonso VI, Sancho IV et de nombreuses reines, infants et nobles castillans, recevant donc maints privilèges comme celui de battre sa propre monnaie de «vellon», ainsi que le don de terres et monastères qui justifiaient l'appellation de «Cluny espagnol». La vie en commun des moines venus de France avec des mozarabes enrichit énormément l'ambiance culturelle. En 1087, l'Abbé autorisa la construction des murailles de la ville. En 1110 le monastère fut mis à sac par les villageois (avec accord du roi) opposés à l'Abbé qui avait accueilli Doña Urraca dans l'attente d'une bulle papale annulant son mariage. L'Abbé fut remplacé par le moine Ramiro, frère du roi Alfonso (futur roi d'Aragon).

Vers la moitié du XIIe siècle, le moine pèlerin français Aymeric Picaud, auteur du *Codex Calixtinus* (considéré comme le premier livre de voyages) se fit écho d'une bataille durant la quelle Charlemagne aurait défait le chef arabe Aigolando, fait que l'on pense maintenant légendaire.

En 1245, lors de la visite du roi Alfonso X, les moines franciscains lui demandèrent son appui pour construire un monastère au lieu dit «Alto de San Bartolome», où les années suivantes ils construisirent le Sanctuaire de la Peregrina, de style roman, mais en briques.

En 1419, naquit Juan Gonzalez del Castrillo, qui ordonné frère Augustin serait canonisé comme San Juan de Sahagun et deviendrait le saint patron de Salamanque.

Le 21 décembre 1808, eut lieu dans ses environs une bataille entre les cavaleries anglaises et française cette dernière y étant vaincue. Mais les anglais se retirèrent vers la Corogne détruisant tous les ponts et mettant à sac plusieurs villes.

En 1820, les moines bénédictins furent expulsés du monastère de San Benito, et leurs propriétés furent vendues causant la ruine des édifices.

La ville reçut le titre de «Ville très exemplaire» pour être avec Jaca et Éibar l'une des premières villes à réclamer la République au petit matin du 14 avril 1931.

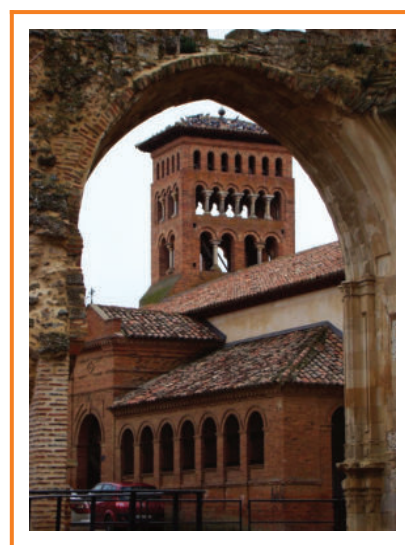
Les rues irrégulières de Sahagun convergent toutes à la Plaza Mayor, centre vital et commercial malgré son petit air classique. L'église de San Lorenzo se dresse au nord de la place: édifice roman-mudéjar du XIIIe. Construite en briques son chevet de trois absides est parcouru par des arcades aveugles en fer à cheval, la tour de quatre étage s'étrécit à mesure qu'elle s'élève, elle faisait partie de l'ancien quartier mauresque.

L'église de San Tirso (XIIe)

Est aussi mudéjar, sa tour est ornée de fenêtres géminées et l'abside combine briques et pierres de tailles.

On observe à l'intérieur de l'église une représentation du XVe siècle de San Miguel vainquant le diable. On remarque par dessus tout le retable néoclassique avec la représentation appartenant à l'école de Salvador de Carmona à côté des deux chaires en albâtre qui viennent du monastère et l'urne contenant les restes des martyrs San Facundo et San Primitivo.

De l'abbaye bénédictine construite aux XIIe et XIIIe qui fut à l'origine de la ville, ne restent que peu de choses car le Monastère de San Benito de Sahagun subit l'expropriation de la «desamortizacion». Nous pouvons voir l'arc monumental de la façade renaissance (sous lequel passe la route) la chapelle de San Mancio et la Tour de l'Horloge très transformée de style néoclassique. Dans un proche couvent de religieuses bénédictines, furent transférés les tombeaux du roi Alfonso VI et de ses épouses. Un musée conserve quelques objets liturgiques venant de l'Abbaye.



Église de San Lorenzo

Église de type basilique, avec trois nefs séparées par des arcs en lancette. C'est l'une des églises les plus visitées et les plus complètes pour son art mudéjar. La première référence historique apparaît dans un document de l'an 1.110, bien que le bâtiment conservé lui soit postérieur. Il a probablement été construit pendant la première moitié du XIIIe siècle. L'église se trouve dans l'ancien centre de la médina et du quartier juif où viennent se rejoindre les pans nord et est de la muraille qui délimite le bourg de Sahagún. L'intérieur du temple est décoré de représentations et de retables en relation avec l'école de Becerra et Gregorio Fernandez. Il abrite actuellement le musée de Pâques de Sahagún.



HISTOIRE DE GRAJAL DE CAMPOS

Carrefour historique des routes jacobéennes et foyer de la haute noblesse médiévale, ce joyau de la Renaissance brille de ses propres yeux sur les plaines de Tierra de Campos grâce à son patrimoine historique exceptionnel. Avant la forteresse que l'on peut voir aujourd'hui, il y avait une forteresse romaine. Il existe également des preuves de l'existence d'un autre édifice qui était encore debout à la fin du Xe siècle, années turbulentes de lutte contre les troupes arabes d'Almanzor. Mais le château dont nous profitons aujourd'hui a été construit au début du XVIe siècle, entre 1517 et 1521. C'était sous la direction de Hernando de Vega, alors Seigneur de Grajal et personnage important de la Cour des Rois Catholiques. Ce titre a été hérité par son fils, Juan de Vega, futur comte de Grajal et même ambassadeur de Charles V à Rome.



Le fils de Hernando, Juan, a achevé l'œuvre en en faisant un imposant témoin de l'histoire espagnole. Connu comme le premier château d'artillerie du pays, il dispose de quatre tours d'angle qui abritaient de puissants canons. Déclaré Monument National en 1931, il conserve encore son apparence originale sans avoir été restauré. Entre ses murs, on raconte que le comte Raimundo de Bourgogne a choisi le château comme résidence, jusqu'à sa disparition en 1107.

Lorenzo de Aldonza a été chargé de le construire, en prenant comme point de départ ses expériences précédentes dans les guerres en Italie. C'est ainsi qu'est né le premier château-fort d'artillerie d'Espagne, l'un des plus avancés de son temps, sans doute une référence pour tous ceux à venir.



La structure est carrée, Il est haut de trois étages, avec un fossé et un pont-levis désormais disparus, témoins d'un passé défensif et majestueux. Il avait également une grande porte d'entrée, qui n'existe plus. La propre colline et les décombres ont été utilisés pour remblayer l'intérieur de la forteresse et pour obtenir la plate-forme actuelle, encadrée par les murs tel que l'on voulait faire à Berlanga et que l'on n'a pas terminé. La principale caractéristique de ses murs est qu'ils présentent des fentes pour les flèches, des trous étroits ou des ouvertures utilisées pour tirer depuis ces positions protégées. Ces baies ont été conçues pour des tirs longs, moyens et courts, voire pour des calibres spécifiques. En outre, les murs étaient à l'épreuve des balles : en forme de pente ou d'escarpement, pour résister aux impacts d'artillerie. Le château de Grajal de Campos possédait également une prison connue sous le nom de *La Ballesta*, installée dans l'une de ses tours. Elle a été détruite en 1836. Le château est resté en activité tout au long des XVIe et XVIIe siècles, mais lorsque les comtes ont cessé de vivre à Grajal au début du XVIIIe siècle, le déclin et l'abandon de l'édifice ont été imparables.

Aujourd'hui, son intérieur n'est plus qu'un champ de terre et d'herbe. À l'intérieur, les pièces sont envahies par la terre et les escaliers des trois tours ne sont plus praticables. Autrefois, il était constitué de couloirs et de passages, d'escaliers menant aux tours et aussi de pièces, d'éléments aujourd'hui fermés, comme le fossé. Il conserve, bien qu'à moitié enterrée, une bombarde de deux mètres et demi qui pointe vers la ville depuis le sud du mur. Elle est considérée comme une pièce

d'artillerie très primitive, autre signe de l'ancienneté de la construction et du caractère qui l'a marqué dès ses débuts.

Palais des Contes de Grajal

Palais du XVIème siècle appartenant aux anciens marquis de Grajal, et un des plus singuliers de la Renaissance espagnole. Il se distingue pour offrir à l'architecture de Léon et hispanique du XVIème siècle une conception innovante du palais proche de l'idée de la villa ou de la maison de plaisance de la Renaissance.



Eglise San Miguel Arcángel

L'église de San Miguel Arcángel a été reconstruite en 1516 sur une église précédente, éventuellement de style roman ou mudéjar du XIIe siècle, afin de la rendre plus spacieuse et englober les six paroisses qui existaient déjà à Grajal au XIIIe siècle. Il se compose de trois nefs séparées par de grandes colonnes toscanes, d'un plan de salle, mélangeant des éléments des styles gothique tardif et Renaissance, avec des voûtes baroques. Il est construit en différentes étapes. Ainsi, l'évasé du portail est la partie la plus ancienne de l'église, de style roman, et peut remonter au s. XII. Et la tour, au pied de l'église, est de type maure, en brique comme toute l'église, et haute de 40 mètres. Il a la particularité d'avoir un coin incliné. La chapelle principale est du s. XVI, de style gothique tardif, fortement influencé par le sceau de la Renaissance. Le transept, la nef centrale et les latérales sont constituées de voûtes baroques avec différents dessins géométriques sur plâtre, le tout étant recouvert du XVIIe siècle.



Monastère de San Zoilo

San Zoilo fut fondé par le comte Gómez Díaz et son épouse Teresa Peláez, fille de Pelayo Fróilaz . Dédié à l'origine à Jean Baptiste , il obtint son nom actuel après avoir reçu les reliques de saint Zoilus en 1047. En 1076, la comtesse Teresa, veuve, fit don du monastère à l' abbaye de Cluny . Il devint la maison clunisienne la plus importante du royaume de Castille . En 1118, la reine Urraca lui fit don de l' église de San Martín de Frómista . Au XIIIe siècle, San Zoilo était un important propriétaire foncier de Carrión. Ses biens comprenaient la mosquée locale. Le roi Ferdinand III exempta les citoyens des impôts royaux, leur ordonnant de payer le monastère à la place.

Fondé au Xe siècle sous le nom de San Juan Bautista. Réformé au Xie siècle, et il a pris le nom de San Zoilo. Il a été inscrit à l'ordre des bénédictins, mais au fur et à mesure des siècles il est passé aux mains des clunisiens et des jésuites, et jusqu'à pas très longtemps il a fonctionné en tant que Séminaire Mineur.

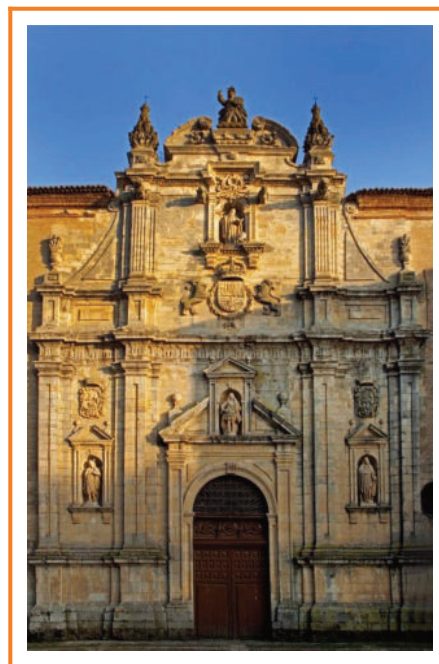
Le monastère de San Zoilo a été utilisé comme prison au XVIème siècle. C'est assez incroyable de voir que deux cellules ont été conservées, à côté de la salle d'exposition de La Galilea, dont la petite taille (1m63 de haut, 1m85 de long et 1m05 de large) donne une idée sur la terrible angoisse qu'ont pu éprouver les prisonniers enfermés ici. Les cellules étaient fermées avec des portes en bronze et il n'y avait pas de ventilation, pour maintenir un isolement total. A l'origine, il y avait quatre cellules pour les clercs et les moines, mais deux ont été détruites en 1960. En face, il y a une autre zone d'emprisonnement pour les profanes et les laïcs.

Les XIVe et XVe siècles furent une période de déclin pour San Zoilo. Au XVIe siècle, il fut acquis par les bénédictins de Valladolid et reconstruit. Il fut abandonné lors des confiscations espagnoles au XIXe siècle, avant d'être acquis par les jésuites et transformé en école. Aujourd'hui, c'est un hôtel de luxe.

La façade principale de l'église date du XVIIe siècle. Elle abrite une représentation monumentale du roi Louis IX de France et les armoiries de certains abbés. L'église abrite les tombeaux de la famille Banu Gómez , fondatrice du monastère. Un portail roman primitif a été découvert dans un mur en 1993. Les cloîtres ont été

commencés en 1537 par Juan de Badajoz le Jeune . Ils ont été terminés en 1604.

On remarque la vue du cloître, plateresque, œuvre de Juan de Badajoz, Pedro Torres, Juan de Bobadilla, Juan de Celaya, Miguel Espinosa... Les clés de voûte des voûtes sont décorées de bustes sculptés dans un style Renaissance .



GUIDE DE BURGOS

Burgos, capitale provinciale de la communauté autonome espagnole de Castille-et-León, se distingue par son architecture médiévale intacte. Son monument le plus emblématique est la cathédrale gothique française Sainte-Marie, dont les 3 portes principales sont surmontées de clochers ouvragés. À l'intérieur se trouve la Capilla del Condestable, une chapelle décorée de sculptures de saints et abritant le tombeau du Cid (Rodrigo Díaz de Vivar), commandant militaire du XI^e siècle.

Histoire de Burgos

Bien que l'on ait des preuves de gisements préhistoriques à Burgos et environs, l'origine de la ville remonte à l'année 884, lorsque le roi Alfonso III el Magno (le Grand) chargea le comte castillan Diego Porcelos de fortifier et de peupler la colline de San Miguel sur la rivière Arlanzon. Depuis ce moment, la cité eut un rôle de premier rang dans la Reconquête, au cours de laquelle se fit particulièrement remarquer Rodrigo Diaz de Vivar, le Cid Campeador, le grand héros de Burgos par excellence.



Vers l'année 930 elle devint la capitale du comté de Castille, dépendant au début du royaume de León puis indépendante à partir de 1065. Sa situation sur le Chemin de Compostelle, en pleine vogue à ce moment, ajouta à l'importance militaire de l'histoire de Burgos tout un nouvel aspect de croissance économique. Au XII^e siècle, la ville de Burgos possédait déjà un net caractère urbain et commercial qui ne fera que s'accroître lorsque, à partir de 1221, on commença à construire la cathédrale gothique.

À partir de la fin du XIII^e siècle, ce fut le principal centre exportateur de la laine de mérinos par les ports cantabriques vers les Flandres. Une évolution toute puissante qui fit que à partir de 1230 elle devint la capitale du royaume. Au cours de la guerre civile entre Juana la Beltraneja et Isabel la Catholique, les habitants de Burgos se décantèrent en faveur de la première ce qui amena l'armée commandée par le roi Fernando à se présenter sous ses murailles en août 1474. Le siège dura 17 mois, ils en arrivèrent à dévier le cours de la rivière pour quitter l'apport d'eau à la ville.

Dans le but de gagner les bonnes volontés de tous (celles des anciens ennemis inclus), en 1493, les Rois Catholiques installèrent à Burgos le 'Consulado del Mar' (Consulat de la Mer), en attribuant à ses commerçants le monopole du commerce entre la Castille et le Nord de l'Europe, ce qui supposa le début d'une époque d'extraordinaire splendeur économique dont la cathédrale et d'autres monuments sont le reflet.

À partir de la moitié du XVI^e siècle, avec la crise de l'industrie de la laine et le transfert de la capitale à Madrid, la ville perdit de son importance, entrant dans une décadence qui se prolongea jusqu'au XIX^e siècle.

On essaya bien de restaurer le 'Consulat' en 1763 mais le monopole lainier ne signifiait plus rien dans une économie de très faible exportation. Le 18 avril 1808 eut lieu à Burgos l'un des premiers soulèvements populaires contre les troupes françaises. Les artisans et les marchands attaquèrent les soldats de passage dans la ville. Cet affrontement causa quatre morts parmi la population.

Étant un lieu fondamental pour le passage des troupes entre Madrid et Irun (la frontière), pendant presque toute la guerre une forte garnison française commandée par le général Dubreton resta à Burgos. Ce général modernisa considérablement les défenses du château. En septembre 1812, l'armée du général Wellington commença le siège de la forteresse, mais au bout de 35 jours, vue l'approche d'un fort contingent de renfort français, il leva le siège. Le 13 juin 1831, l'Armée de Wellington était de retour et cette fois-ci, fit la conquête de la forteresse qui fut totalement démolie.

Dès le début de la Guerre Civile Espagnole, Burgos s'unit au parti franquiste devenant le siège de la Junta de Defensa Nacional (Conseil national de défense) du Premier Gouvernement National d'Espagne (1938-1939), et fut la scène de la proclamation de Franco comme caudillo d'Espagne. De cette époque démarra le développement industriel qui s'accéléra à partir de 1964 avec la création d'un 'Pool de Développement' qui changea l'aspect urbanistique de la ville.

Le Château de Burgos

Les origines sont liées à la fondation de la ville par le comte Diego Porcelos au IXe siècle, en 884 comme ligne défensive de la ville dont il ne reste aujourd'hui que les ruines. .

En effet, au fil des siècles, ce lieu a subi de profondes transformations. La première grande transformation a eu lieu sous le règne d'Alphonse VIII de Castille, avec la participation de maçons experts dans le style mudéjar de l'époque. Par la suite, le roi castillan Henri IV a entrepris la deuxième réforme, principalement pour embellir le bâtiment, dans le but de le transformer en palais.

Pendant la guerre entre Isabelle la Catholique et sa nièce Jeanne, la Beltraneja, le château a été assiégé pendant longtemps. Dans ce conflit, la ville a défendu la cause d'Isabelle et le château celle de Jeanne. Au final, le résultat de ce conflit fut la défaite de la forteresse et la destruction des quartiers situés sur la partie supérieure de la colline.

Au cours de l'ère moderne, il a perdu son ancienne fonction défensive. Ainsi, au XVIe siècle, une usine de poudre à canon a été construite sur la colline. Il est également devenu le site de la première école d'entraînement d'artillerie en Espagne. Plus tard, un incendie en 1736 a détruit l'intérieur.

Pendant la guerre d'indépendance, les Français ont transformé le site en construisant une forteresse moderne.

Malheureusement, le 13 juin 1813, lorsqu'ils quittèrent Burgos, ayant perdu la guerre, ils la firent sauter. L'explosion du château a causé d'énormes dégâts au centre historique. Aujourd'hui, il ne reste que les ruines de l'une des plus importantes forteresses de Castille. Un puits de 63,5 m de profondeur est encore préservé, ce qui constitue un grand travail d'ingénierie médiévale. De plus, la disponibilité de l'eau a permis au château de résister à de longs sièges à différents moments de son histoire. En outre, le site possède un complexe de galeries souterraines qui ont été interprétées par certains historiens comme des mines et des contre-mines.



La Cathédrale

Caractérisée par l'élégance et l'harmonie de ses lignes, c'est la seule cathédrale d'Espagne inscrite en soi au patrimoine de l'humanité par l'UNESCO. C'est la troisième plus grande cathédrale d'Espagne, inspirée de la cathédrale Notre-Dame et de la basilique Saint-Denis de Paris. Même si le gothique y prédomine, la cathédrale montre d'autres styles artistiques, puisque sa construction s'est prolongée de 1221 à 1765. De facture romane à l'origine, la construction actuelle a été réalisée suivant le modèle gothique franco-normand.

La façade principale est la porte du Pardon, avec une rosace en étoile et une frise ornée de statues des rois de Castille.

De chaque côté, se dressent des tours de 84 mètres de haut, couronnées de magnifiques flèches ajourées du XV^e siècle.

Les filigranes sur les flèches des tours et sur le volume extérieur de la chapelle du Connétable sont de véritables chefs-d'œuvre. Cette beauté et ce génie constructif laissent place, à l'intérieur, à une longue liste d'œuvres exceptionnelles : la coupole étoilée qui couvre les tombeaux du Cid et de Doña Jimena, le chœur, les tombes et l'Escalier doré de l'architecte et sculpteur originaire de la ville Diego de Siloé, l'une des figures les plus représentatives de la Renaissance espagnole.

Mais le plus bel ensemble sculptural est celui de la porte du Sarmental, avec l'image d'un Christ en majesté entouré des apôtres et évangélistes.

À l'intérieur, mentionnons la lanterne de la nef centrale, couronné d'une magnifique voûte mudéjare, sous laquelle reposent les restes de Rodrigo Díaz de Vivar, le Cid, et son épouse Doña Jimena. Tout près, se trouve le magnifique escalier doré de Diego de Siloé, réalisé au XVI^e siècle et inspiré de la Renaissance italienne.

Sur les côtés, s'ouvrent 19 chapelles, dont celle du Connétable et celle de Santa Tecla. On peut également y admirer de précieuses œuvres d'art : une collection unique incluant, entre autres, des retables, des peintures, les stalles du coro, des tombes et des sculptures.

Saviez-vous qu'à la fin du XI^e siècle, Burgos possédait déjà une cathédrale ? Et qu'elle a été détruite parce qu'elle n'était pas « à la hauteur » de l'importance de cette ville ?

À sa place, l'Espagne abrite aujourd'hui l'emblématique Santa Iglesia Catedral Basílica Metropolitana de Santa María, plus connue comme la cathédrale de Burgos.

Tout a commencé en l'an 1080, lorsqu'Alphonse VI, qui était alors roi de l'ancien royaume de Castille, a encouragé la construction d'une cathédrale de style roman dans la ville de Burgos : l'église Santa María de Burgos.

En l'an 1219, cette église a accueilli une cérémonie d'une grande importance pour le royaume de Castille : l'union du roi de Castille, Ferdinand III, et de la princesse allemande, Béatrice de Souabe (fille de l'empereur du Saint-Empire romain germanique, Frédéric II de Souabe Hohenstaufen).

Au XIII^e siècle, Burgos avait déjà été reconnue comme siège épiscopal, c'était une importante ville commerciale dont la réputation commençait à

s'étendre au-delà des frontières espagnoles, puisqu'il s'agissait également d'une étape du chemin de Compostelle.

C'est alors que l'évêque Don Mauricio, qui avait célébré la cérémonie nuptiale de Ferdinand III et Béatrice de Souabe, proposa au roi de construire une nouvelle cathédrale qui suivrait les tendances stylistiques européennes. Elle aurait ainsi une majesté qui la mettrait sur le même pied d'égalité que sa voisine parisienne : la cathédrale Notre-Dame.

L'évêque avait étudié à l'université de Paris et connaissait donc l'art gothique de l'architecture française de l'époque. Il dut aussi entreprendre un voyage qui traversait ce pays pour atteindre le Saint-Empire romain germanique, où il arrangea le mariage du roi de Castille et de la princesse germanique. C'est pour cela qu'il profita de son amitié avec le monarque pour pouvoir ériger celle qui est aujourd'hui la première cathédrale gothique d'Espagne. La construction de la cathédrale a



commencé en 1221. On dit que le premier architecte était français, car le gothique classique était encore peu connu en Espagne. Elle a été terminée presque quarante ans plus tard, mais au cours des années suivantes elle a été réaménagée et agrandie jusqu'en 1765 (sans compter les restaurations ultérieures).

C'est la raison pour laquelle elle abrite des œuvres appartenant à d'autres courants artistiques qui ont commencé à se manifester pendant cette période. On a par exemple inauguré des constructions baroques comme la grande sacristie, la chapelle de Santa Tecla et la chapelle des Reliques. Précédemment, des créations aussi populaires que la chapelle des Connétables, les aiguilles qui couronnent les tours, et la tour-lanterne (tour de la croisée du transept de la cathédrale qui a été remplacée au XVIe siècle) ont été incorporées. En 1885, la cathédrale a été reconnue comme monument national, ce qui a permis de la restaurer après son expropriation par les troupes françaises lors de la guerre d'indépendance espagnole. Enfin, en 1984, elle a été classée au patrimoine mondial de l'UNESCO. Vous pourrez maintenant dire que vous connaissez l'histoire de l'un des principaux trésors de l'art gothique espagnol.

Musée de la Cathédrale

Il est situé dans la salle capitulaire et dans les chapelles ouvertes de la cathédrale. De nombreuses pièces d'orfèvrerie (icônes en argent, ostensoirs, croix et divers objets liturgiques), des peintures, des sculptures, des documents, des codex (du Xe au XVIe siècle) comme la Bible de Cardena, des tapisseries, ainsi qu'une collection de panneaux flamands y sont exposés.

Monastère Santa Maria Real de las Huelgas

Le couvent fut fondé en 1187 par Alphonse VIII et son épouse Éléonore, pour servir de panthéon aux rois et de retraite spirituelle aux dames de la haute société et de la royauté. Des siècles durant, les religieuses de l'Ordre de Saint Bernard disposèrent d'un grand nombre de privilèges juridiques qui les faisaient fort puissantes. L'ensemble de la construction est une transition entre le roman et le gothique : l'église, à trois nefs et cinq chapelles absidiales, deux cloîtres (San Fernando : gothique et roman celui dit des Claustrillas) et le reste des dépendances monacales. L'église conserve le double tombeau des fondateurs Alfonso VIII et Léonor de Aquitania, ainsi que d'autres tombes royales, la plus part gothiques avec des touches mudéjares, signalons celle de l'infant don Fernando de la Cerda avec sa magnifique ornementation héraldique polychrome en vert, rouge et or. Il y a aussi le Musée des Riches Toiles, où sont exposés des vêtements et des tissus d'artisanat arabe ainsi que des bijoux et des objets divers. La Salle du Chapitre, gothique est une merveille et il y a aussi deux pièces mudéjares : la Chapelle de la Asuncion et la Chapelle de Santiago, précédée, celle-ci d'un arc en fer à cheval sur colonnes de style cordouan. Une image gothique de l'apôtre préside cette salle. L'un des bras est articulé et porte une épée. Comme aucun chevalier ne pouvait armer son roi, cette statue servait à armer les rois chevaliers.



Eglise San Esteban, Musée du Rétable

L'église San Esteban abrite de véritables trésors artistiques.

Le musée du retable, unique en Espagne, rassemble des retables du XVIe au XVIIIe siècle provenant des régions de la vallée de Sedano, Los Altos et La Bureba. Son exposition d'orfèvrerie jouit d'une grande valeur artistique (croix, vases sacrés, ostensoirs...), de même que ses peintures et autres pièces provenant du monastère de Vileña.

Musée de Burgos

Le musée de Burgos prend place dans deux maisons nobles du XVI^e siècle.

Le musée de Burgos permet au visiteur de découvrir l'évolution historique et culturelle de cette province de Castille-León. Il comporte plusieurs sections, dont une consacrée à la préhistoire et l'archéologie, située dans la « Casa de Miranda », un palais Renaissance. Il s'agit d'une exposition d'objets paléolithiques provenant d'Atapuerca et d'Ojo Guareña, ainsi que des nécropoles de l'âge du fer de Miraveche, Ubierna et Villanueva de Teba, et des vestiges romains de la ville de Clunia. Le bâtiment contigu, la « Casa de Angulo », est consacré aux beaux-arts. Son importante collection s'étend de l'époque mozarabe à nos jours, et contient des pièces comme le parement d'autel roman de Santo Domingo de Silos et le tombeau de Juan de Padilla, œuvre de Gil de Siloé, ainsi que des peintures des XV^e et XVI^e siècles et plusieurs œuvres de l'époque baroque.



Chartreuse de Miraflores

Avant d'être cédé aux moines chartreux, cet édifice était la résidence de plaisance du roi Henri III. Elle occupait une réserve de chasse du monarque quand celui-ci décida d'y construire un palais, restauré par la suite lors de l'accession au trône de son fils, le roi Jean II. Sa conception est signée Jean de Cologne, mais sa construction ne fut pas achevée pas avant le règne d'Isabelle la Catholique. Les meilleurs architectes, sculpteurs et peintres y participèrent, dont Simon de Cologne, Gil de Siloé et Pedro Berruguete. La chartreuse devint l'un des joyaux du gothique de la fin du XV^e siècle.



L'Arc de Santa María

C'est l'un des lieux les plus emblématiques de la ville et l'un des endroits essentiels à voir à Burgos. Cet arc date du XVI^e siècle et a été construit en hommage à l'empereur Charles I^{er}. En outre, l'arc de Santa María a été le premier hôtel de ville de Burgos et relie le pont de Santa María à la Plaza del Rey San Fernando, où se trouve la cathédrale. L'intérieur de l'arche peut être visité gratuitement et vous pouvez apprécier les environs depuis la terrasse de l'arche, une vue différente du pont de Santa María.



L'église de San Gil

L'une des plus belles églises gothiques de Burgos. Elle est adossée à la muraille et son extérieur est fort bien décoré. Sur un plan de trois nefs avec transept, elle renferme plusieurs chapelles funéraires, dont celle de la Nativité (XVI^e) qui porte une voûte en étoile et un retable Renaissance. Celle de la Buena Mañana possède un retable gothique de Gil de Siloé.

L'église baroque de San Lorenzo.

Sur un plan en forme de croix, c'est toute une suite ininterrompue de chapelles sises dans ses murs avec sur le transept, une coupole en forme de tranches d'orange. Il faut remarquer aussi le grand retable avec ses images de la Vierge à l'Enfant et de Saint Laurent, et aussi le tombeau de Doña Francisca de San Vitores, sa fondatrice.

Casa Del Cordon

Sur la Plaza de La Libertad se trouve un palais du quinzième siècle construit pour le Grand Connétable de Castille. C'est ici que les Rois Catholiques, Fernando II et Isabel I, ont accueilli Christophe Colomb à son retour de son second voyage aux Amériques en 1497. Aujourd'hui, la Casa del Cordón abrite une banque et un espace d'exposition.



La Plaza Mayor

Présidée par la statue de Carlos III avec la Mairie sur l'un de ses côtés



JOURNÉE DU 4 MAI 2025



BURGOS – VITORIA GASTIEZ



Hôtel Silken Ciudad de Vitoria

Avec petites routes – 122 km

Sur le parcours une halte à Añana

Départ de Burgos :	9.00 h
Arrivée Añana:	10.20 h
Départ Añana :	11.20 h
Arrivée Vitoria :	12.00 h

(Horaire prévisionnel)

GUIDE DE VITORIA GASTEIZ

L'origine de la capitale d'Euskadi, fondée au XIIème siècle, en 1181 par le roi navarrais Sancho VI, qui conquiert le petit village de Gasteiz et Il décide de l'appeler Nueva Victoria.

Mais 19 ans plus tard, après un siège de huit mois, il tombe entre les mains de Alphonse VIII, roi de Castille, qui agrandit le ville avec trois nouvelles rues à l'ouest de la colline : Correría, Zapatería et Herrería.

En 1202, elle subit un terrible incendie qui Cela détruit pratiquement la ville.

Les artisans se réunirent par corporation et par rue: des Forgerons, des Savetiers et Coursiers et dès 1256 on organisa de nouvelles rues et quartiers pour loger de nouvelles corporations: des Coutelleries, des Peintres et aussi fut édifié le Quartier Juif, de nos jours le Nouvel Extérieur.

La ville prospère rapidement parce que depuis longtemps, le plus court entre la Cour de Castille et le nord.

Les Européens passent par Vitoria, ce qui compte, même avec un bureau de douane. Selon le illustré Álvarez Valentín de Foronda, un au milieu du XVIIIe siècle, la ville était la "entrepôt où presque tous les nations d'Europe ».

Même si ni la taille de la population ni le tissu urbain a subi des changements importante entre le XVe et le XVIIIe siècle, la construction de nouveaux bâtiments membres de la Cour de Charles Quint (tels que les palais de Montehermoso, Villasuso ou Escoriaza-Esquivel) et encore couvents, donner à la ville un caractère plus monumental.

En 1443, un autre terrible incendie brûle la partie ouest de la ville. À Dès lors, il fut ordonné de construire le nouvelles maisons en pierre et en pisé (en au lieu du bois) et le pavage est décrété des rues.

Et en 1492 l'expulsion de la communauté Juif, très présent dans la ville, a un impact négatif, provoquant une longue période de déclin s'étend jusqu'au siècle XVIII.

Son centre historique, connu sous le nom "Almendra Medieval" (l'Amande Médiévale), fut déclaré ensemble monumental en 1997. Il s'agit d'un magnifique ensemble urbain qui vous surprendra par ses recoins singuliers, comme la Plaza de la Virgen Blanca ou celle del Machete. Autour de l'ancien village Vitoria-Gasteiz s'est construite progressivement : une ville moderne, durable et dotée de vastes espaces verts, désignée European Green Capital en 2012. L'anneau vert de Salburua illustre la sensibilité environnementale de cette ville.

La "Bataille de Vitoria", oblige Napoléon à fuir l'Espagne après la défaite de son armée, se déroule aux portes de la ville le 21 juin 1813. Le transfert des douanes de Vitoria à la côte (1841), représente un coup dur pour l'économie locale. Cependant, la ville adoucit l'effet avec le développement du secteur tertiaire.

Les jalons de cette nouvelle ère seront l'inauguration de la Banque de Vitoria à 1864 et l'arrivée du chemin de fer (ligne Madrid-Irun).

Avec l'ouverture de l'Ateneo en 1866 et le Université libre en 1869, prospère divers groupes littéraires et artistiques.

Le secteur industriel prend un tournant radical entre les années 1956 et 1975, période durant laquelle 1 700 nouvelles entreprises s'installent en ville La plupart étaient de petits ateliers mécanisés propriété familiale qui vivait autour des premières multinationales, comme Mercedes Benz (1954) ou Michelin (1966).

Entre 1950 et 1975, la ville a triplé sa taille de la population et de nouveaux quartiers naissent. En 1980, elle fut choisie capitale d'Euskadi par le Parlement basque.



Plaza de la Virgen Blanca

Ancienne place du marché à l'époque Médiévale, elle est le centre névralgique de la ville. Le monument à la "Bataille de Vitoria" (1917, Gabriel Borrás) commémore la victoire sur les troupes de Napoléon le 21 juin 1813. La sculpture végétale "Vitoria-Gasteiz" est l'emblème de "la ville verte".



L'église San Miguel

Abrite l'image de la Vierge Blanche, la patronne de la ville. Le mélange d'éléments gothiques et Renaissance du bâtiment actuel permet de le dater entre le XIVE et le XVIe siècle. De plan rectangulaire, l'église est faite de trois nefs surmontées de nervures de style gothique tardif. Son retable majeur est l'œuvre de Gregorio Fernández.

Place d'Espagne (à côté de la place Virgen Blanc)

Cette place à arcades, œuvre de l'illustre architecte Vitorien Justo Antonio de Olaguibel, a été construit entre 1781 et 1790 pour célébrer les marchés et célébrations hors les murs. La place a eu de nombreux noms à travers les siècles, notamment la place Nueva, la place de la Constitución et la place de la República. Ce n'est qu'en 1936 qu'on lui a donné son nom actuel.



Ici se trouvent la Mairie et l'Office de Tourisme.

Place du machette

Elle doit son nom à la machette avec laquelle les membres du conseil municipal prêtaient traditionnellement serment. Une réplique de l'arme est exposée dans une urne devant l'église de San Miguel, qui ferme la place.

L'avertissement était que s'ils ne remplissaient pas leurs obligations, ils seraient exécutés avec la même machette. Au Moyen-Âge, des condamnations à mort ont également été exécutées sur cette place.

Palais Villasuso (Plaza del Machete)

Bel édifice Renaissance (1538) promu par D. Martín de Salinas, ambassadeur de Charles Quint, Il est actuellement utilisé comme lieu de conférence.

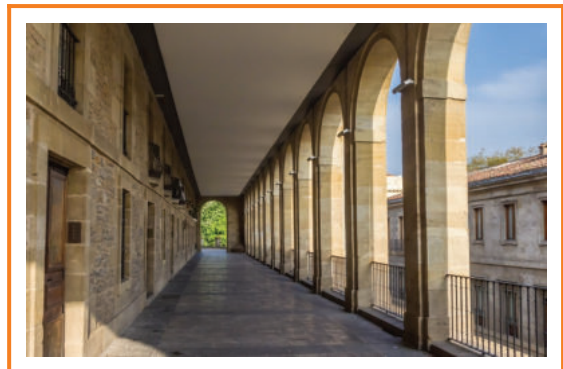
Il conserve une partie des murs dans sa structure du vieux mur. La salle principale est décorer avec une tapisserie flamenco de l'école de Bruxelles (XVIe siècle) sur le thème de la Fuite de Enée de Troie.

Les points forts incluent son balcon-galerie et l'héraldique de la Mines de sel sur la façade nord.



Les Arquillos

Une promenade à arcades qui relie la vieille ville à l'expansion du XIXe siècle. Symbole du néoclassique, l'architecte vitorien Justo Antonio de Olaguibel les a conçus pour combler le fossé entre la cité médiévale et



expansion contemporaine. Ils se composent de deux sections : les Arquillos del Ala et celles de Juicio.

La Casa del Cordon

Nommé d'après la corde franciscaine qui entoure son arc d'entrée.

Ancien palais du XV^e siècle situé dans la rue Cuchillería. Il vaut la peine d'être visité pour contempler son incroyable voûte étoilée. Elle recèle une histoire intéressante liée aux juifs séfarades qui vivaient dans la ville. L'entrée est gratuite.

Palais Arrieta-Maestu

Également appelé Palais Bendaña. Construit en 1525 autour d'une tour médiévale.

Sa tour se démarque cylindrique et l'arcade à trois étages de son patio à l'intérieur.

Il abrite le Musée Fournier de cartes à jouer à l'intérieur du musée Bibat.

Cathédrale Santa Maria

L'édifice, érigé sur les vestiges d'une construction antérieure datant du XIII^e siècle, possède un portique aux intéressantes sculptures. La cathédrale Santa María puise ses origines dans un projet d'église-forteresse datant du début du XIII^e, mais sa construction, de style gothique, ne s'acheva qu'après plusieurs phases tout au long des XIV^e et XV^e siècles.

L'édifice est supporté par de gigantesques colonnes bombées par le poids, et un superbe et fragile triforium.

Temple emblématique de la ville, Il est situé dans la partie la plus haute de la colline et enferme entre ses murs l'histoire de la ville.

Des rénovations ultérieures furent effectuées au fur et à mesure de l'expansion de la ville. En 1496, l'église devint collégiale, puis elle obtint le rang de cathédrale en 1861. Le bâtiment, classé monument historique et artistique, se caractérise par sa verticalité. Il a un plan en croix latine surmontée de voûtes d'ogives et un déambulatoire. À l'extérieur, on remarque la sculpture monumentale des portails du XIV^e s. Le portail central est dédié à la Vierge, celui de gauche à saint Gilles, et celui de droite représente le Jugement dernier et l'apôtre saint Jacques.

Son processus de restauration a été ouvert au public, vous permettant de connaître les secrets de sa construction et source d'inspiration des auteurs comme Ken Follet ou Pablo Coelho.

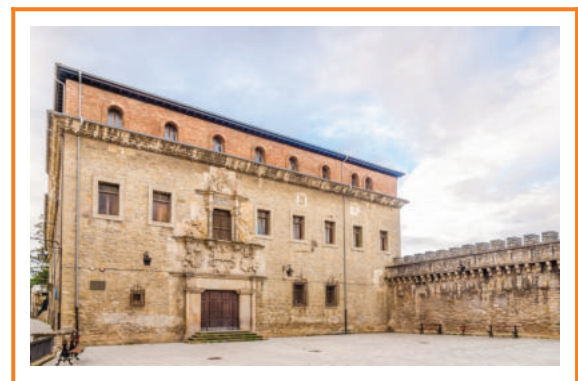


Palais Escoriaza-Esquivel

Construit entre 1530 et 1541, c'est une pièce clé de la Renaissance à Vitoria-Gasteiz.

Fernán López de Escoriaza, médecin de la Cour de l'empereur Charles V, ordonna la construction de ce palais de la Renaissance.

Il convient de souligner la façade plateresque du façade principale, où vous pouvez voir bustes du propriétaire et de son épouse, Victoria par Anda et Esquivel. Son beau patio intérieur. On l'appelle "la cour de l'amour".



Palais Montehermoso

Construit en 1520 par Ortuño Ibañez de Aguirre, conseiller de Charles V, pendant des siècles servait d'auberge aux membres de la Coupé alors qu'ils s'arrêtaient en ville. Dans

Le XIXème siècle fut le théâtre des amours entre la marquise de Montehermoso et le roi José Bonaparte. Plus tard, ce fut le siège épiscopal et actuellement un centre culturel dédié à l'avant-garde.

Attenant à ce bâtiment se trouve l'ancien Réservoir d'eau (1885), espace unique utilisé comme salle d'exposition.

Ramparts

Construit au XIe siècle par le roi Sancho VI de Navarre, fortifie la ville de Vitoria-Gasteiz.

Vous pouvez visiter une partie de l'ancien mur et observez une partie de sa toile et une de ses tours.



Église Saint-Pierre

Construite au XIIIe siècle, elle est la plus vieille église de la ville et faisait partie de la muraille médiévale qui encerclait Vitoria. L'église n'est pas toujours ouverte, mais vous pouvez cependant admirer sa sublime façade gothique.

Palais de l'Alava-Esquivel

Dès le XVIème siècle, elle a été largement rénovée, mais conserve encore les quatre boucliers: de l'Álava, le Mendoza, le Miñano et l'Esquibel.

Ce musée offre une vision de l'évolution des armes offensives et défensives au cours de l'histoire. Des armes, des costumes et de nombreux objets liés aux activités de la guerre sont exposés. C'est un parcours historique à travers les luttes, de la préhistoire au début du XXe siècle. Le fonds contient des images, des maquettes, des armes et des soldats de plomb. La section consacrée aux armes arabes, africaines et orientales est particulièrement intéressante

Palais Maturana Verastegui

Elle a été construite au XVIe siècle, dans le cadre de pacification décrétée par les Rois Catholiques mettre fin aux guerres de factions, qui au niveau local faisait face à la Calleja et l'Ayala.

Cathédrale Sainte Marie Immaculée

La plus grande église en Espagne après la cathédrale de Séville.

La construction de cette cathédrale a débuté en 1907, mais n'a été terminée qu'après la guerre civile espagnole, dans les années 1970. Aujourd'hui, c'est l'un des bâtiments les plus impressionnants de Vitoria, aux côtés de la cathédrale gothique Santa María. Sainte-Marie-Immaculée est peut-être plus récente, mais son extérieur au style médiéval dispose de magnifiques vitraux et de hautes nefs. Relié à la cathédrale, se situe le musée d'art sacré, où l'on retrouve des croix cérémoniales et des tableaux bibliques du Pays basque.

Tour Anda

Du XVe siècle, c'est l'une des constructions le plus ancien de Vitoria. C'est un Bâtiment gothique faisant partie du système défensive de la ville.



Le Sel D'Añana

Le Valle Salado (Vallée Salée), dans la localité d'Añana d'Alava, s'étend sur une surface de 21,92 km² et est l'un des paysages culturels les plus spectaculaires et les mieux conservés d'Europe. Avec plus de 6 000 ans, c'est l'une des plus anciennes usines de sel du monde.

Déclaré Monument historique national en 1984, le site est actuellement candidat à la déclaration de patrimoine de l'Humanité étant donné sa valeur ethnographique et touristique.

Outre sa fabrique de sel dont les bénéfices et la qualité sont mondialement reconnus depuis 1851

(avec une distinction décernée lors de l'Exposition Universelle de Londres), le site dispose également de vestiges archéologiques du moyen-âge en cours d'étude et de récupération ; des ferronneries, des forges et des fours en parfait état de conservation ; une église, des ermitages et le dernier couvent toujours en activité de l'Ordre Militaire de Saint Jean de Jérusalem ; et plusieurs palais.

Autour de cette localité vous trouverez également un grand gisement d'empreintes d'animaux et de la végétation qui remontent à vingt-deux millions d'années.

Origine

Pendant la période le Trias, période qui a commencé il y a environ 251 millions d'années et s'est terminée il y a environ 200 millions d'années à une époque où tous les continents étaient unis formant le un seul continent appelé Pangea, Salinas de Añana a été submergée sous un grand océan. L'évaporation de ses eaux a provoqué le dépôt de grandes couches d'évaporites dans son fond qui, au fil du temps, ont été recouvertes par d'autres strates.

L'existence du sel à Añana s'explique par le phénomène géologique appelé diapir. En général, il consiste en la remontée en surface terrestre de matériaux plus anciens en raison de sa plus faible densité, de la même manière qu'une bulle d'air immergée dans un liquide a un mouvement ascendant.

Ce processus particulier a débuté il y a 220 millions d'années, lorsque les roches évaporites du faciès triasique du Keuper, situées à environ 5 kilomètres de profondeur ont commencé à remonter à la surface, traînant avec elles les matériaux qui caractérisent le paysage salin: Carnioles, Ophites, calcaires, argiles, etc. Ce processus est toujours actif.

L'eau de pluie qui tombe sur le diapir passe d'abord par les couches supérieures de la roche et ensuite par les couches de sel, refaisant surface sous forme de sources ou des remontées d'eau hyper salines. Les sources d'Añana fournissent un débit moyen d'environ 2 litres par seconde, avec une concentration de sel d'environ 240 grammes par litre.

Le système hydrologique lié au diapir est complété par le lac Arreo, dont les eaux, en raison de leur emplacement dans un bassin fermé s'évaporent, et elles sont également salines. Le lac comme les dépôts de sel contiennent tous deux des gisements comportant des informations paléoenvironnementales et paléo climatiques importantes, ainsi qu'une biodiversité typique des milieux salins.



JOURNÉE DU 5 MAI 2025



VITORIA - PAMPELUNE



Hôtel Maisonnave

Avec Autoroute et petites routes – 105 km

Départ de Vitoria : 9 h
Arrivée Agurian : 10 h
Départ Agurian: 11.30 h
Arrivée Pampelune : 12.30 h

(Horaire prévisionnel)

GUIDE de SALVATIERRA /AGURAIN

Depuis le début de son existence, c'était un carrefour important par lequel plusieurs routes se dirigeaient vers le nord à travers le Tunnel de San Adrián, situé à quelques kilomètres du bourg. Après l'annexion d'Álava à Castilla en 1200, le bourg fut fondée en 1256 par le roi Alfonso X el Sabio sur le territoire de l'ancienne population de *Hagurahin*. Son nom de *Salvas Terras* (tu sauve la terre, littéralement) rend clair le but de protéger la «*Llanada Alavesa*» (La Plaine d'Álava) d'une possible reconquête par Navarre. C'était un lieu de transit sûr pour le trafic commercial vers la côte nord de la péninsule et vers le nord de l'Europe, c'est pourquoi un grand nombre de paysans des environs et de marchands s'installèrent à l'abri de ses murailles.

Entre 1368 et 1371, Salvatierra fit partie du royaume de Navarre. Quelques années après son retour aux mains castillanes, elle fut remise pour sa défense à la lignée Ayala. La juridiction seigneuriale n'empêchait pas qu'en 1463 elle fut l'une des cinq villes fondatrices de la Confrérie d'Álava, constituée pour persécuter les malfaiteurs et base sur lesquelles s'organiserait le territoire historique.

La domination des comtes d'Ayala a terminé en 1523 lorsque ceux-ci ont soutenu la révolte des Comuneros contre Carlos V. Les voisins de Salvatierra se sont opposés par les armes à son Seigneur, en réussissant avec sa défaite l'incorporation définitive à Álava.

L'histoire de Salvatierra est pleine de petites et grandes catastrophes qui, au cours des siècles, ont changé sa physionomie et lui ont forcées à reconstruire continuellement son patrimoine. Ainsi, au milieu du XVIe siècle, une épidémie de peste qui décima la moitié de sa population ne put être stoppée que par un terrible incendie (peut-être il fut provoqué à cette fin) qui même fit fondre les cloches de l'église.

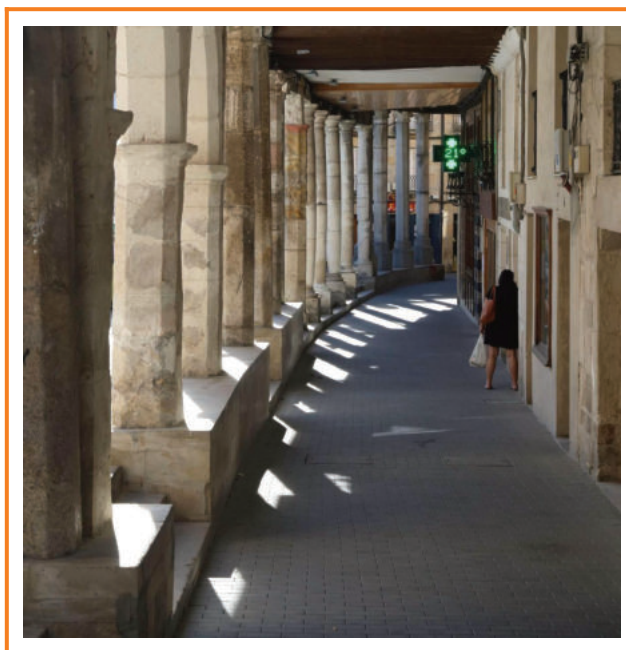
Elle a également été prise et pillée par les troupes françaises deux fois: en 1795 (pendant la guerre de la Convention) et en 1808 (pendant la guerre d'indépendance). Comme témoin du passage des Français par le bourg, on peut encore lire dans l'abattoir une inscription qui lit à tort *Biande* au lieu de *Viande*.

Le quartier historique de Salvatierra-Agurain, déclaré ensemble historique en 1975, a maintenu sa structure typiquement médiévale, articulée en trois rues parallèles qui étaient peuplées de palais avec des armes héraldiques après l'incendie de 1564. Étape importante du Chemin de Saint-Jacques de Compostelle, elle avait eu le rôle protecteur de ses murailles, qui avaient autrefois jusqu'à sept portes d'accès. De l'enceinte fortifiée

quelques tronçons sont encore préservés, entièrement restaurés en conservant leur forme initiale.

La partie ancienne est divisée en trois rues principales: Zapatería, Carnicería et Mayor, cette dernière étant celle qui abrite les bâtiments les plus touristiques. L'un d'eux est l'église de San Juan Bautista, construite entre le XVe et le XVIe siècle sur un ancien temple médiéval. C'est un temple gothique d'une grande beauté, avec une façade Renaissance. Il faut souligner son retable majeur, de moitié du siècle XVIIe siècle, avec influence de la peinture flamande. De l'église gothique tardive de Santa María, érigée au cours des XVe et XVIe siècles sur la même rue, le retable principal, oeuvre de Lope de Larrea de la fin du XVIe siècle, attire également l'attention.

Depuis le haut Moyen Age, l'Hôtel de Ville est situé dans l'Ermitage de San Martín.



Ce bâtiment, originaire du XIII^e siècle, est le plus ancien de la ville.

Le mardi, jour de marché, paysans et commerçants se retrouvaient sous ses belles arcades Renaissance. Parce qu'elles soutenaient les demeures de propriétaires plus ou moins fortunés, ces olbeas ont le charme banal de leurs colonnes disparates, de leurs chapiteaux simples ou luxueux.

Leur hauteur en revanche était réglementée : les charrettes et leur conducteur devaient pouvoir circuler dessous car ce passage couvert menait à l'alhondiga, le grenier à grains, qui servit aussi, selon les époques, d'archives, de prison, d'hôtel des monnaies ou d'hôtel de ville.

On doit à l'incendie de 1564 les belles maisons nobles qui furent bâties à la Renaissance ou à l'époque baroque de part et d'autre de la Calle Mayor. En façade, d'imposants blasons en disent long sur la fortune de leurs propriétaires, qui provenait souvent de taxes sur les marchandises. Une route de la laine, une route du poisson, une route de l'huile passaient en effet par Agurain. Avec ses corbeaux décorés, ses lions sculptés, la très belle Casa Azcárraga (au n°79) conclut en beauté ce parcours, tout près de l'église Santa María où, là encore, les riches familles de la Renaissance ont soigné la décoration pour s'assurer du salut de leur âme.

La robuste église fortifiée du 15^e siècle a ainsi hérité d'un opulent style plateresque.

San Juan Bautista, avec un portail du XVI^e siècle protégé par un portique baroque.

Une autre église intéressante est celle de Santa Maria, de style gothique tardif avec un très beau portique.



Guide de Pampelune

Pampelune est la capitale de la communauté autonome de Navarre. Elle est surtout connue pour sa course de taureaux, lors des fêtes de San Fermín en juillet.

Au cours de ce festival légendaire qui dure plusieurs jours, des taureaux sont poursuivis dans les rues de la ville par des coureurs intrépides.

Arrêt incontournable sur le chemin de Saint-Jacques-de-Compostelle, un pèlerinage datant du Moyen Âge, Pampelune abrite également des églises de style gothique, notamment l'église San Nicolás, aux allures de forteresse.



Histoire de Pampelune

Le 75 av.J.C. le général romain Cneo Ponpeyo Magno fonda *Ponpaelo* sur les terres de la ville actuelle. Les vascons avaient non loin un village de nom *Iruña* (connu aussi sous le nom de *Bengoda*). Sous les Visigoths, Pampelune fut siège épiscopal.

Après l'invasion musulmane de 711, plusieurs incursions militaires des francs apporteront à la ville militaires et population, jusqu'à en faire un point important de la dénommée «Marca Hispanica» (frontière entre l'empire Carolingien et Al Andalous). Le temps passant, ce centre chrétien conserve de bonnes relations politiques et commerciales avec la dynastie musulmane des Banu Qasi, installée sur les rives de l'Ebre. Au IXe siècle, le caudillo Iñigo Arista se sent suffisamment fort pour s'auto-proclamer premier monarque du Royaume de Pampelune.

À partir du Xe siècle, la ville s'accroît grâce à l'arrivée d'immigrants francs qui constituent une nouvelle et florissante caste bourgeoise d'artisans et marchands. Pampelune se trouve divisée en trois bourgs qui ne font que rivaliser entre eux. Dans la Navarrería vivaient les premiers nœuds de peuplement: une noblesse rurale avec l'évêché (qui recherchaient l'appui de la Castille). La bourgeoisie d'origine franque se concentrait dans les bourgs de San Cernin et San Nicolas. Cette rivalité éclata en 1276 avec la Guerre de la Navarrería, parce que le vice roi français Eustache Beaumarchais manqua aux «fueros» (lois régionales) de los navarrais, ce qui provoqua leur rébellion. Une armée française prit d'assaut la navarrería, tuant la population, mettant le bourg et la cathédrale à sac, incendiant le tout. Il fallut attendre jusqu'à 1324 pour reconstruire dans les parages. En 1423, Carlos III le Noble, fit l'union des trois bourgs de la ville de Pampelune par le Privilège de l'Union.

Lors des guerres entre la dynastie navarrais Albret et les agromontais face aux castillans et beamontais, Pampelune passa plusieurs fois des uns aux autres. Prise en 1512 par les derniers, ils commencent la construction d'une forteresse. Le 20 mai, le jeune chevalier Iñigo de Loyola (du parti pro castillan des Oñaz) était de garde sur la muraille où manquaient encore les créneaux protecteurs lorsqu'il fut blessé par une boule de canon. La place forte se rendit deux jours plus tard aux français et agromontais, le blessé

commença un dur chemin de retour vers la tour familiale de Azpeitia où commencerait sa transformation jusqu'à devenir Saint Ignace de Loyola.

Après la reconquête castillane, on termine les défenses imposantes de Pampelune dont l'efficacité fut prouvée en 1794 par leur résistance au siège français pendant la Guerre de la Convention. En février 1808, la citadelle se rendit aux français, alors alliés, demeurant sous leur pouvoir pendant cinq ans.

Au cours des guerres carlistes du XIXe, malgré le fait que l'ensemble des navarrais était du parti des carlistes, Pampelune resta tout le temps aux mains du gouvernement central, d'idéologie libérale. Mais en 1893 dans la ville se forma un mouvement massif de protestation populaire (la Gamazada) face à l'initiative du libéral German Gamazo pour faire tomber le régime fiscal des lois de Navarre.

Place de la Mairie

Quand on arrive pour la première fois à la Place de la Mairie (aussi appelée Plaza Consistorial), on a du mal à croire que c'est la même place que l'on voit à la télévision le jour du lancement du Txupinazo (tir de feu d'artifice) des fêtes de San Fermín.

L'hôtel de ville a été construit en 1423, il ne reste que la façade d'époque.

L'horloge de l'Hôtel de Ville sonne toutes les heures au rythme des cloches de l'église de San Cernin.



La Plaza del Castillo.

Les habitants l'ont surnommé le « salon » de la ville, car elle est le véritable cœur social de Pampelune.

À travers les années, la place a accueilli de nombreux événements comme des manifestations politiques, des parades militaires et des corridas. Aujourd'hui, les habitants s'y rendent pour prendre un café sous les arcades.

À cet endroit, vous retrouverez le Café Iruña, datant du XIX^{ème} siècle, où Hemingway aurait écrit une partie de son roman « Le soleil se lève aussi », roman dont la plupart de l'intrigue se déroule à Pampelune.

Au milieu de la place del Castillo se trouve un kiosque à musique où sont organisés des concerts, plus particulièrement pendant les fêtes de San Fermín. Cette place n'était initialement pas prévue telle qu'elle existe aujourd'hui : elle s'est développée au fil du temps, formant petit à petit sa forme irrégulière. C'est ici qu'on célébrait autrefois les corridas, jusqu'en 1844, année de l'inauguration des premières Arènes.



La Cathédrale de Santa María la Real

Sa construction commença au milieu du XIII^e sur les vestiges de l'ancienne cathédrale romane, mais les travaux ne s'achevèrent qu'au XVI^e. Ce magnifique édifice est composé de trois nefs de facture gothique auxquelles ont été rajoutés des éléments néoclassiques. La nef centrale abrite le mausolée en albâtre du roi Charles III le Noble et de son épouse Eléonore de Castille



(XV^e siècle), qui est l'un des plus beaux ensembles sculpturaux de Navarre. Le maître-autel est présidé par l'image de la Vierge Santa María la Real, devant laquelle prêtaient serment les monarques navarrais au cours des cérémonies de couronnement. Le cloître gothique (XIII^e-XV^e) et sa porte del Amparo, la chapelle Barbazana ou encore la porte Preciosa méritent une mention particulière. Le musée diocésain, quant à lui, rassemble une intéressante collection d'œuvres d'art sacré, dont un groupe de sculptures médiévales de la Vierge et plusieurs pièces d'orfèvrerie médiévale française.

C'est la cathédrale la plus complète conservée en Espagne, car elle abrite des éléments uniques tels que l'économat, le réfectoire, la salle capitulaire et le dortoir. Chaque espace date d'une époque différente, ce qui fait de cette visite un fabuleux voyage dans le temps.

Sa façade a été conçue au XVIII^e siècle par l'architecte Ventura Rodríguez, auteur d'autres œuvres remarquables comme la fontaine de Cybèle à Madrid.

Cette église abrite également le musée diocésain, qui présente des artefacts religieux collectés à travers les églises de la région de Navarre. Vous y trouverez l'imposante cloche María, la deuxième cloche la plus grande du pays, mais la plus grande encore en activité.

Notre conseil : faire une visite matinale, puisque l'accès à une des tours se fait à 11h15. Vous pourrez observer la ville d'en haut et admirer les montagnes qui l'entourent. La montée des escaliers en colimaçon jusqu'en haut en vaut le coup puisque la vue panoramique est exceptionnelle.

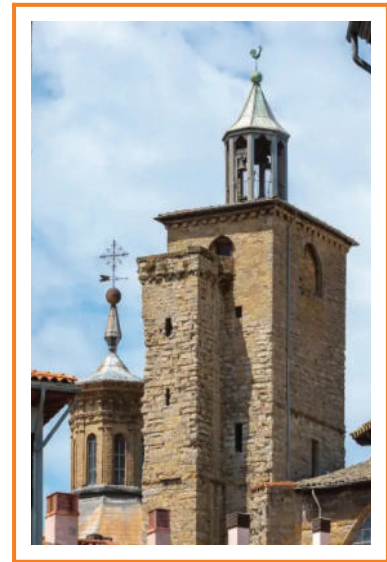


Chapelle de San Fermin

L'église de San Lorenzo pour admirer de près le véritable San Fermín, co-saint patron de Navarre, et demander au saint « morenico » (au teint brun) de vous protéger à l'aide de son « capotico » (petite cape).

Église San Saturnino

Avant de devenir une ville, Pampelune n'était constituée que de trois quartiers. Les habitants de ceux-ci ne s'entendaient pas entre eux et cette église en est la preuve. Construite vers le XIII^e siècle et faisant partie de la paroisse de San Cernín, l'église San Saturnino ressemble grandement à un fort, car elle jouait autrefois un rôle défensif dans ce conflit. Mais cette période est révolue et aujourd'hui, l'église et ses tours sont l'une des attractions les plus photographiées de la ville. Son clocher est devenu célèbre car c'est lui qui a l'honneur de faire le décompte annonçant le début des fêtes de San Fermín. Elle abrite le puits dans lequel San Saturnino a baptisé les chrétiens, dont San Fermín.



Palais de Navarre

Le Palais de Navarre, qui est aujourd'hui le siège du gouvernement régional.

À l'origine, ce fut le Palais des rois au 12^e siècle. Ensuite, il devient après la Conquête de la Navarre au 16^e siècle, la résidence des Vice-rois jusqu'au 19^e siècle. Après pendant trente ans, il fut le Palais de Capitainerie Générale jusqu'en 1872, pour terminer en tant que Gouvernement Militaire de 1876 à 1971. En 2003, il a été décidé de le transformer en Archives Royales et Générales de Navarre.

Imaginé par José Nagusia en 1840, ce bâtiment de trois étages se distingue grâce à sa façade néo-classique. À midi pile, vous pourrez entendre le clocher du palais jouer l'hymne de Navarre.



Musée de Navarre

Établi à l'intérieur d'un ancien hôpital, le musée de Navarre présente des fragments de la première cathédrale romane de Pampelune. Parmi ceux-ci, les chapiteaux minutieusement sculptés qui étaient situés au-dessus du cloître de l'église. Les autres éléments phares de la collection sont la mosaïque du Triomphe de Bacchus, datant du Ier siècle après J.C, le coffre des Maures en ivoire qui date des années 1000.



La rue Estafeta

La célèbre rue Estafeta se trouve à deux pas de la Plaza del Castillo. Son nom peut vous sembler familier, car c'est l'un des principaux lieux où se déroulent les courses de taureaux des fêtes de San Fermín. Cette rue étroite compte de nombreux magasins et bars parmi les plus typiques de la ville.



Angeline
Antoine
Brigitte
Christian
Christiane
Elizabeth
Frédéric
Guy
Jacques
Jean-Louis
Jean-Pierre
Kanha
Marilou
Maité
Michel
Nadine
Nicole
Odile
Patric
Philippe
Pierre
Pierrette
Serge
Thierry